PARIS SOUS LA COMMUNE.

PAR UN TÉMOIN FIDÈLE: LA PHOTOGRAPHIE

Éditions DITTMAR

- P.A. RENARD -

Paris sous la Commune

PAR UN TÉMOIN
FIDÈLE :
LA PHOTOGRAPHIE

Éditions DITTMAR
371, rue des Pyrénées
75020 PARIS

« Pour que l'on sache »

Lissagaray

préface

Nous n'écrivons pas ici une nouvelle histoire de la *Commune de Paris*.
A ce sujet, tout a été déjà dit, écrit ou presque. Il y a l'incontournable «Histoire de la Commune»
de *Lissagaray* mais également les travaux de recherche approfondie de *Bourgoin* dans
«La Commune de 1870 à 1871», ceux de *Bruhat, Dautry* et *Tersen* dans «La Commune de 1871».
Enfin, il y a dans ces ouvrages indispensables, ceux de *Rougerie* qui font référence,
dont «Les procès des Communards» où l'analyse historique des faits nous renvoie
à une autre lecture et une autre perception de ce que fût la *Commune de Paris*.
Puis il y a tous les témoignages, les souvenirs, les récits des Communeux qui,
après la *Commune*, écrivirent sur ces évènements
dont ils avaient été les acteurs. Ils sont trop nombreux pour pouvoir tous les citer ici.

D'autres travaux historiques ont également été menés par des historiens
américains, anglais, allemands, italiens, russes, espagnols etc... Il faut leur rendre
un grand et immense hommage, car naturellement, si la *Commune de Paris* est connue,
c'est à ces femmes et à ces hommes que nous le devons.
Ce qui reste à en dire est peut-être, au-delà des seuls faits historiques,
d'imaginer ce que les Communeux et le peuple de Paris
ont vécu au cours de ces journées incroyables des *18 mars au 29 mai 1871*.

Les historiens s'accordent à dire que l'insurrection n'a pas été organisée,
préparée à l'avance, mais qu'elle intervient après une succession d'évènements tragiques :
la guerre franco-allemande, le siège de Paris, la défaite militaire, la chute de l'Empire,
la proclamation de la République le 4 septembre 1870, les élections générales
qui porteront au pouvoir une majorité rurale où l'influence des monarchistes
est prépondérante et dont la tentation évidente est de ramener la royauté en France,
le désarroi de l'armée, l'humiliation de la défaite et enfin l'affaire des canons
que Thiers voulut reprendre, que les Parisiens défendirent et qui mit le feu aux poudres !

Tous ces évènements s'enchaînèrent les uns aux autres en très peu de temps.
Ils constituèrent autant de chocs politiques dont l'ingestion n'était pas, c'est le moins que l'on puisse dire, facile. Les historiens ont raison de souligner la tradition révolutionnaire française : 1789, 1792, 1793, la grande révolution ; 1831 : les canuts lyonnais ; 1848 : la révolte ouvrière.
Autant de dates significatives et chargées d'histoire.
La question reste entière de savoir, si, comme le disaient certains (et contestée par d'autres), la révolution de la *Commune de Paris* de 1871 fut la dernière du XIX^e^ siècle français ou la première révolution socialiste moderne. Il est certes incontestable qu'elle participe des deux courants. Il ne pouvait en être autrement, car même la *Commune de Paris,* aussi spontanée fut-elle, a un passé. Au carrefour de l'évolution des idées et des consciences, son sans-culotisme est indéniable. Mais ce qui l'est tout autant, c'est qu'au sein de cette multitude, des femmes et des hommes insurgés raisonnaient et pensaient le monde et au monde exactement comme nous. Je n'en citerai que deux pour l'exemple : *Louise Michel* et *Eugène Varlin,* nous nous en souvenons. Elle fut déportée, lui exécuté.

Enfin le *Manifeste des Communeux* publié à Londres en 1874 par les Communeux qui s'étaient échappés par des chemins divers pour se réfugier en Angleterre.
Les historiens n'en parlent pas ou peu...
Le manifeste de 12 pages de la *Commune Révolutionnaire* fut rédigé par Granger et co-signé par *Aberlen, Berton,Breillé, Carné, Jean Clément, Cournet, Da Costa, Delle Derouilla, Eudes, Gausseron, Gois, Granger, Huguenot, Jouanin, Ledrux, Léonce, Luillier, Mallet, Marguerittes, Constant-Martin, Moreau, Mortier, Oldini, Pichon, Poirier, Rysto, Sachs, Solignac, Vaillant, Varlet* et *Viard.*

Ce manifeste démontre, si tant est que cela fusse nécessaire, que les Communeux
avaient un projet politique, social, culturel, économique, humaniste élaboré, mais le manque d'organisation,
la division, le temps, l'intense et cruelle offensive menée par les Versaillais ne leur laissèrent
aucune chance de montrer leur capacité à créer un monde nouveau.
Les photographies qui suivent, réalisées dans des conditions difficiles par des photographes inconnus,
représentent bien ce que durent être ces combats de rues entre des femmes
et des hommes acharnés, à défendre jusqu'à la mort leurs convictions, leur idéal de justice
et de liberté, de solidarité, d'égalité, leur idéal républicain
et ces soldats de métier aux ordres du gouvernement de Thiers.
Paris incendié, Paris bombardé, Paris ensanglanté., mais Paris en lutte et vivant.
Car les Parisiennes et les Parisiens travaillaient, gardaient les barricades,combattaient,
s'aimaient, se rencontraient, se découvraient, riaient, dansaient,
discutaient, les enfants jouaient ou chantaient.
La *Commune* fût, par delà l'histoire, un grand moment où le désir collectif
de centaines de milliers de femmes et d'hommes exprimèrent leur volonté
de changer le monde. Un monde malade, injuste, inégal, où les uns profitaient de tout,
tandis que les autres vivaient dans la misère.
Ce désir de solidarité, de liberté, de justice et de révolte, les Communeux l'incarnaient.
Mais les hommes libres sont dangereux car la liberté fait peur.

Gérald Dittmar

chronologie

MARS 1871

17-18 mars
Dans la nuit, l'armée de Thiers sous les ordres du général Vinoy tente de reprendre les canons de la Butte-Montmartre et de Belleville.
La tentative échoue. Paris se soulève.
Exécution des généraux Lecomte et Thomas par les insurgés.

19 mars
Le Comité central est proclamé. Il annonce des élections pour un Conseil de la Commune.

22 mars
Manifestation des «Amis de l'Ordre» dispersés par la Garde nationale.

26 mars
Election du Conseil de la Commune.

28 mars
La Commune de Paris est proclamée à l'Hôtel-de-Ville.

AVRIL 1871

2 avril
Décret de séparation des Eglises et de l'Etat.

3 avril
Offensive des armées de la Commune sur Versailles.
Mort de Gustave Flourens.

4 avril
Cluseret est nommé Délégué à la Guerre.
Tous les citoyens non mariés de 17 à 31 ans sont intégrés dans la Garde nationale.
Duval, fait prisonnier lors de l'offensive du 3 avril, est exécuté.

6 avril
Décret sur les otages. Dombrowski est nommé commandant de la place de Paris.
Courbet devient Président de la Fédération des Artistes de Paris.

11 avril
Création de l'Union des Femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés.

13 avril
Décret ordonnant la démolition de la colonne Vendôme.

16 avril
Elections complémentaires à la Commune de Paris.
Décret sur la reprise par les sociétés ouvrières des ateliers abandonnés.

19 avril
Déclaration du programme de la Commune.

25 avril
Les logements vacants sont réquisitionnés.

28 avril
Création de la Commission chargée d'organiser l'enseignement primaire laïc et l'enseignement professionnel.

29 avril
Défilé de 10.000 Francs-maçons en soutien à la Commune de Paris.

30 avril
Cluseret est révoqué et remplacé par Rossel comme Délégué à la Guerre.

MAI 1871

1er mai
Création du Comité de Salut public.

2 mai
Les francs-maçons se rallient à la Commune de Paris.

4 mai
Décret d'application sur l'interdiction du travail de nuit dans les boulangeries.

5 mai
Décret sur le contrôle des marchés avec l'intendance militaire.
7 journaux bourgeois sont interdits.

6 mai
Après les combats d'Issy-les-Moulineaux du mois d'avril, les Versaillais prennent Clamart et attaquent à Vanves.

9 mai
Le Comité de Salut public est renouvellé.

10 mai
Rossel démissionne. Delescluzes le remplace comme Délégué civil à la Guerre.

11 mai
La Commune ordonne la destruction de la maison de Thiers place Saint-Georges.

13 mai
Les marchés sont désormaix attribués aux corporations.

15 mai
Déclaration de la minorité de la Commune, en désaccord avec le Comité de Salut public.
Bruxelles : manifestation de soutien à la Commune de Paris.

16 mai
La colonne Vendôme est abattue.

17 mai
Explosion de la cartoucherie avenue Rapp.

19 mai
Edouard Vaillant laïcise l'enseignement.

21 mai
Les Versaillais entrent dans Paris.
Début de la «Semaine sanglante».
Dissolution de l'Assemblée de la Commune.

22 mai
Le Comité de Salut public lance un appel aux armes. Les Versaillais occupent le Sud-Ouest de Paris.

23 mai
Montmartre est occupé. Dombrowski est tué sur la barricade de la rue Myrrha.

24 mai
La Commune et le Comité de Salut public quittent l'Hôtel-de-Ville pour s'installer à la mairie du XIe arrondissement.
Louise Michel se livre en échange de la libération de sa mère détenue par les Versaillais. Exécution des otages de la prison de La Roquette (Mr Darboy et plusieurs prêtres). L'Hôtel-de-Ville et la Préfecture de Paris sont incendiés.
Wroblewski résiste aux Versaillais à la Butte-aux-Cailles. Rigault est pris et fusillé en criant «Vive la Commune !».

25 mai
Dernière réunion de la Commune à la mairie du XIe. Wroblewski abandonne la Butte-aux-Cailles et se replie avec ses troupes.
De vifs combats se déroulent place du Château d'Eau (actuelle place de la République). Delescluzes est tué, Vermorel et Lisbonne sont blessés.
Les exécutions sommaires se généralisent.

26 mai
Les otages de la rue Haxo sont fusillés.
Sur ordre du général Cissey, Millière est arrêté puis fusillé devant le Panthéon.
Il tombe en criant «Vive l'humanité !».
Le Comité central de la Commune quitte la mairie du XIe et s'installe rue Haxo.
Les Communeux se regroupent à Belleville.

27 mai
Les Buttes-Chaumont sont occupées par les Versaillais. De violents combats ont lieu dans le cimetière du Père-Lachaise où les Versaillais procèdent à des exécutions en masse.

28 mai
Derniers combats dans le quartier de Belleville.
Les dernières barricades tombent les unes après les autres : rue de la Fontaine-au-Roi où Ferré, Varlin, Vaillant et Gambon continuent de se battre ; rue Saint-Maur, boulevard de Belleville, rue Ramponneau et rue de Tourtille (dernière barricade à tomber), les combats sont acharnés.
Varlin est arrêté et fusillé.

29 mai
Capitulation du Fort de Vincennes.
Fin de la «Semaine sanglante».

INTRODUCTION

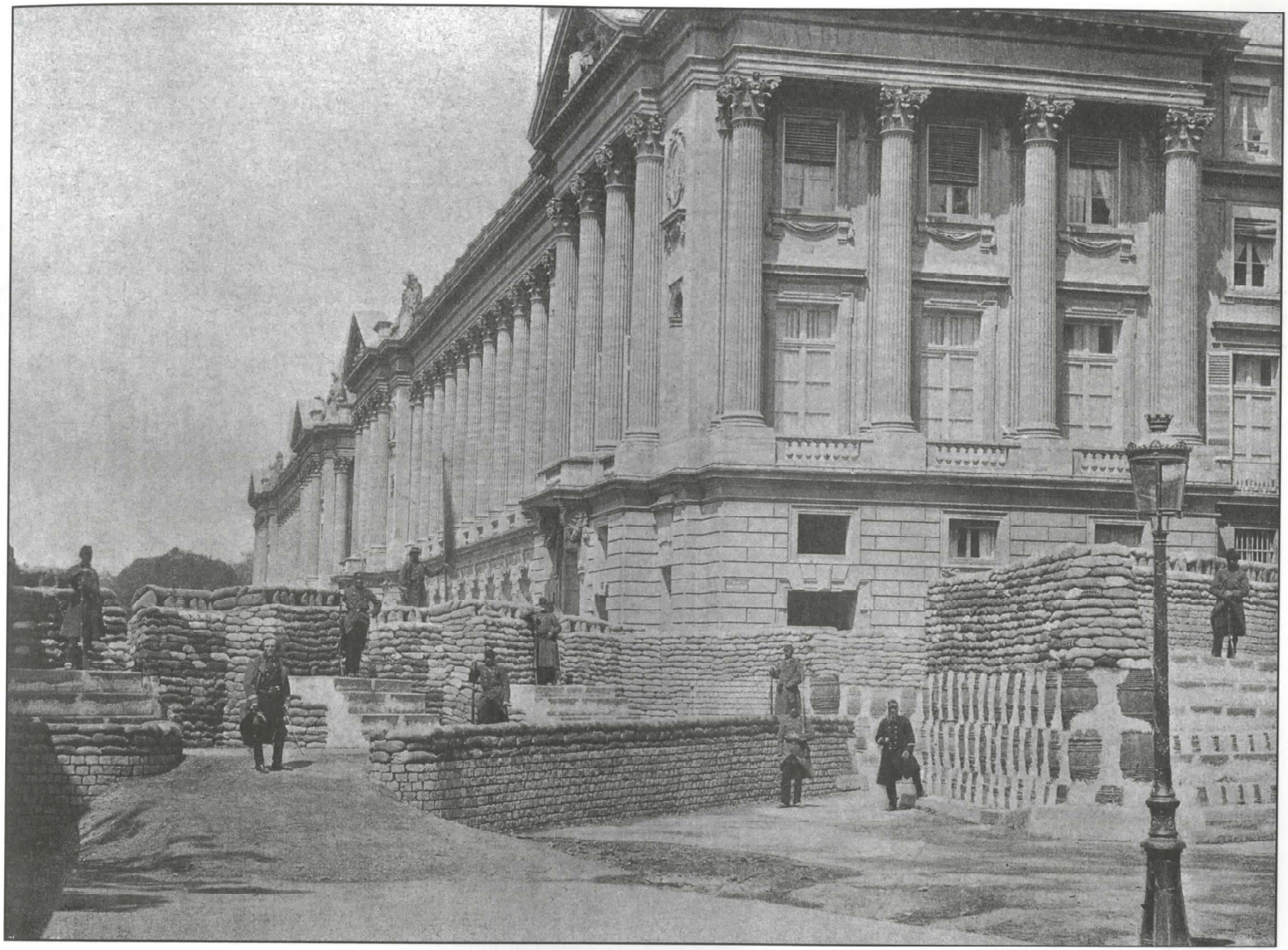
La présente publication pourra servir à l'histoire de l'insurrection parisienne de 1871.

Nombre de volumes ont été écrits sur la Commune : les uns pour la défendre, les autres pour l'attaquer. Nous avons voulu apporter simplement et sans commentaires la reproduction photographique des hommes et des choses de la Commune, seul document incontestable.

Nous avons recueilli de tous côtés, à toutes les sources, les matériaux susceptibles d'éclairer l'opinion; leur authenticité n'est pas discutable et c'est peut-être le seul témoignage vivant des événements qui suivirent la guerre franco-allemande.

Les photographies originales de 1871 laissent beaucoup à désirer, au double point de vue de la conservation et de la netteté, car les procédés de virage et d'instantanéité en étaient encore à leurs débuts. Néanmoins, nous avons tenu à les reproduire fidèlement, sans la moindre retouche, ce qui aurait dénaturé leur caractère.

Le public appréciera, sans doute, notre but et le soin artistique avec lequel nos reproductions sont traitées, et voudra s'assurer une collection introuvable aujourd'hui.



Cliché Collard.

BARRICADE DE LA PLACE DE LA CONCORDE

Cette barricade fut l'ouvrage de défense le plus considérable que la Commune construisit. Elle fermait la rue de Rivoli à l'angle de la rue Saint-Florentin et se trouvait immédiatement reliée à la terrasse des Tuileries. Un fossé de 10 mètres en protégeait l'abord du côté de la place de la Concorde. Les épaulements sont gigantesques : ils masquent un chemin couvert derrière lequel se trouvent de nouvelles fortifications élevées avec des tonneaux remplis de terre. La masse de la barricade est faite avec des sacs de terre empilés les uns sur les autres.

Son constructeur, Gaillard père, que nous voyons debout au premier plan, en était justement fier et la proclamait imprenable.

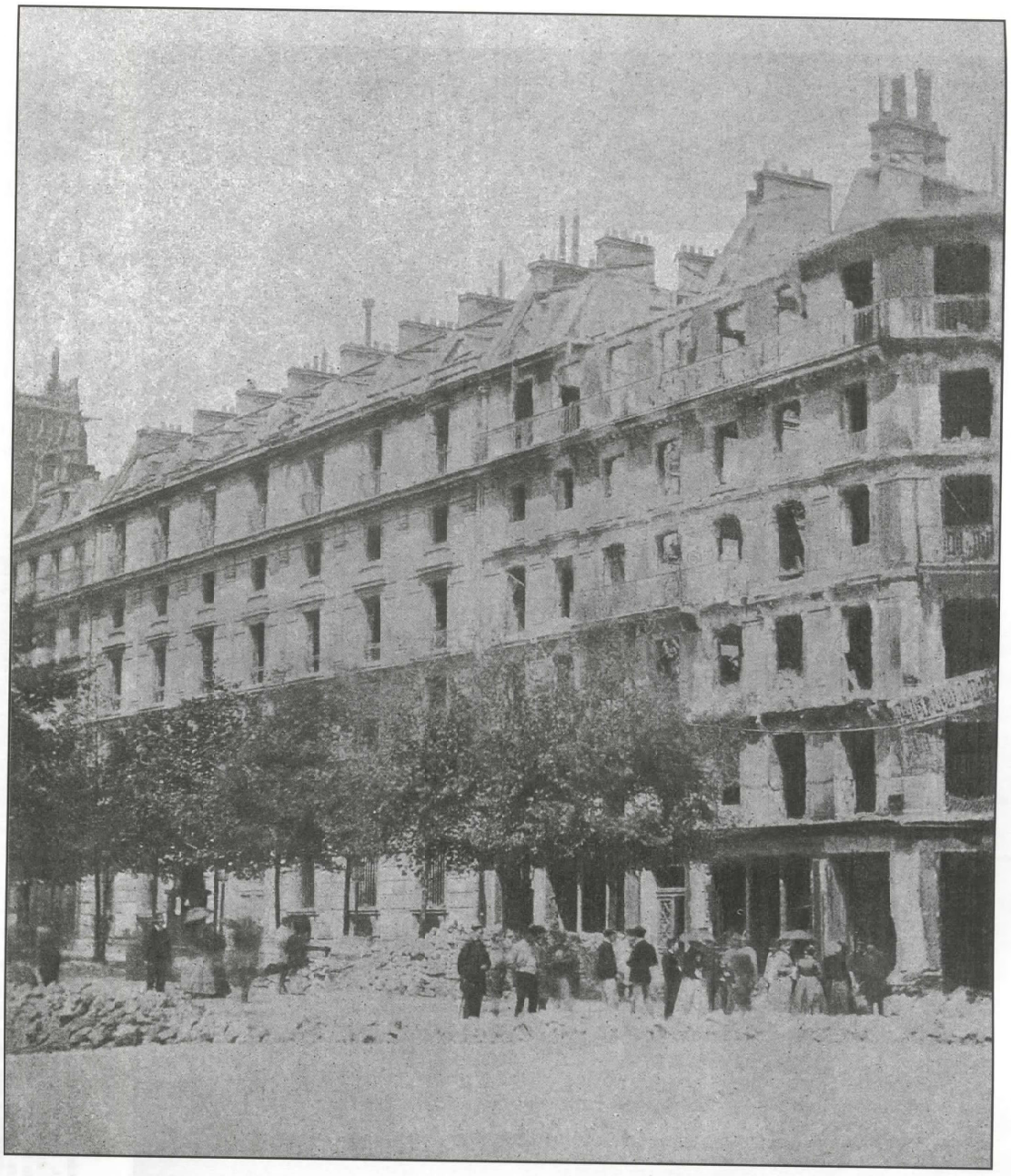
Sans doute, s'il eût fallu l'attaquer de front, cette barricade eût opposé à ses assaillants une formidable résistance, mais, ainsi que cela était à prévoir, elle fut tournée et prise presque sans coup férir par l'armée de Versailles, le 22 mai.

LA COLONNE VENDOME RENVERSÉE. (*20 mai 1871.*)

Le Parisien est un artiste : il tient essentiellement à ses monuments, ils sont sa propriété. Aussi le décret sur le renversement de la colonne fut-il assez mal accueilli. Il restera, néanmoins, marqué d'un certain caractère moral.

Le gouvernement de la Défense nationale n'avait-il pas, *avant la Commune*, autorisé la destruction des monuments qui rappelaient les souvenirs du premier et du second Empire ? Le Napoléon Ier en redingote grise du rond-point de Neuilly fut jeté dans la Seine; le prince Eugène, enlevé de son piédestal, s'est vu remplacé par Voltaire.

Grâce au lit épais de sable, de fagots et de fumier préparé pour recevoir cette masse énorme, le sol a été à peine ébranlé et le bruit de la chute a été presque nul. Pourtant la colonne s'était brisée en tombant.



BARRICADE DE L'AVENUE VICTORIA APRÈS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE DE VERSAILLES.

(*Photographie instantanée prise le 29 mai.*)

Les deux vues, à quelques jours d'intervalle, de la barricade de l'avenue Victoria que nous mettons en regard forment un contraste saisissant.

Ici, ce ne sont plus que ruines, maisons éventrées par les obus et les boîtes à mitraille dont les façades sont criblées. — C'est que toutes les approches de l'Hôtel de Ville se sont défendues avec la frénésie du désespoir. La compagnie de l'Etoile (les Lascars) livra, jusqu'à sa dernière cartouche, la lutte décisive. A un moment, se voyant tournée et surprise par le nombre, elle dut se réfugier dans les maisons particulières. Nombre de fédérés n'abandonnèrent pas le terrain et y moururent tous victimes de leur acharnement.

Les assaillants eurent aussi de très sérieuses pertes à subir.

PRISONNIERS!

Ce mot seul évoque le souvenir le plus triste de cette époque : les exécutions sommaires des prisonniers dont notre sinistre photographie éveille l'idée.

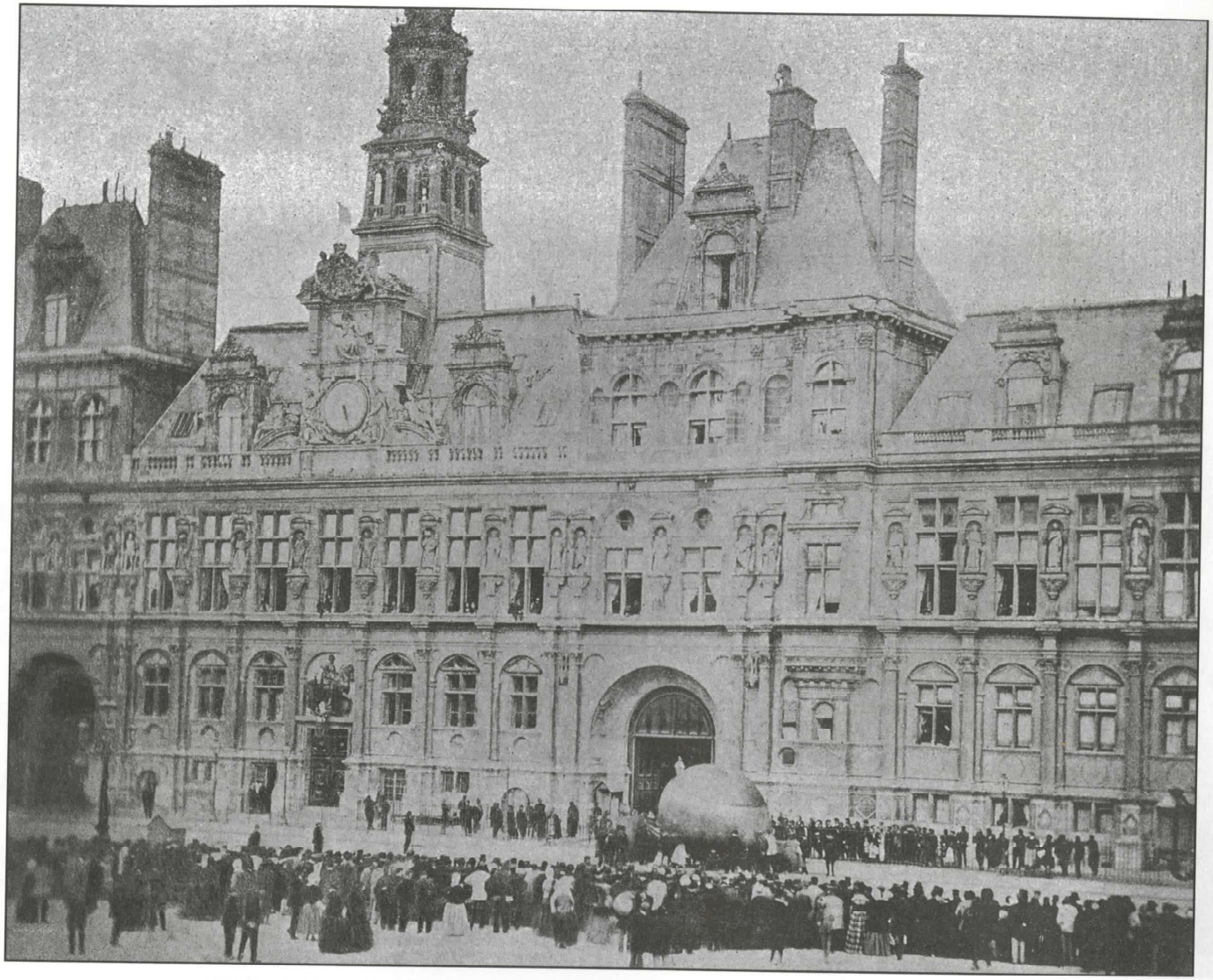
A titre de document, nous détachons la phrase suivante de la « Proclamation aux citoyens de Paris » affichée le 6 avril 1871 :

« Le gouvernement de Versailles se met en dehors des lois de la guerre et de l'humanité, force nous sera d'user de représailles. Si, continuant à méconnaître les conditions habituelles de la guerre entre peuples civilisés, nos ennemis massacrent encore un seul de nos soldats, nous répondrons par l'exécution d'un nombre égal ou double de prisonniers. »

De son côté l'archevêque de Paris, dans sa lettre à M. Thiers, réclamant l'échange de prisonniers entre Versailles et Paris, flétrissait les exécutions sommaires dans les termes suivants : « Il n'y a déjà que trop de causes de dissentiment et d'aigreur parmi nous; puisqu'une occasion se présente de faire une transaction qui, du reste, ne regarde que les personnes et non les principes, ne serait-il pas sage d'y donner les mains et de contribuer ainsi à préparer l'apaisement des esprits ? L'opinion ne comprendrait peut-être pas un tel refus.

« Prison de Mazas, 12 avril 1871.

« *Signé :* G. Darboy. »



ENLÈVEMENT D'UN BALLON SUR LA PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE. (*21 avril 1871.*)

Il y a, dans cette *photographie instantanée*, deux sortes d'intérêt : celui de la scène qu'elle représente et celui de la rareté du document. C'est, en effet, la dernière vue qui ait été prise de l'Hôtel de Ville.

Nous extrayons de l'arrêté communal, concernant la formation d'une compagnie d'aérostatiers, les considérants qui tiendront lieu d'explication à notre curieuse planche :

« La Commune de Paris,

« Considérant que l'ex-gouvernement de la Défense nationale qui, en fait, gouverne toujours à Versailles, a supprimé, dans une intention facile à comprendre, tout échange de nouvelles, journaux, correspondances privées, toutes communications intellectuelles, entre Paris et les départements, comptant ainsi se réserver impunément la trop facile distribution des calomnies destinées à égarer l'opinion publique en province et à l'étranger;

« Considérant enfin que, dans l'état de guerre offensive déclarée et poursuivie par le gouvernement de Versailles, il est important à la défensive d'utiliser les observations aérostatiques militaires systématiquement et intentionnellement repoussées pendant la durée du siège de Paris, et alors, en effet, inutiles à ceux qui devaient livrer Paris... »

Cet arrêté porte la date du 20 avril 1871.

BASTION DE LA PORTE D'AUTEUIL. (*Avril 1871.*)

Paris reprend sa physionomie du siège sous la Commune. Rappels et générale le jour et la nuit, troupes qui partent, troupe qui reviennent, estafettes, voitures d'ambulance, brancards qui se dirigent vers les portes que défendent de formidables bastions.

Si Paris est redevenu soldat, quelles scènes, quels drames à la rentrée des bataillons ! il est impossible de décrire le spectacle des voitures d'ambulance arrêtées par une foule anxieuse composée de femmes et d'enfants qui sent passer sur elle le doigt de la mort. C'est à briser le cœur.

Les points d'interrogation partent de mille bouches à la fois : Le numéro des bataillons engagés ? le lieu de l'engagement ? le nombre des morts ? celui des blessés ?

Et toute réponse fait éclater des sanglots.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

Cliché Collard.

BARRICADE DE LA RUE DE CASTIGLIONE. (*Photographie faite le 20 mai 1871.*)

La place Vendôme n'était plus à cette époque qu'un camp retranché, un véritable bivouac. Son aspect était étrangement pittoresque! Quarante fourneaux en plein vent y « fricotaient » — comme on disait à l'époque — des monceaux de riz et des tonnes de légumes secs. A certaines heures, on prendrait pour des barricades les amoncellements de pains sur les trottoirs.

Le 22 mai, lorsque l'armée de Versailles, ayant tourné la position par les rues adjacentes, surprit les derniers défenseurs de cette barricade, le pittoresque fit place au tragique. Dans le pêle-mêle des pavés croulants des monceaux de morts sont relevés. Poursuivis sans quartier, les vaincus cherchent vainement asile dans les maisons avoisinantes; on les en arrache et on les fusille sur place. Des témoins oculaires échappés par miracle ont vu le ruisseau de la rue Saint-Honoré rouge de sang jusqu'à Saint-Roch!

LA COLONNE VENDOME

Cette *photographie instantanée* a été faite le 17 mai, à 4 heures. A défaut de netteté, elle donne une idée saisissante de l'aspect de la place Vendôme et des moyens employés pour renverser la colonne au moment précis de sa chute.

Voici le décret ordonnant la démolition :

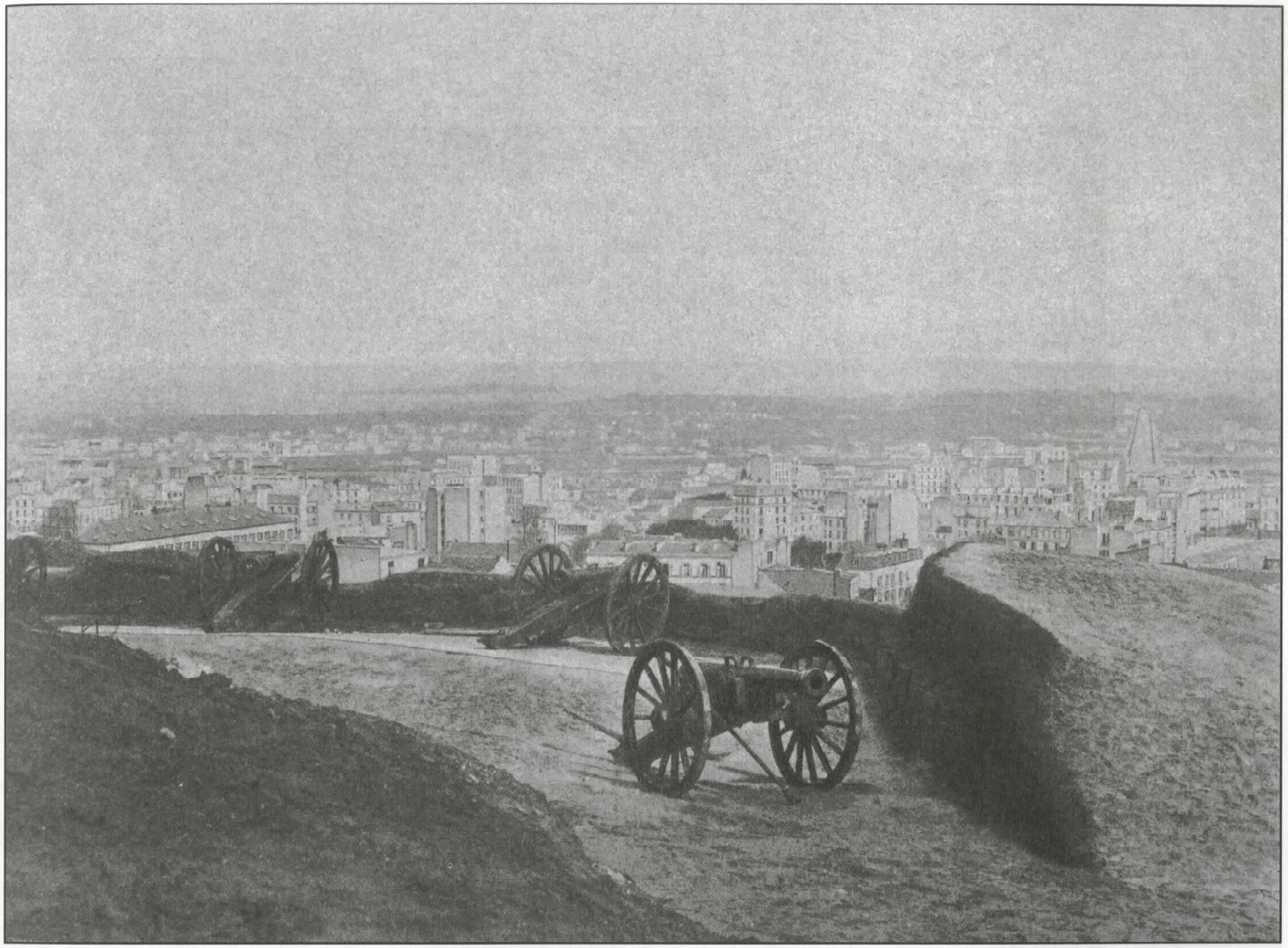
« La Commune de Paris,

« Considérant que la colonne impériale de la place Vendôme est un monument de barbarie, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation du militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la République française, la Fraternité,

« Décrète :

« ARTICLE UNIQUE. — La colonne Vendôme sera démolie.

« Paris, le 12 avril 1871. »



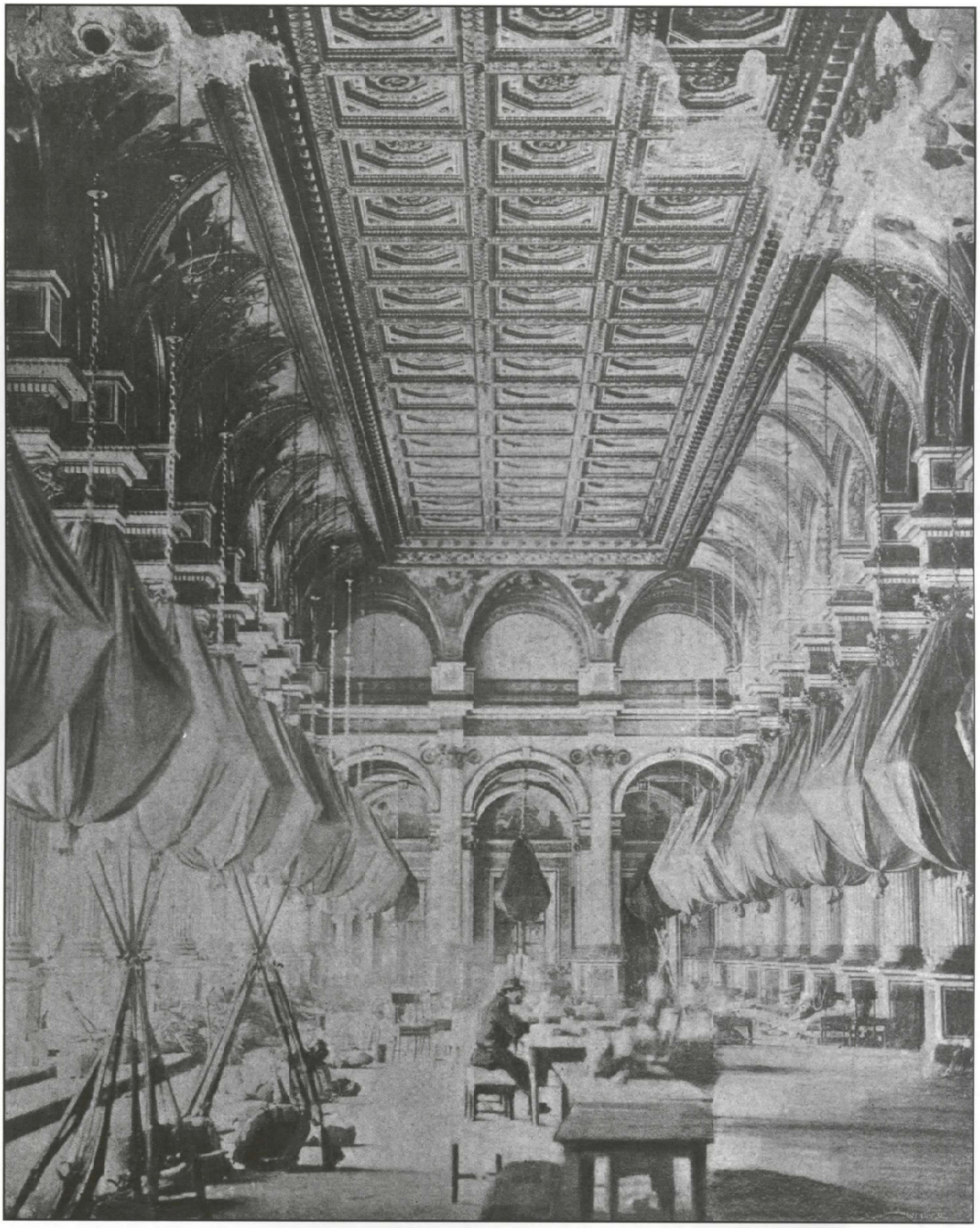
PARC D'ARTILLERIE DE MONTMARTRE

L'entrée des Prussiens à Paris a montré combien était vif, spontané, ardent, le patriotisme qui animait la garde nationale. La veille du jour où le gouvernement s'apprêtait à livrer les canons sur les fortifications, sans mot d'ordre, simultanément, sur divers points de l'enceinte fortifiée, des gardes nationaux emmenèrent ces pièces et formèrent des parcs d'artillerie à la place des Vosges, sur le flanc de la butte Montmartre, etc.

Après le départ des Allemands, les deux Comités qui s'étaient formés pour la défense de Paris et de la République (*Comité central de la fédération républicaine et Comité central de la garde nationale*) continuèrent à fonctionner et refusèrent de se dessaisir des canons qu'ils prétendaient être la propriété de la garde nationale, puisqu'ils avaient été fabriqués pendant le siège par l'industrie privée, au moyen de fonds provenant de souscriptions particulières. Ces deux comités se réunirent en une seule association qui prit pour titre : *La fédération républicaine de la garde nationale* dont les statuts avaient pour objet le maintien de la République et l'organisation de la garde nationale sur des bases absolument indépendantes du Pouvoir. Cette indépendance devait être sauvegardée par l'élection de tous les chefs.

Le 17 mars, M. Thiers, voyant dans ces réclamations une menace pour la tranquillité de la rue, décida qu'on s'emparerait par force, la nuit prochaine, du parc d'artillerie établi sur la butte Montmartre.

La troupe fraternisa avec la garde nationale et le gouvernement se retira à Versailles, abandonnant Paris à lui-même.



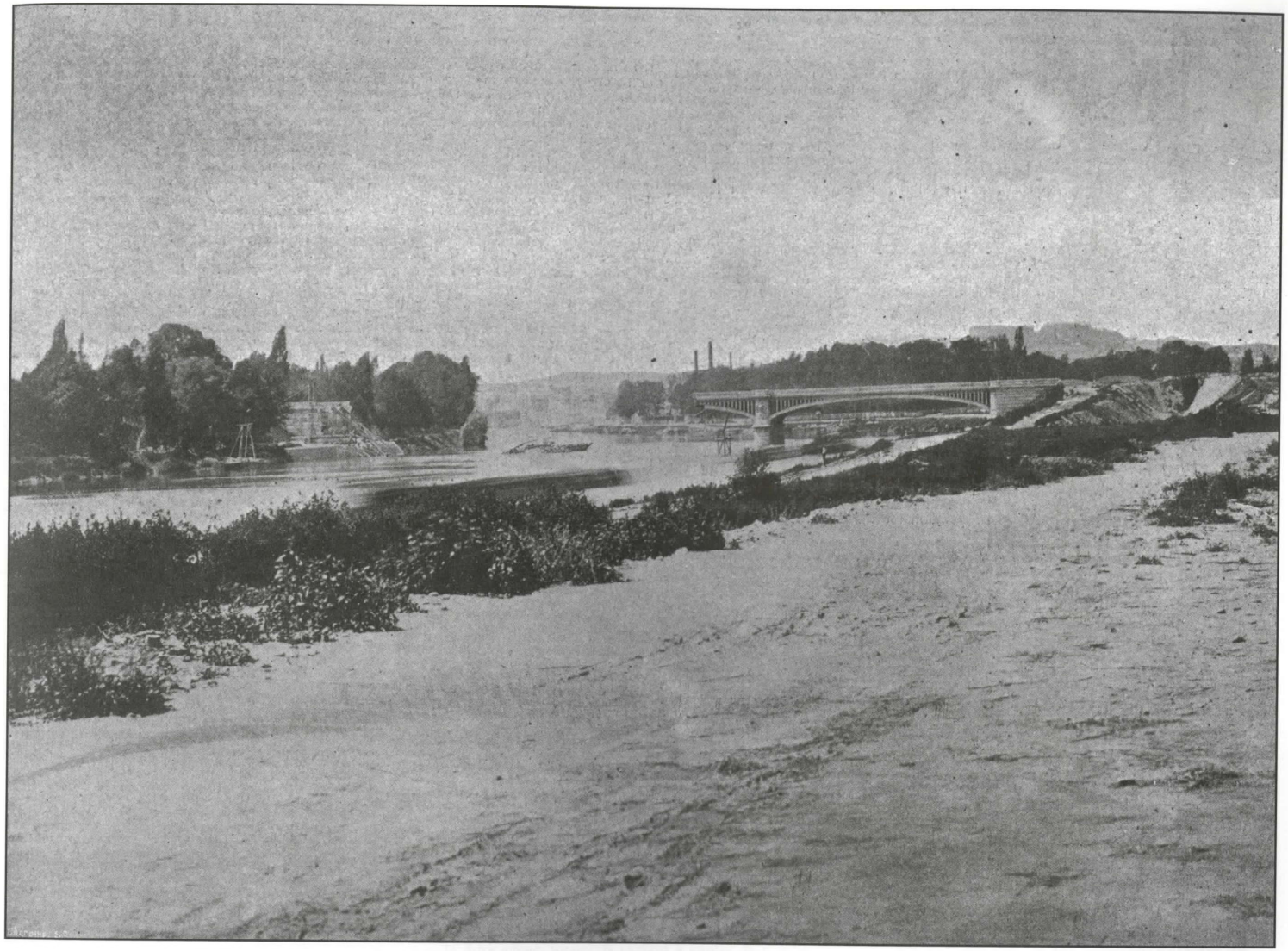
LA SALLE DU TRONE OCCUPÉE PAR LA COMPAGNIE DES LASCARS

Toute « floue » qu'elle est, *cette photographie instantanée* permettra de se représenter l'aspect étrange de l'intérieur de l'Hôtel de Ville sous la Commune.

La salle du Trône, si célèbre par ses fêtes haussmannesques et par ses rendez-vous de souverains, est transformée en bivouac. C'est le quartier de la Compagnie des Lascars.

Quel changement !

Les fusils en faisceaux encombrent la place; dans les angles, des cuisines improvisées; au centre de la galerie, d'immenses tables; le long des boiseries encadrant les panneaux de Cogniet, de Muller, sont rangées des paillasses sur lesquelles dorment ou fument pour la plupart les hommes de garde, les uns rêveurs ou insouciants, les autres gais et bruyants.



PONT DE L'ILE DE LA GRANDE-JATTE (*12 avril 1871*).

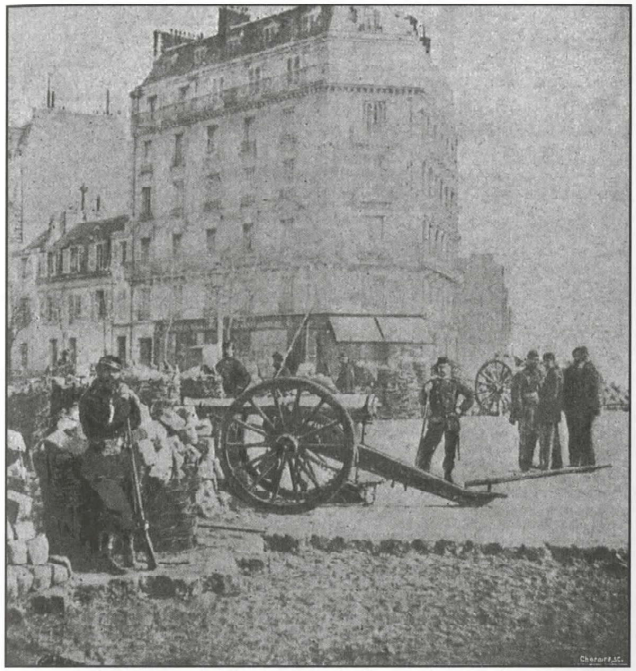
La lutte fratricide commence le 3 avril, et c'est dans les parages de l'île de la Grande-Jatte qu'elle fut engagée. Jusqu'à cette date, il n'y a pas d'opérations militaires proprement dites. L'armée de Versailles est en formation. — Elle occupe le mont Valérien et c'est de là qu'on ouvre les hostilités en bombardant Courbevoie et Neuilly. Les fédérés abandonnèrent Courbevoie, se replièrent sur Neuilly et s'y barricadèrent. — Le pont de la Grande-Jatte fut coupé par les troupes de Versailles. A l'extrémité du boulevard Bineau, on montre encore aujourd'hui un mur qui porte les traces des combats d'avant-poste qui se livrèrent aux abords du pont.

LA PORTE MAILLOT (après le bombardement du mont Valérien).

Ce n'est pas pour rien qu'ont travaillé de ce côté, deux mois durant, les canons du mont Valérien, du château de Bécon, du rond-point de Courbevoie. Vous pouvez donc lâcher la bride à votre imagination. Si loin qu'elle vous entraîne, ce ne pourra être au delà de la réalité.

Et d'abord, inutile de chercher la gare; vous n'en verrez même plus les restes.

C'est une bien lugubre légende qui nous est contée par les maisons que l'artillerie de Versailles a effondrées : elles sont aujourd'hui relevées, mais elles évoquent le passé.



BARRICADE DE LA PLACE D'ENFER

Au coin du boulevard Arago.

LA MÊME

Coin de la rue Denfert-Rochereau et du boulevard Raspail.

Paris qu'on a, non sans raison, appelé la Ville des Barricades, n'en a vu construire d'aussi formidables que sous la Commune de 1871.

Les XIV^e^ et VI^e^ arrondissements, les premiers occupés par l'armée de Versailles, furent aussi ceux qui offraient le plus de champs d'exécutions immédiates.

La gare Montparnasse, l'École militaire, le cimetière Montparnasse, le Jardin du Luxembourg retentirent, la semaine entière, de feux de peloton. Les morts étaient partout : dans les rues, au coin des bornes et transportés, le soir, en tombereaux, au cimetière Montparnasse.

Ces lugubres convois étaient obligés de ralentir et de *faire queue*, lorsqu'ils avaient à enfiler la brèche étroite, faite pour livrer passage aux véhicules, à travers les barricades encore debout !...

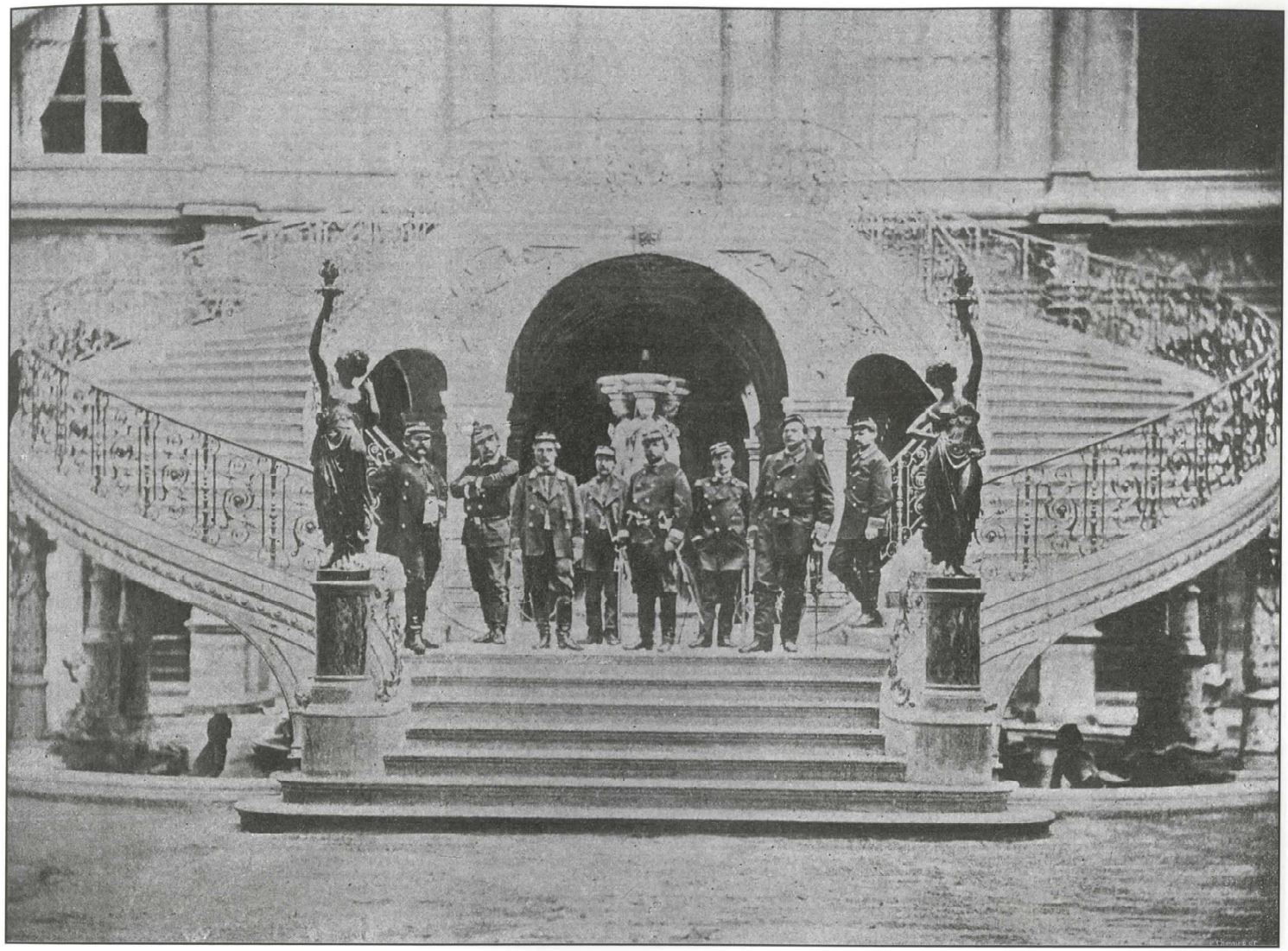
A la barricade que nous reproduisons, le combat fut acharné, et la journée du 24 mai fut particulièrement terrible.

BASTION DE LA PORTE DES TERNES

Les bataillons de marche prenaient la garde une ou deux fois par semaine aux fortifications, et la quantité de morts qu'ils laissèrent sur les remparts témoigne de la valeur de l'armée citoyenne.

Devant l'attitude de certains de ces bataillons, ne peut-on croire que beaucoup de ceux qui combattaient pour la Commune voyaient autre chose dans ce mouvement que le pillage et la spoliation ?

La Porte des Ternes fut très éprouvée par les projectiles de l'armée de Versailles pendant les quelques jours qui précédèrent son entrée dans Paris.



ÉTAT-MAJOR DU GOUVERNEUR DE PARIS

A un moment, on avait pu croire que la France soutiendrait énergiquement le mouvement communal : Beaucoup de grandes villes ont envoyé des délégations à Paris. (*Voir l'affiche que nous reproduisons avec les Murailles communales.*)

C'est justement ces délégations qu'attend l'État-Major sur les marches du fameux escalier en spirale, aux deux statues de bronze, de l'ancien Hôtel de Ville.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

GRANDE RUE D'ASNIÈRES, CAFÉ COSSELIN (*avril* 1871).

Le 17 avril, les troupes de Versailles attaquèrent avec impétuosité les avant-postes des positions d'Asnières.

Sous le feu du mont Valérien et sous celui des Versaillais qui s'avançaient par la droite, vers la gare d'Asnières, et qui, de la gauche, les canonnaient avec la batterie du château de Bécon, les fédérés, surpris, furent obligés de repasser la Seine et de chercher des abris dans les tranchées et les maisons de Clichy. Pour battre en retraite, ils n'avaient que le pont de bateaux à leur disposition et, dans la précipitation rendue bien explicable par la pluie d'obus qui les assaillait, plus d'un fédéré perdit pied sur le tablier étroit et vacillant du pont et fut englouti dans le fleuve.

A la fin de la journée, les bataillons, momentanément débandés, furent ramenés au combat et, le soir, la garde nationale occupa de nouveau, à l'entrée d'Asnières, les barricades et les positions qu'elle avait abandonnées.

PLACE DE LA BASTILLE APRÈS LA BATAILLE (COIN DU BOULEVARD BEAUMARCHAIS)

LA GARE D'AUTEUIL

Quelque temps avant le 21 mai, qui devait être le premier jour de cette semaine d'épouvante et d'horreur, les portes d'Auteuil, de Passy, du Point-du-Jour furent violemment bombardées par les batteries de Meudon, Brimborion, Belle-Vue et Saint-Cloud.

Ce jour-là, à 3 heures et demie, au moment où le feu des batteries versaillaises était dirigé avec la plus grande énergie sur cette partie de l'enceinte de Paris, un homme apparut au bastion 64, agitant un mouchoir blanc.

C'est ce signal qui permit aux troupes de pénétrer dans la ville sans avoir à faire de brèche et à donner d'assaut.

Ce fut alors que M. Thiers télégraphia la dépêche suivante en province :

« Versailles, 21 mai 1871, 7 h. 30 du soir.

« La porte de Saint-Cloud VIENT DE S'ABATTRE SOUS LE FEU DE NOS CANONS. Le général Douay s'y est précipité et il entre en ce moment à Paris avec ses troupes, etc. »

Décombres, ruines, dévastation : voilà, en trois mots, le spectacle lamentable qu'offrent à nos yeux la gare et la porte d'Auteuil.

L'AVENUE DU ROULE, A NEUILLY

Le 17 avril, la lutte, engagée à Neuilly, était acharnée; dès le matin, l'avenue du Roule était presque entre les mains des troupes de Versailles qui tentaient de déborder les fédérés et de gagner les Ternes; mais ceux-ci revinrent à la charge, et les Versaillais reculèrent pas à pas, si bien que la grande barricade de l'avenue du Roule fut réoccupée dans l'après-midi par la garde nationale qui s'enhardit et voulut poursuivre l'ennemi qui, par un retour offensif, força les fédérés à lâcher pied.

Le pauvre village de Neuilly a été livré à toutes les horreurs du bombardement depuis le 6 avril : partout le souffle de la guerre a passé en amoncelant ruines sur ruines.

Ses malheureux habitants, réfugiés dans les caves, durent attendre qu'un armistice de 8 heures, qui vint le 25 avril, leur permît d'échapper sinon à la ruine, du moins à la mort.

Les victimes furent nombreuses dans la population : elles étaient toutes affreusement mutilées par les éclats d'obus qui font du corps un épouvantable mélange de lambeaux en laissant à la victime assez de vie pour qu'elle se sente mourir. La Mairie (aujourd'hui Justice de Paix) était transformée en ambulance et dépôt mortuaire.

GRAVÉ ET IMPRIMÉ PAR CHARAIRE ET CIE. — PARIS ET SCEAUX.

BARRICADE DU PANTHÉON

La barricade du Panthéon fut prise le 23 mai, en même temps que celle de la Croix-Rouge.

C'est après l'enlèvement de ces positions que le représentant Millière fut fusillé sous le péristyle du Panthéon, derrière la barricade que nous reproduisons. On le confondit tragiquement avec un chef de légion portant le même nom que lui.

Millière se contenta de répondre : « Ce n'est pas moi le Millière que vous cherchez! » Et c'était la vérité.

Avant de monter sur les marches, il remit au chef du peloton ses lunettes, un peu d'argent et un petit peigne d'écaille en disant : « On rendra cela à Mme Millière et on lui dira que je meurs avec son souvenir. »

Millière découvrit alors sa poitrine et, levant en l'air son bras droit, il affirma cette République au nom de laquelle on le tuait.

Son corps, immédiatement emporté en tombereau, fut jeté dans la fosse commune béante au cimetière Montparnasse, et Mme Millière ne put le revoir.

PONT SUSPENDU DE SURESNES

Sur le cours de la Seine, on ne compte pas moins de 28 ponts brûlés ou démolis par la mine entre Paris et Rouen et, en voyant ces ruines, on ne peut s'empêcher de déplorer l'empressement trop souvent irréfléchi avec lequel a été accomplie cette destruction au moment de la marche de l'armée allemande sur Paris.

Le pont de Suresnes a subi le sort commun. Il ne reste plus que les piles et l'armature : le tablier a disparu.

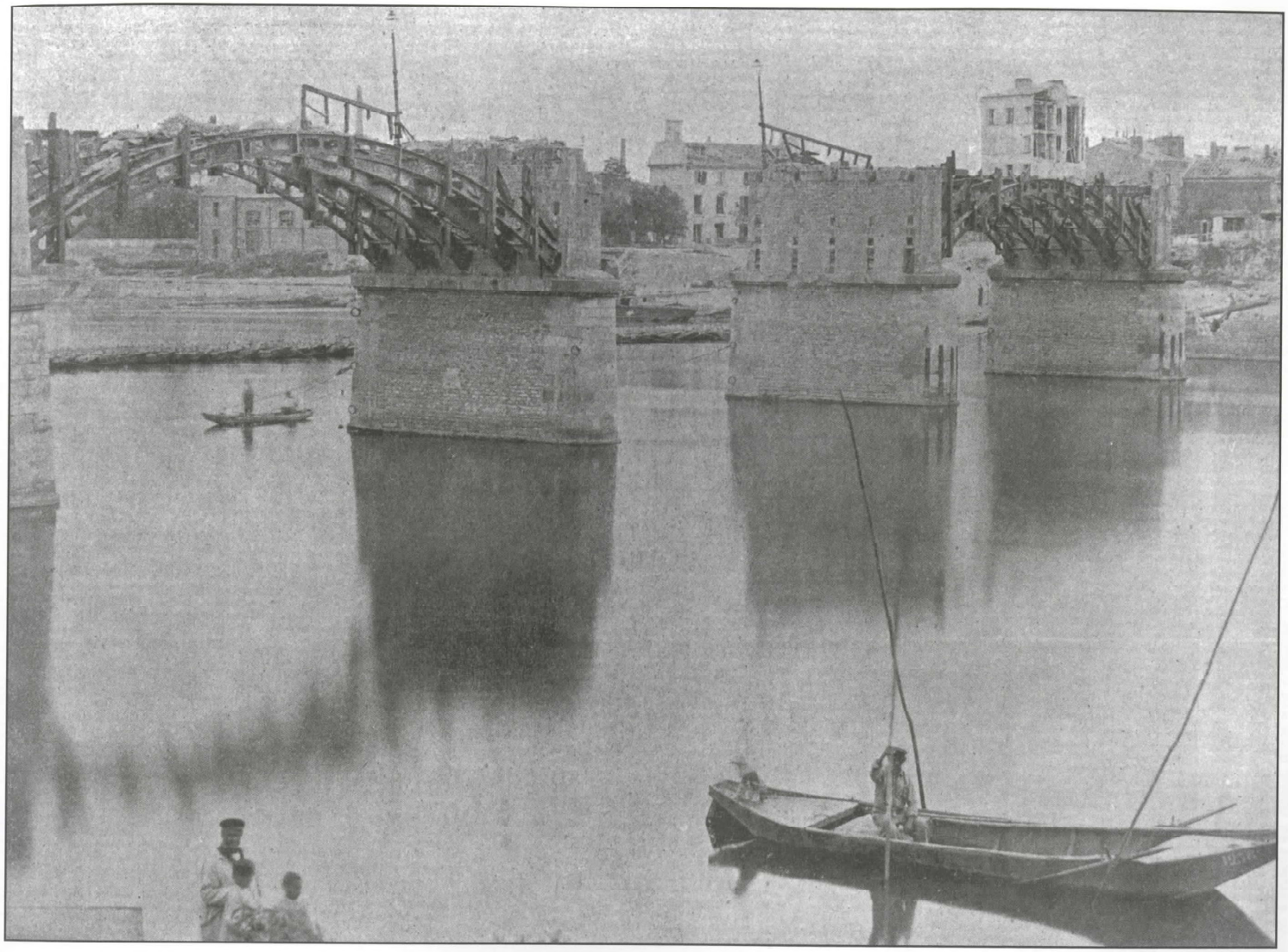
Il avait été remplacé par un bac, appareil primitif qui faisait l'étonnement des passants.

TÊTE DU PONT DE COURBEVOIE (12 *avril* 1871).

Voilà un des coins de Courbevoie. Jugez du reste. On ne trouverait peut-être pas dans le village vingt maisons qui n'aient reçu quelque blessure plus ou moins grave. S'il en est beaucoup qui n'ont été que légèrement atteintes, bon nombre aussi l'ont été mortellement.

La maison que nous voyons a un aspect terrible. Complètement défoncée d'un côté par les obus du mont Valérien, le jour de l'affaire du pont de Neuilly, elle est cependant restée debout. On jurerait qu'elle éprouve un amer plaisir à étaler à tous les yeux ses étages, comme ses entrailles. C'est sa vengeance.

Après le siège prussien, pendant l'armistice, c'est à cet endroit même que les officiers allemands visaient les laissez-passer des Parisiens désireux de sortir de la zone militaire.



PONT D'ASNIÈRES

D'Asnières au Point-du-Jour, ce ne sont que ruines, puis des ruines et encore des ruines !

Sur la Seine, pas un pont intact. En amont, le pont d'Asnières, que nous reproduisons, dont une moitié est détruite; en aval, celui de Clichy-la-Garenne est veuf de ses deux arches riveraines.

Reste, entre celui-ci et celui-là, le pont du chemin de fer dont la charpente métallique n'a pas trop souffert.

Dans l'affaire du 17 avril, les gardes nationaux passèrent la Seine sur le pont de bateaux qui avait été jeté en face de Clichy.

UN COIN DE LA SALLE DES FUSILLÉS DANS UN HOPITAL (27 *mai* 1871).

Dans tous les quartiers où la lutte fut acharnée, les morts se comptaient par milliers. On tuait partout : sur la barricade même, devant une muraille, sous les portes cochères. L'humanité devint un mot creux. Paris fut en proie, pendant la rouge semaine, aux obus, aux balles, aux cris d'agonie, à la mort.

Quelques cadavres furent relevés par les passants requis à cet effet après l'action, et portés à l'hôpital le plus proche, mais la plupart étaient emportés sur des camions aux cimetières où on avait creusé d'immenses fosses. Les morts étaient rangés symétriquement au fond de ces tombes, puis entourés d'une forte couche de chaux.

BARRICADE DU BOULEVARD VOLTAIRE. (*Photographie prise le* 30 *mai.*)

Cette barricade fut enlevée le 26 après une lutte désespérée. Notre photographie représente l'endroit précis où Delescluze se fit tuer. L'ancien directeur du *Réveil*, fidèle à sa promesse de mourir si Paris était pris, est mort en sectaire.

Delescluze a été reconnu après la bataille, parmi les cadavres. Il avait reçu une balle en plein front. Les papiers que l'on a trouvés sur lui sont relatifs aux derniers ordres qu'il a expédiés comme délégué à la Guerre.

DÉMOLITION DE LA MAISON DE M. THIERS

Les ouvriers sont en train de mettre à exécution la décision prise par la Commune.

Voici, à ce propos, l'arrêté disposant du linge, des livres et du mobilier de la maison de la place Saint-Georges :

« En réponse aux larmes et aux menaces de Thiers le bombardeur, et aux lois édictées par l'Assemblée rurale, sa complice, arrête :

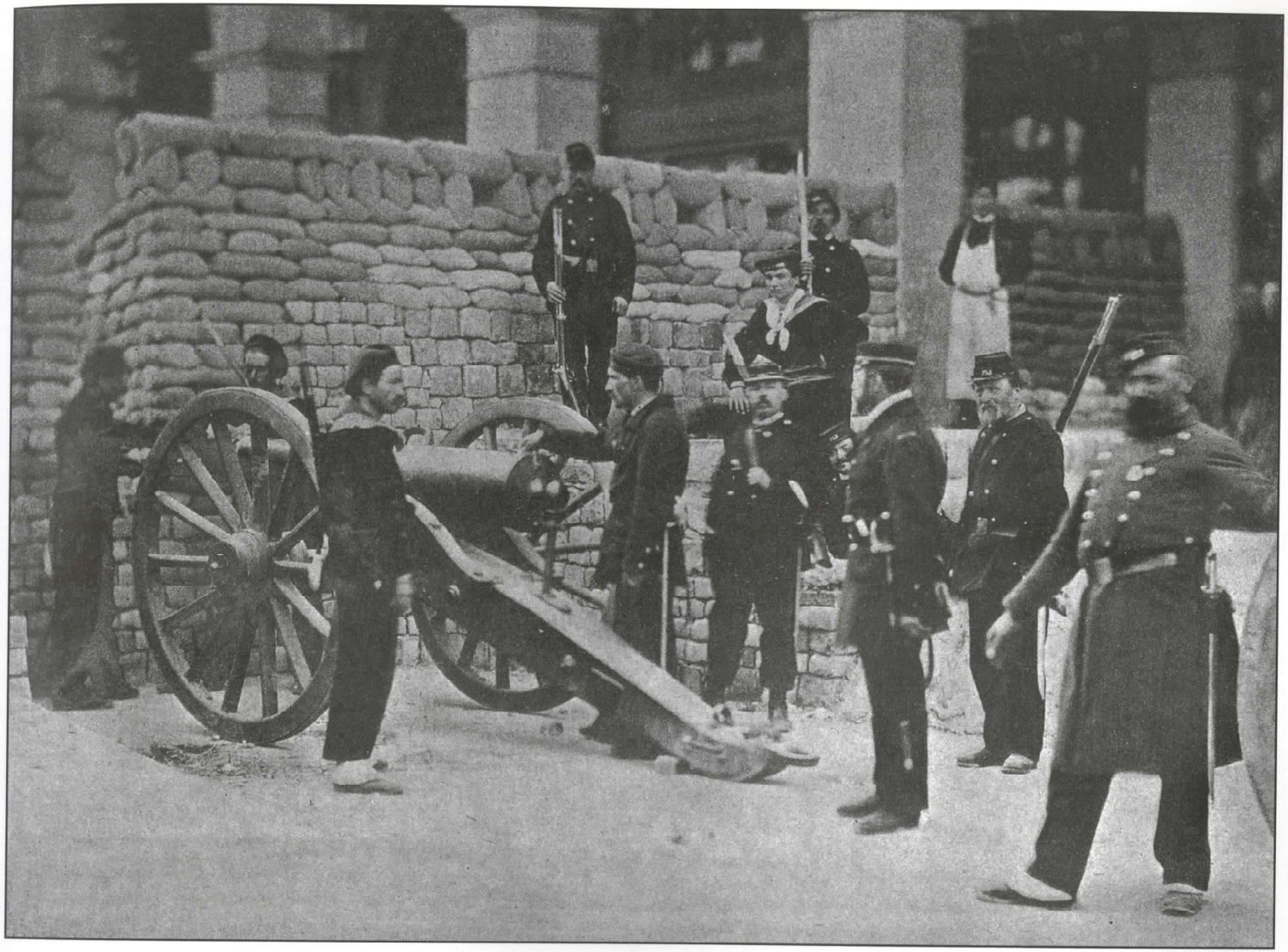
« Art. 1. — Tout le linge de la maison Thiers sera mis à la disposition des ambulances.

« Art. 2. — Les objets d'art et livres précieux seront envoyés aux bibliothèques et musées nationaux.

« Art. 3. — Le mobilier sera vendu aux enchères publiques, après exposition au garde-meuble.

« Art 4. — Le produit de cette vente restera uniquement affecté aux pensions et indemnités qui devront être fournies aux veuves et orphelins des victimes de la guerre infâme que nous fait l'ex-propriétaire de l'hôtel Georges. »

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

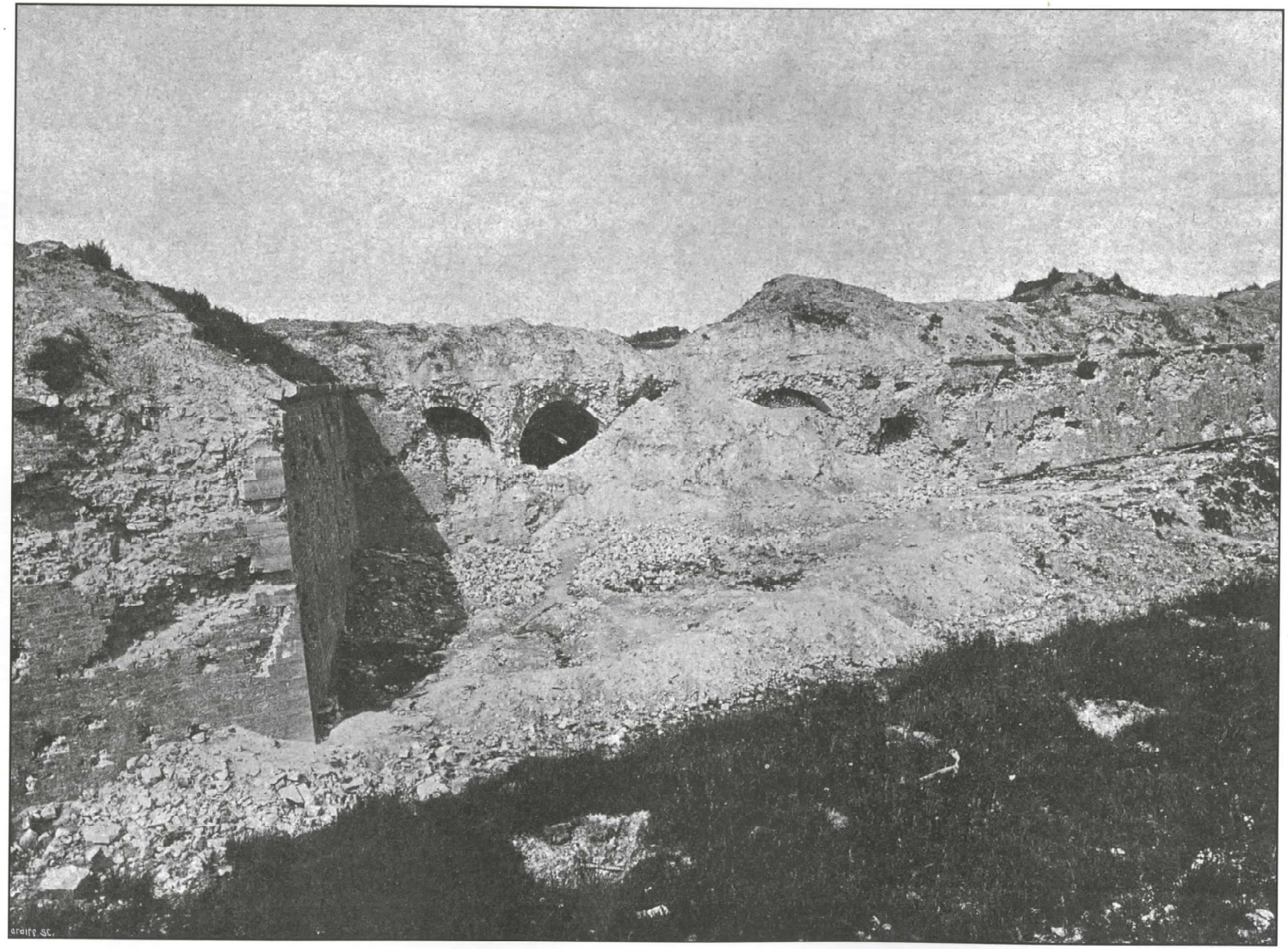


DÉFENSE DES BARRICADES DE LA PLACE VENDOME

Les barricades de la place Vendôme étaient d'une grande importance pour la Commune qui croyait en avoir fait un centre de résistance redoutable; mais, prises à revers dans la direction de la rue de la Paix, elles furent promptement enlevées, ainsi que la place de la Concorde, le 23 mai.

L'aspect de la barricade de la rue de Castiglione que nous reproduisons est très mouvementé : c'est la vie des camps.

Le service de la batterie n'a jamais été interrompu. Il est fait par des gardes nationaux, des artilleurs de la garde nationale, des marins et des artilleurs de l'armée.



LE FORT D'ISSY. — BRÈCHE FAITE AUX REMPARTS

« Pendant la lutte dans le village d'Issy, le bombardement du fort continuait. On peut juger de la situation des gardes nationaux, auxquels les casernes incendiées, les épaulements renversés, les casemates crevées ne pouvaient plus offrir qu'une retraite à chaque instant visitée par les obus qui ne cessèrent de tomber.

« La garnison, qui avait été élevée à près de 1,200 hommes, lors de la réoccupation, n'en comptait plus que 500; les obus, les fatigues avaient moissonné les autres.

« Dès quatre heures du matin le découragement se mit parmi les fédérés. Les feux convergents de 12 batteries de l'armée les délogeaient de tous les points où ils cherchaient un abri, et la lutte qui se livrait autour d'eux sans qu'ils y pussent prendre part les inquiétait.

« Les progrès des soldats menaçaient de leur couper la retraite, les hommes, isolés d'abord, par pelotons ensuite, commencèrent à revenir vers Paris par la tranchée qui reliait le fort au château de l'Epine.

« A onze heures du soir, le dernier homme, un capitaine, quittait cette ruine que le bombardement, il faut le dire, rendait intenable, et le fort se trouvait à la merci de l'armée. »

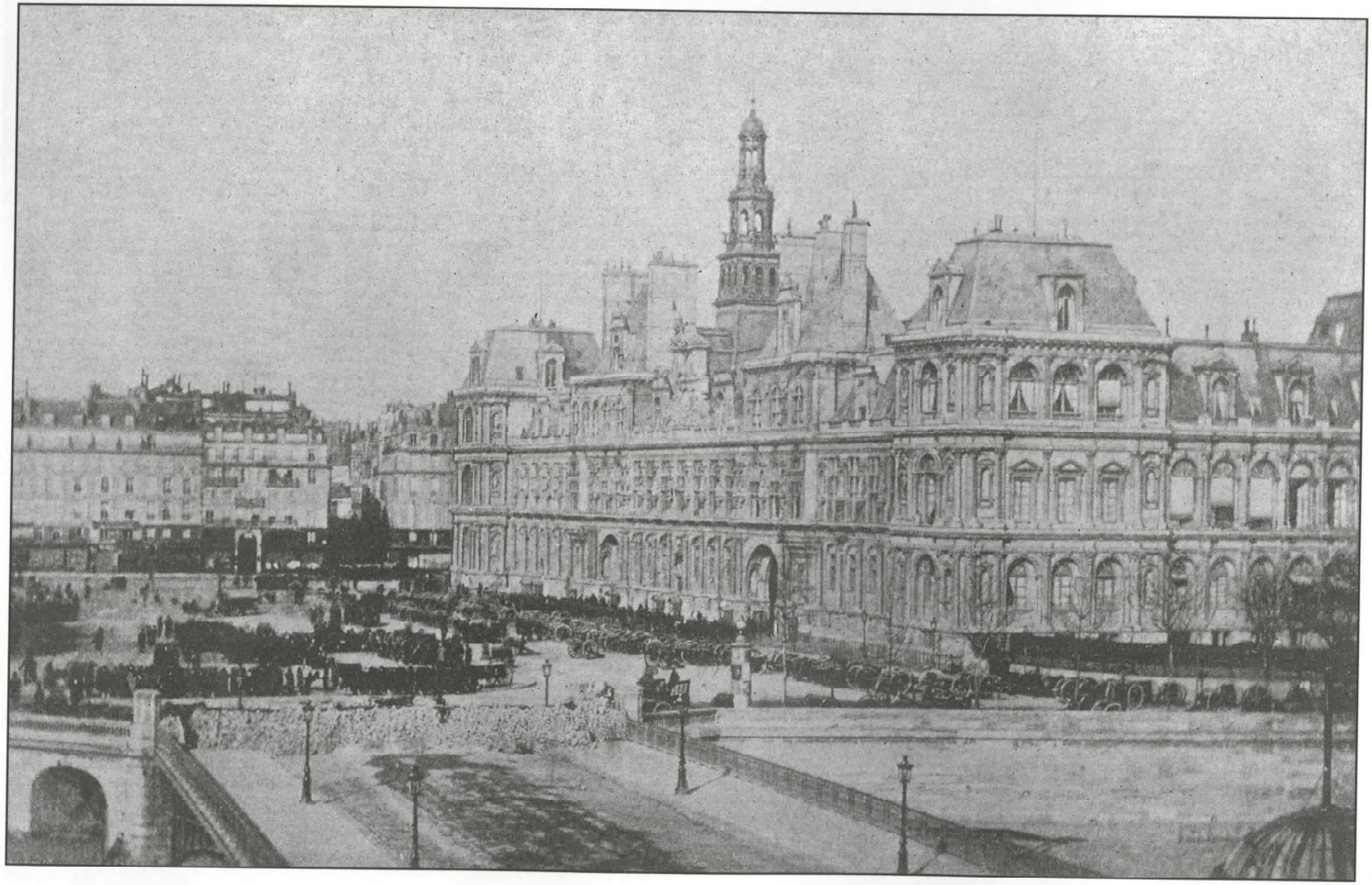
LES AMBULANCES DU COURS-LA-REINE.

De grandes tentes étaient placées parallèlement à la façade du Palais de l'Industrie (côté du quai), dans l'endroit où est actuellement le pavillon de la Ville de Paris.

Le 22 mai, matin, au moment où les Versaillais faisaient irruption sur le Cours-la-Reine, les fédérés garnissant la terrasse des Tuileries, le pont de la Concorde et les quais du ministère des Affaires étrangères reçurent les troupes par un feu très nourri qui plaça les ambulances entre deux feux.

Pendant les 15 ou 20 minutes que dura l'engagement, ***sept blessés furent tués dans leurs lits*** et un infirmier fut mortellement blessé pendant le transport des blessés dans l'intérieur du Palais.

Nous devons cette précieuse photographie à l'obligeance de M. P. Guichard, chirurgien interne, qui a fait le service permanent de jour et de nuit pendant toute la durée du second siège.



PARC D'ARTILLERIE DE L'HOTEL DE VILLE (*16 mai 1871.*)

Cette curieuse *photographie instantanée* n'a d'autre prétention que de donner la physionomie exacte de la place de l'Hôtel-de-Ville quelques jours avant l'entrée de l'armée de Versailles. — L'original qui a été mis à notre disposition ne nous a pas permis d'obtenir une meilleure reproduction.

La place de l'Hôtel-de-Ville était, on s'en souvient, convertie en un immense parc d'artillerie; de ce point central, on dirigeait les canons et les munitions aux endroits où les besoins de la défense les rendaient nécessaires.

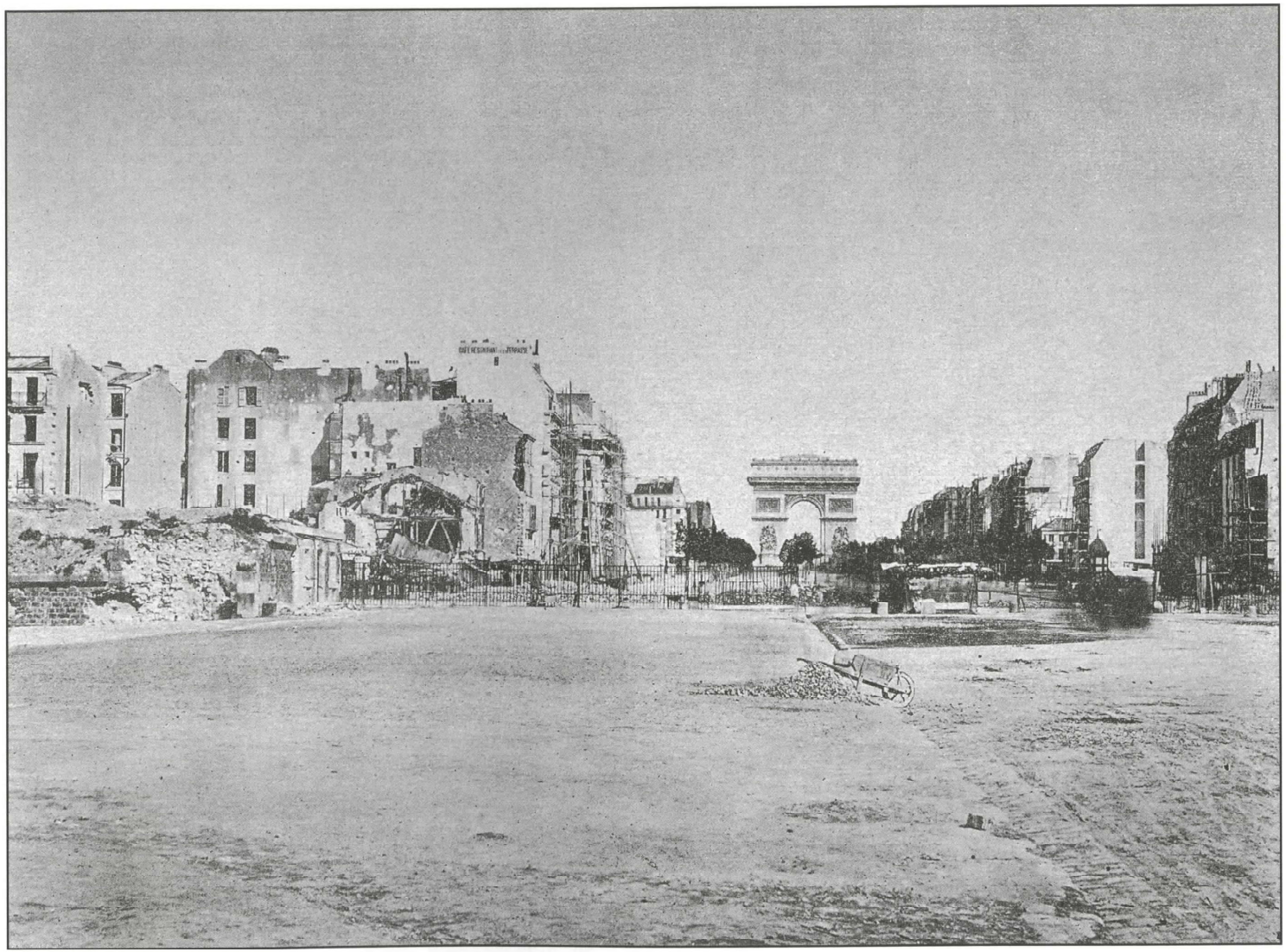
REDOUTE DU MOULIN DE PIERRE, A CLAMART

Le Moulin de Pierre ou la Tour de Pierre, comme on l'appelait avant la guerre, est situé sur le plateau de Fleury, à 1,500 mètres environ du fort d'Issy qu'il domine presque et dont il est séparé par la profonde tranchée du chemin de fer.

Pendant le siège allemand, la batterie du Moulin de Pierre avait été seule à bombarder Issy; redevenue française, elle fut occupée par les fédérés.

L'importance de cette position devait bientôt y faire concentrer tous les efforts des généraux de Versailles qui s'en emparèrent le 2 mai après un combat acharné, et ce fut de ce point que partirent les premiers cheminements à la sape qui devaient aboutir bientôt au fort d'Issy.

Un grand nombre de soldats du génie furent tués ou faits prisonniers au cours de cette opération périlleuse, quoique la batterie protégeât les travailleurs de son feu meurtrier.



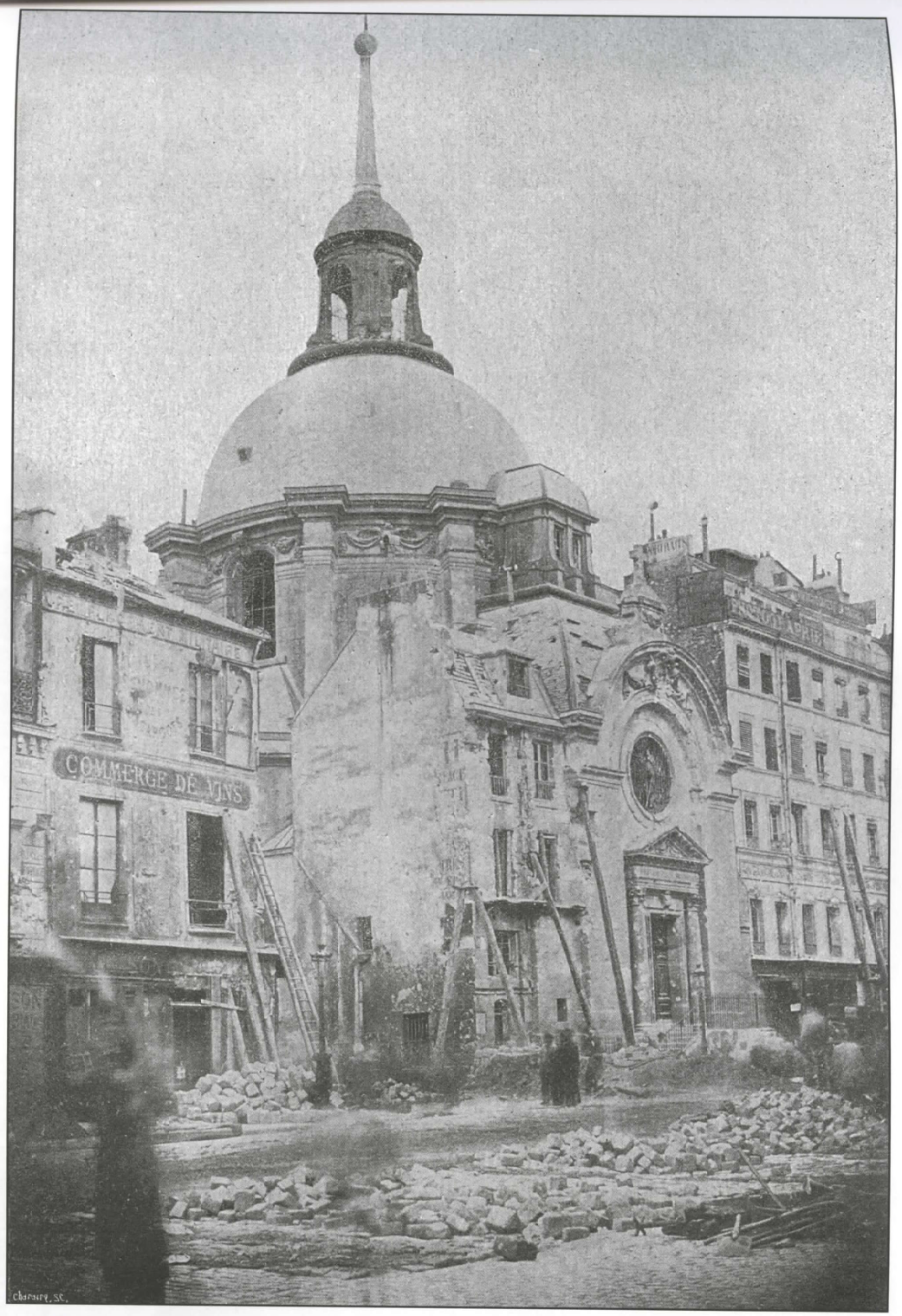
AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE

Battue par les canons du rond-point de Courbevoie, cette grande artère offre un aspect désolé. Les maisons qui la bordent de chaque côté sont trouées, ouvertes, par un bombardement terrible de 40 jours.

L'emplacement de la gare est devenu un pont de bois sous lequel on devine, fondu et croulant, l'ancien tunnel du chemin de fer.

Plus loin, derrière nous, nous trouvons Neuilly dont la porte Maillot est comme le prologue de la dévastation.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie, Paris et Sceaux.



UNE DES BARRICADES DE LA RUE SAINT-ANTOINE APRÈS LA BATAILLE

Le jeudi 25 mai, l'armée de Versailles vint se heurter contre une position formidable : la Bastille. Deux énormes barricades protégeaient la rue Saint-Antoine et interdisaient l'approche même à l'artillerie. Celle que nous reproduisons était établie à la hauteur du Temple de l'Arsenal.

Les assaillants, bien guidés, s'avancent lentement par les petites rues qui s'embranchent sur la rue Saint-Antoine, les quais de la rive droite et ceux de la rive gauche, la tournent et se dirigent vers la Bastille, où les fédérés firent une résistance désespérée.

BARRICADE DE L'ENTRÉE DE LA RUE DE LA CHAPELLE

BARRICADE DE LA CHAUSSÉE MÉNILMONTANT

Le 22 avril, dans la matinée, l'affolement est général dans Paris : On barricade à la hâte les grandes voies d'accès : Ménilmontant, Belleville, les Buttes-Chaumont, etc.

Les fédérés, sans direction, sans mot d'ordre, ne pouvaient voir plus loin que leurs quartiers, ou même que leurs rues. A la nouvelle de l'entrée des troupes de Versailles, on sema des centaines d'embryons de barricades qu'il fut, du reste, au dernier moment, impossible de garnir.

Tout passant était requis : « Allons, citoyen! un coup de main pour la République. » De tous côtés, les femmes montrent une ardeur extraordinaire et des enfants manient des pelles et des pioches plus grandes qu'eux.

L'erreur de la population parisienne fut de croire qu'on serait attaqué de front, tandis que l'armée de Versailles, grâce à ses 130,000 hommes, exécuta partout des mouvements tournants. L'éventail devait se refermer sur Belleville.

C'est aussi le 22 avril que M. Thiers monta à la tribune de la Chambre et annonça, au milieu d'une salve d'applaudissements que *la cause de l'ordre, de l'humanité, de la civilisation venait de triompher. Les généraux qui avaient conduit l'entrée à Paris étaient de grands hommes de guerre... L'expiation*, ajoutait-il, *sera complète. — Elle aura lieu au nom des lois, par les lois, avec les lois.*

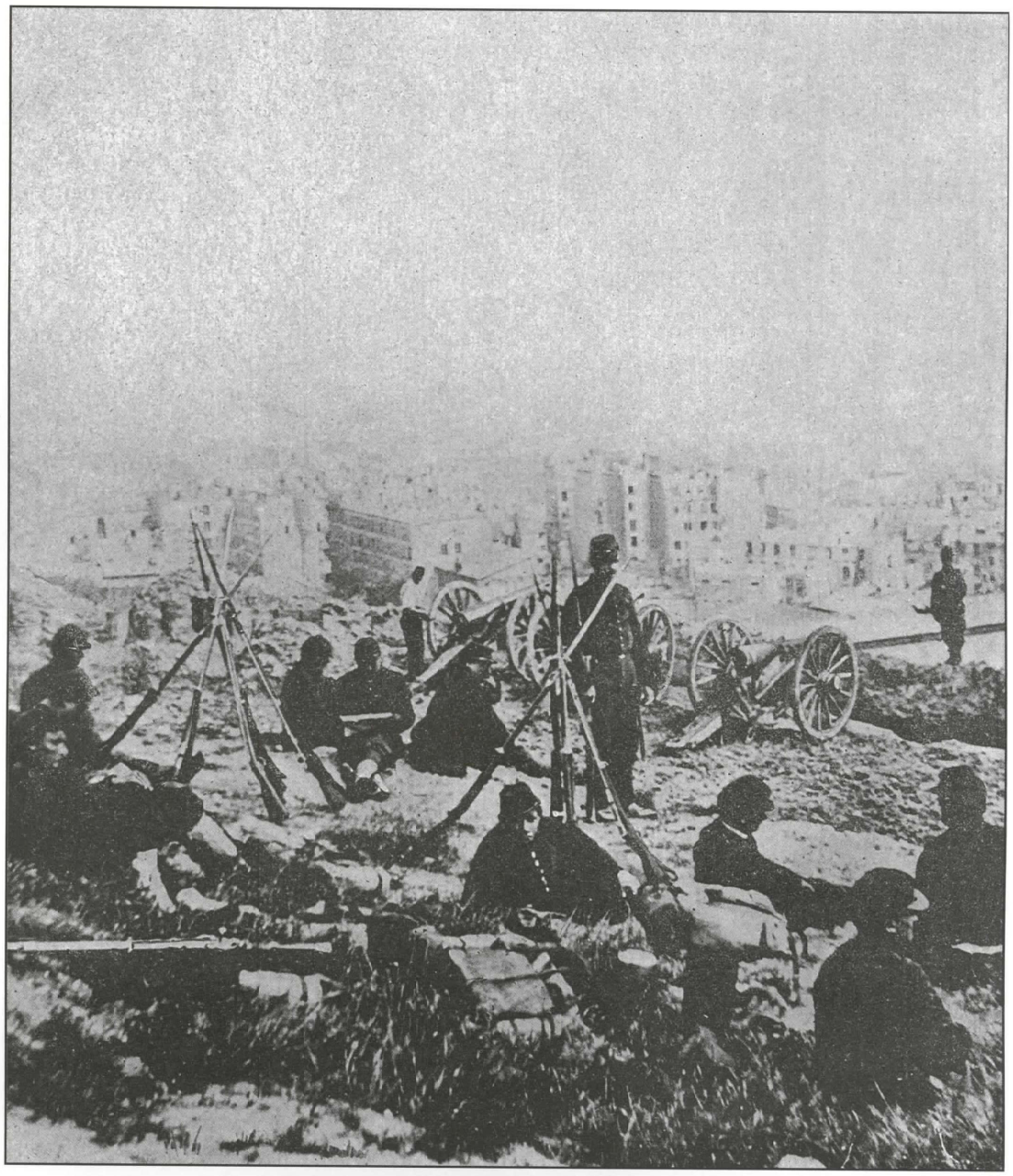
Cette expiation légale dont on menaçait les Parisiens ne se fit pas attendre.

GROUPE DE DEPORTES A LA PRESQU'ILE DUCOS (1872). EPILOGUE DE LA COMMUNE

Dans la semaine de mai, sauf de rares exceptions, on ne relâchait personne. L'incroyable chiffre officiel de plus de 40,000 prisonniers dit assez de quoi étaient composés les convois : tous ceux que le soupçon ou la délation désignaient ; tous ceux qu'on arrêtait pour un pantalon, pour une paire de souliers suspects ; tous les habitants des maisons qu'on vidait de la cave au grenier ; tous ceux, enfin, qu'une vengeance particulière faisait signaler par un voisin.

Sur ces 40,000, même pour les conseils de guerre, il y avait 30,000 innocents.

Les 10.000 coupables tombèrent sous le coup de la *loi* spéciale votée par les Chambres et furent envoyés en Nouvelle-Calédonie où ils restèrent jusqu'à l'amnistie de 1880.



LES BUTTES-MONTMARTRE AVANT LE 18 MARS

Le 17 mars, il n'était pas question d'insurrection. La garde nationale refusait de rendre les canons dont elle s'était emparée la veille de l'entrée des Prussiens à Paris, mais ces canons étaient à peine gardés dans les parcs par des postes de volontaires qui se renouvelaient nuit et jour.

La photographie que nous reproduisons a été prise à cette époque.

Le gouvernement résolut alors un coup de force. Pendant la nuit du 17 au 18, les troupes devaient gravir la butte et enlever les sentinelles et les postes qu'elles rencontreraient. — Pas de sommation, une surprise à main armée.

Le texte officiel de l'ordre du mouvement du 18 mars que nous extrayons de *L'Amnistie et la Commune* (pièces justificatives) du général Vinoy (Plon, édit., 1872), est là pour prouver l'ordre de fusiller tous ceux qui se défendraient :

« Lorsque les colonnes monteront pour enlever les parcs, les premiers arrivés chercheront à surprendre les sentinelles et les postes pour prévenir toute résistance. — S'ils déposent leurs armes, on les gardera prisonniers. — S'ils résistent, ils seront passés par les armes sur place. »

Les soldats se refusèrent d'obéir !

AVENUE DE L'IMPÉRATRICE. (*Avril 1871.*)

Ce n'était pas assurément pour atteindre *la minorité d'insurgés qui tyrannisait Paris*, comme le répétait le gouvernement, qu'on bombardait jusqu'à la place de la Concorde, le quartier des Champs-Elysées.

Le fait a été contesté : il n'est pas contestable avec la photographie que nous reproduisons.

Voici, du reste, la description de la physionomie des Champs-Elysées pendant la Commune par un conservateur, M. Maxime Du Camp :

« Le guignol tint bon jusqu'au milieu de mai, quand les projectiles trop nombreux avaient rendu déserte l'avenue des Champs-Elysées et avaient failli emporter du même coup le théâtre, le maître du logis, les spectateurs et les pantins. »

Pourtant guignol n'avait pas trempé dans la Commune.

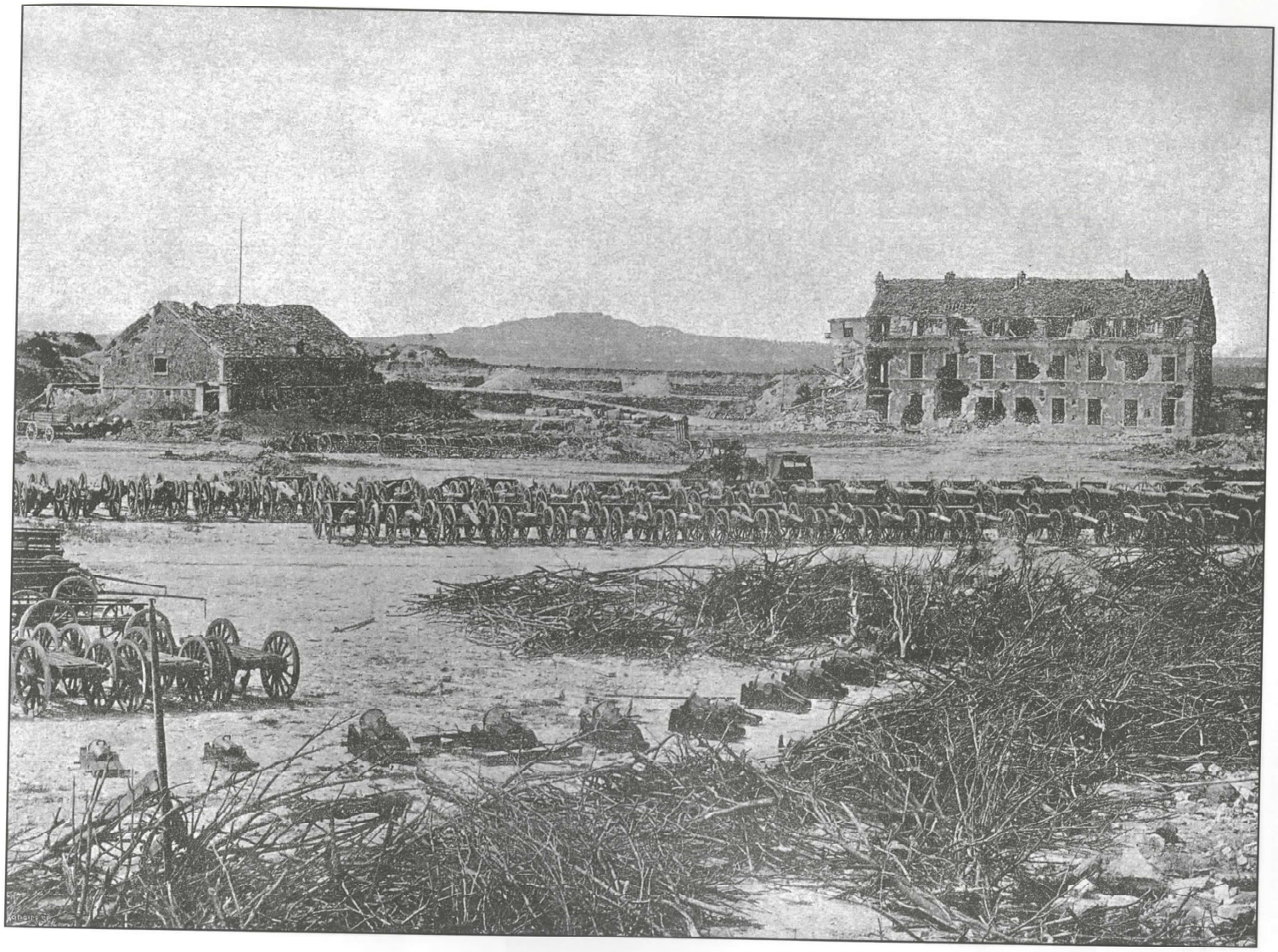
N. B. — Par suite d'une erreur de mise en pages, cette photographie, destinée au nº 6, a été remplacée par une vue de la place de la Bastille. Nos lecteurs auront bien voulu rectifier l'erreur que nous signalons et l'interversion des légendes qui en est résultée.

INTÉRIEUR DE LA PRISON DES CHANTIERS A VERSAILLES (QUARTIER DES ENFANTS)

Tous les enfants ramassés dans les rues, pendant la semaine de mai, furent dirigés sur Versailles dans les convois et, là, ils furent enfermés dans un quartier de la prison des femmes.

Le rapport du capitaine Guichard (*Enquête du 18 mars*, t. III, p. 313) avoue 651 enfants prisonniers, dont 47 de 13 ans, 21 de 12, 4 de 10 et 1 de 7, mais il est certain que le nombre en fut plus élevé.

La photographie directe que nous reproduisons est sans doute unique : on se sent, malgré soi, pris de pitié à la vue de ce spectacle et au souvenir de la sévérité avec laquelle on traitait ces malheureux presque tous orphelins et pupilles de la Commune.



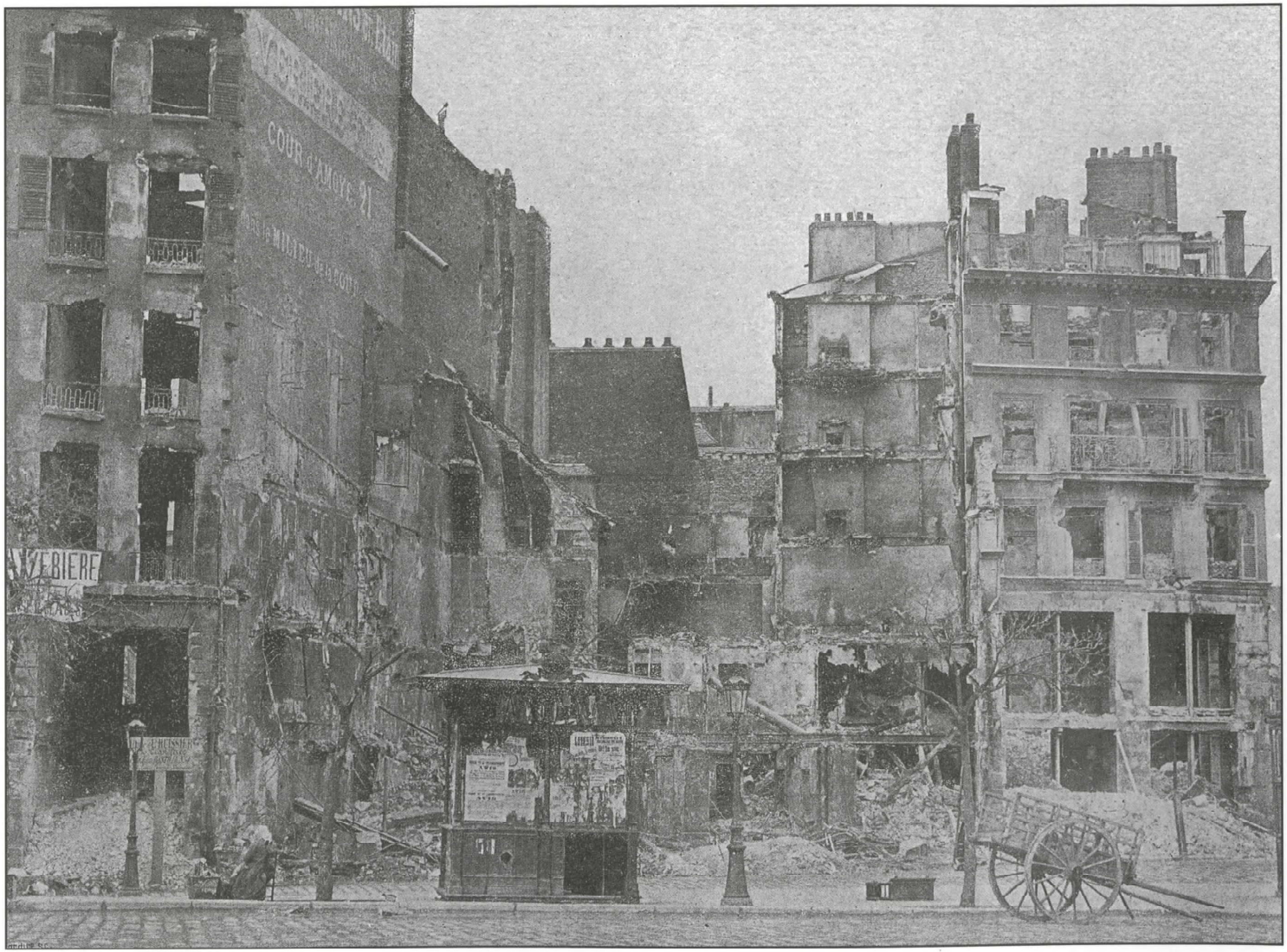
LE FORT D'ISSY (*Mars 1871. — Vue panoramique. Côté ouest*).

Le fort d'Issy ! Peu de noms évoquent dans la mémoire un souvenir aussi sinistre ; lors du siège des Prussiens aussi bien que sous la Commune, ce fut la forteresse la plus redoutable de l'attaque et de la défense.

Cette vue a été prise au moment de l'occupation du fort par les fédérés, quelques jours avant la marche sur Versailles (3 avril).

L'aspect des ruines que nous reproduirons dans notre prochaine livraison montrera à quel point l'occupation a été disputée.

GRAVÉ ET IMPRIMÉ PAR CHARAIRE ET Cie, PARIS ET SCEAUX.



PLACE DE LA BASTILLE (COUR DAMOY)

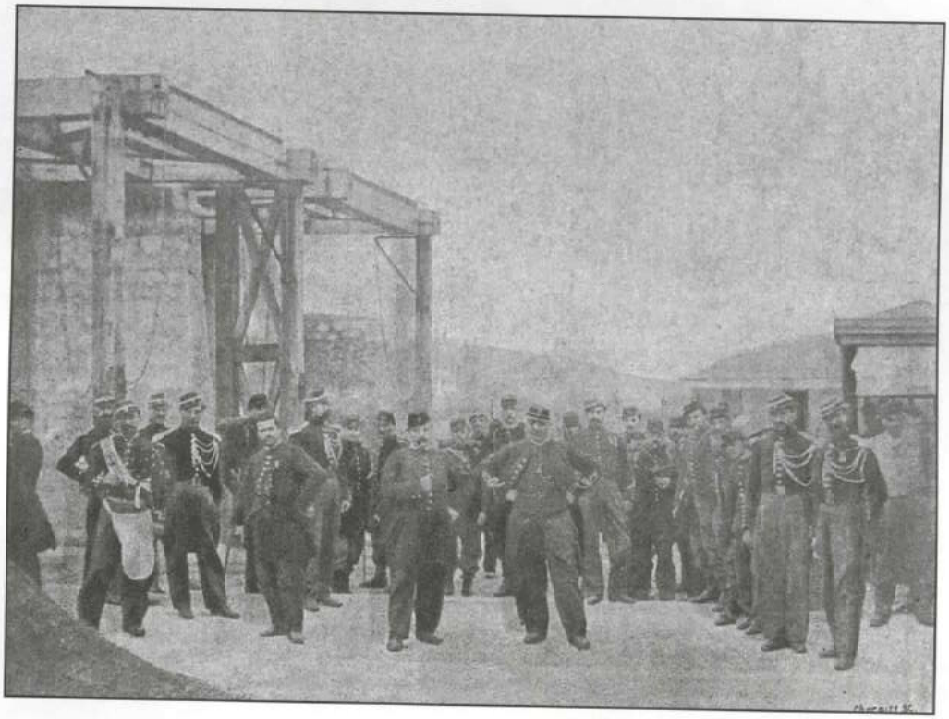
Le 26 mai, dès le matin, la place de la Bastille est pressée sur son flanc droit, pendant que les troupes de la place Royale l'attaquent à gauche par le boulevard Beaumarchais.

Les obus d'une batterie versaillaise, établie à la gare d'Orléans, bouleversent l'entrée de la place. A 7 heures, on annonce l'apparition des soldats dans le haut du faubourg Saint-Antoine. On y court avec des canons. Retranchés dans les maisons, les fédérés ne cèdent ni ne reculent, et, grâce à leur énergie, la Bastille disputera pendant six heures encore, ses lambeaux de barricades et ses maisons déchiquetées.

Les maisons du coin des boulevards Beaumarchais et Richard-Lenoir, le coin gauche de la rue de la Roquette, l'angle de la rue de Charenton s'écroulent à vue d'œil, comme un décor de théâtre. Dans ces ruines, sous ces poutres enflammées, des hommes tirent le canon : impuissante, elle le sait bien, la vieille place glorieuse veut, du moins, faire une bonne mort.

BARRICADE DE LA RUE DE FLANDRE (SALLE DE LA MARSEILLAISE)

Du 22 au 24 mai, Paris se raidit pour la dernière lutte, et les barricades poussent vite dans la Villette qui fut un des derniers remparts de la résistance.



LA PRÉVOTÉ A LA PORTE D'ITALIE (*29 mai 1871*).

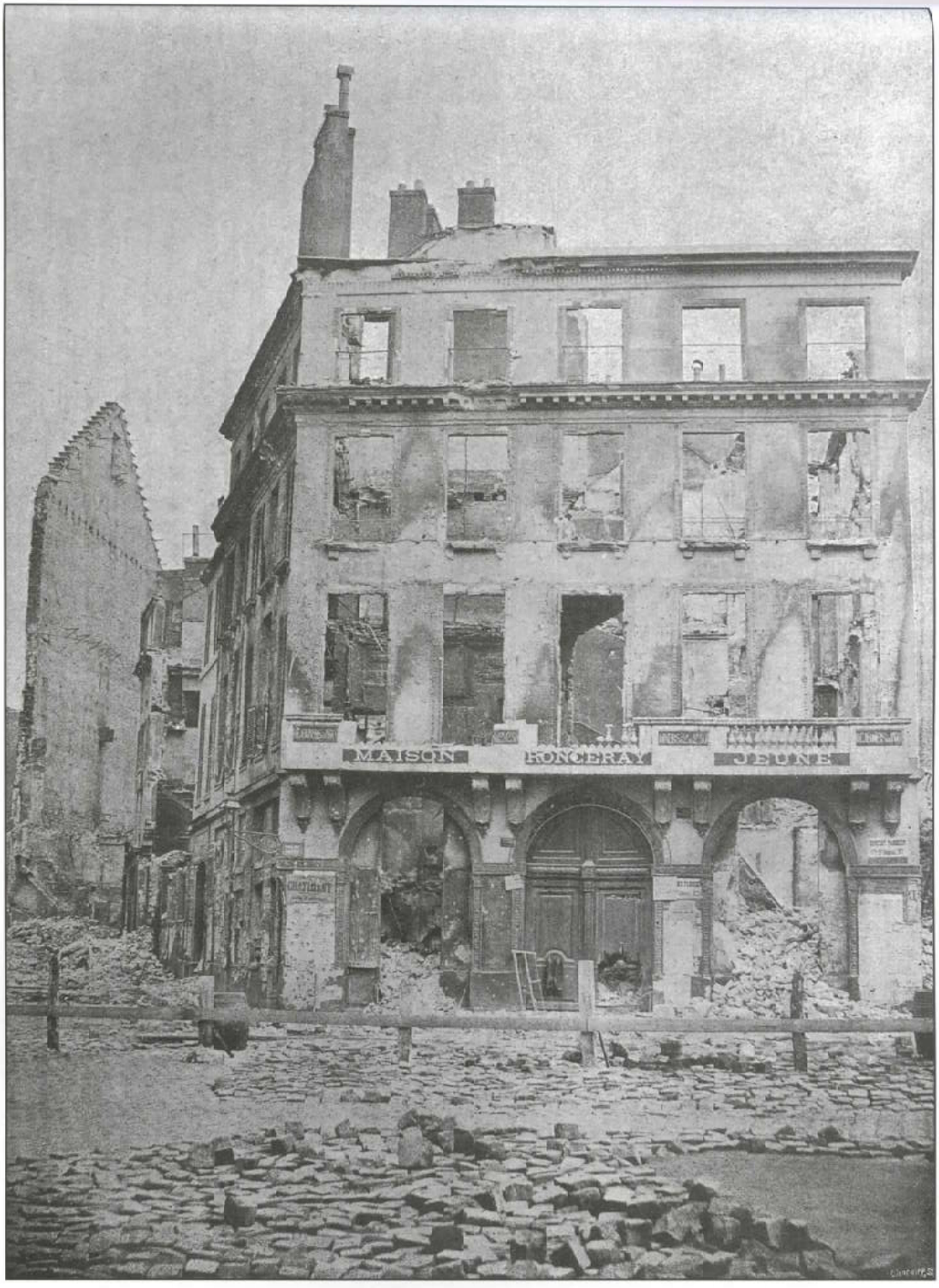
Paris pacifié n'en resta pas moins ville conquise. La terreur militaire se continua. Nous détachons d'une *note officielle* les deux articles suivants qui donneront une idée du régime auquel Paris était soumis :

« 1° Les officiers et employés militaires ont seuls, en uniforme, la libre circulation et aucun laissez-passer ne sera délivré aux civils.

« 2° Les troupes feront des perquisitions dans *toutes les maisons* des arrondissements sus-désignés, afin de procéder à l'enlèvement des armes de toute nature, et à l'arrestation des individus suspects.

« Fait au quartier général, gare du Nord, 29 mai 1871. »

Les portes des fortifications étaient gardées et interdites.



RESTAURANT DESFIEUX AU COIN DE LA RUE DE BONDY ET DU BOULEVARD
(Mai 1871.)

Le restaurant Desfieux que nous reproduisons se trouvait sur l'emplacement actuellement occupé par le théâtre de la Renaissance.

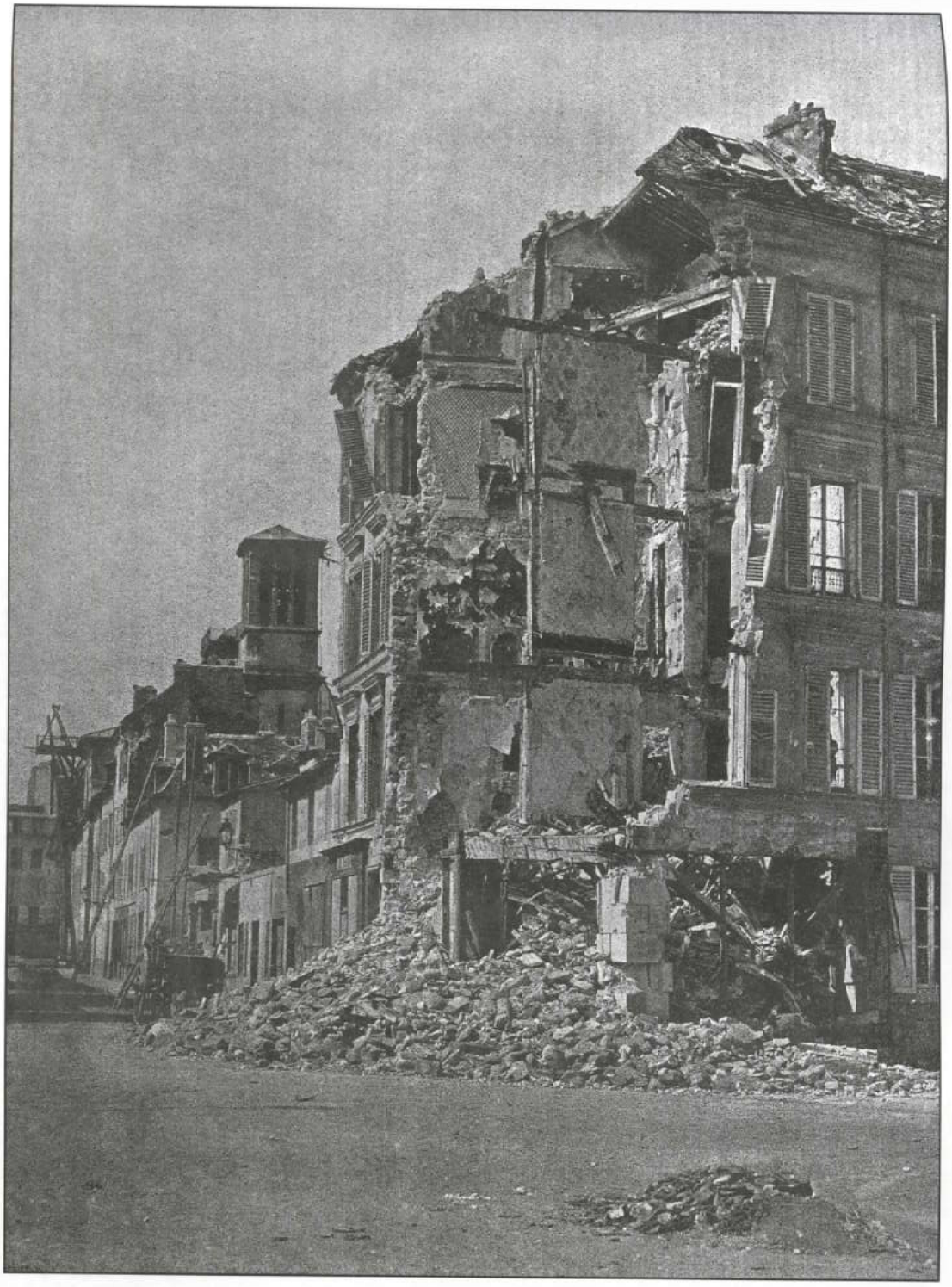
A huit heures du matin, le 24 mai, les Versaillais serrent de près la barricade de la Porte-Saint-Martin. Leurs obus ont depuis longtemps allumé la maison que nous reproduisons et le théâtre; les fédérés, pressés par ce brasier, sont contraints de se replier sur le Château-d'Eau et la Bastille qui vont devenir les centres du combat.

CARREFOUR DE LA CROIX-ROUGE. COIN DE LA RUE DU DRAGON. (*Vue prise de la rue du Vieux-Colombier.*)

Sur la rive gauche de la Seine, la résistance des fédérés fut extraordinairement vive et tenace. L'armée de Versailles a pu, dès l'aube du mercredi 24 mai, occuper la caserne de Babylone et l'Abbaye-au-Bois. Mais Varlin l'arrête net au carrefour de la Croix-Rouge. Ce carrefour

CARREFOUR DE LA CROIX-ROUGE. COIN DE LA RUE DE GRENELLE. (*Vue prise de la rue du Cherche-Midi.*)

restera célèbre dans la défense de Paris : Toutes les rues qui y aboutissent sont fortement barricadées et cette place d'armes ne sera abandonnée que lorsque l'incendie et les obus en auront fait des tas de ruines.

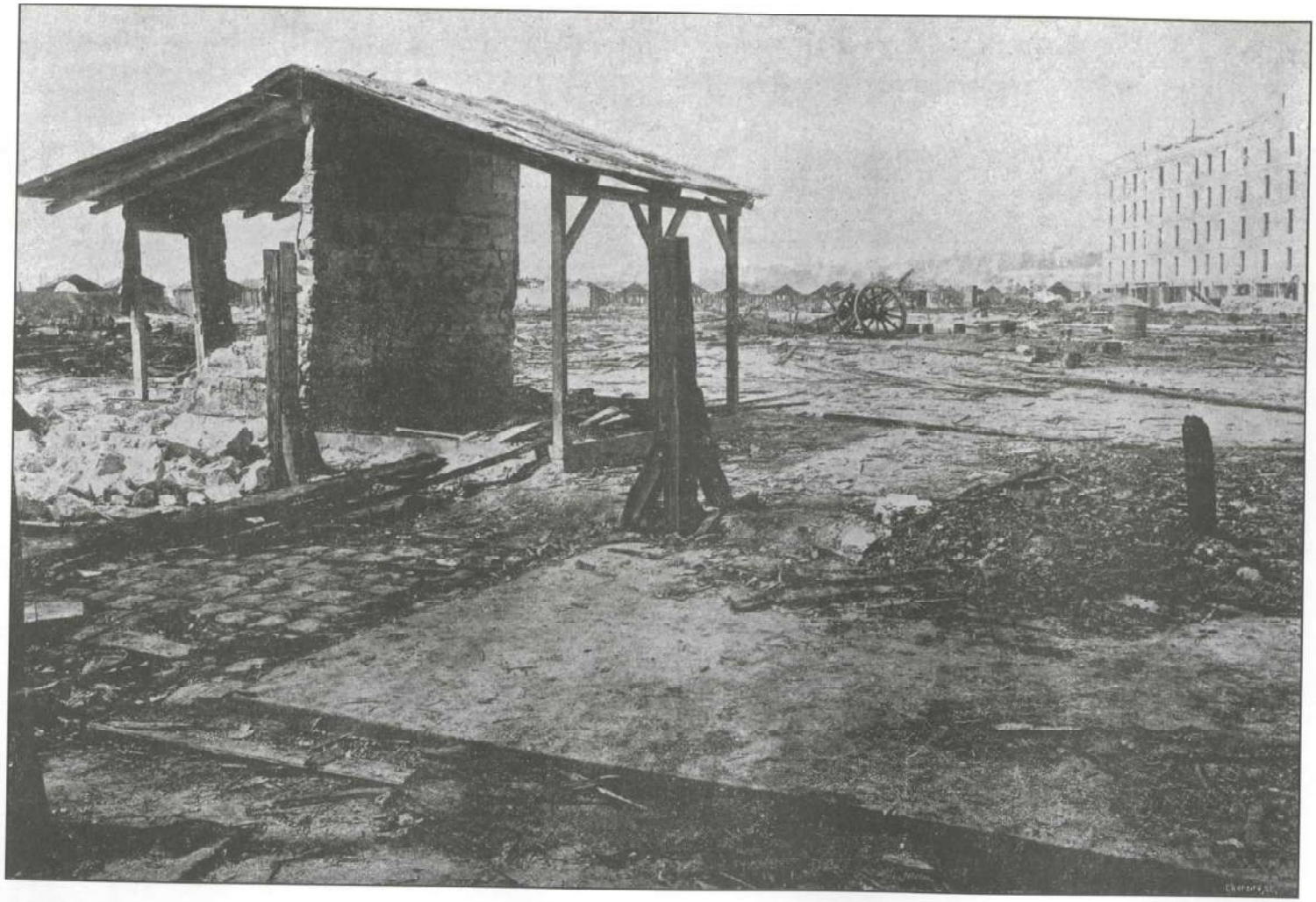


RUE DE L'ÉGLISE A NEUILLY. (*Vue prise pendant la suspension d'armes. — 25 avril.*)

Voilà un des coins de Neuilly. Jugez du reste.

Il serait impossible d'énumérer tous les ravages matériels que trois semaines de guerre civile ont accumulés dans ce paisible village. On n'y trouverait peut-être pas vingt maisons qui n'aient reçu quelque blessure plus ou moins grave. Certaines rues ont été complètement détruites.

Deuil plus profond encore, on a vu des maisons s'écrouler sur leurs habitants réfugiés dans les caves, sans qu'on ait pu leur porter secours !...



LA CARTOUCHERIE RAPP APRÈS L'EXPLOSION

Le 17 mai fut signalé par un affreux malheur : la cartoucherie de l'avenue Rapp sauta en faisant de nombreuses victimes.

Cette cartoucherie, une des plus importantes, occupait 500 ouvrières; ses ateliers couvraient une superficie de plusieurs hectares.

Le feu a pris dans le dépôt des cartouches et s'est communiqué dans tout l'établissement. Du côté de l'École militaire, la fumée s'élevait par étages changeants; la hauteur de ces mouvantes montagnes de fumée blanchâtre était prodigieuse et s'étendait dans la direction du sud-ouest sur une largeur énorme. Toute la rive gauche semblait enveloppée dans un mobile linceul.

Au bout d'un quart d'heure, un immense incendie s'est fait jour à travers ces innombrables flocons de fumée, et la flamme terrible s'est élevée de toutes les parties du bâtiment, à une hauteur de 20 mètres au-dessus des toits.

Dans l'immense colonne de fumée qui montait dans les nues, éclataient des milliers de cartouches qui retombaient en pluies de balles sur tous les environs, à plus de mille mètres.

Jamais peut-être explosion n'a causé tant de dégâts et fait tant de victimes : notre photographie montre l'emplacement de la cartoucherie. Le sol est jonché de débris : plomb fondu en prodigieuse quantité, ferrures, fusils tordus, bombes, etc..., des lambeaux de vêtement, des souliers, des débris de cadavres.

On n'a pu retrouver la moindre trace des vingt gardes nationaux du poste. Les maisons de l'avenue, celles des rues voisines jusqu'à la rue de l'Université ont eu leurs vitres cassées et leurs murs lézardés; plusieurs de ces maisons sont prêtes à s'écrouler encore pleines de leurs locataires blessés ou terrifiés.

On a tout d'abord attribué la cause du désastre à la malveillance. Mais faut-il voir autre chose que la main du hasard? Le colonel Razoua, qui commandait l'École militaire, avait demandé depuis quinze jours qu'on reléguât en lieu plus sûr cette cartoucherie située dans un endroit si dangereux.

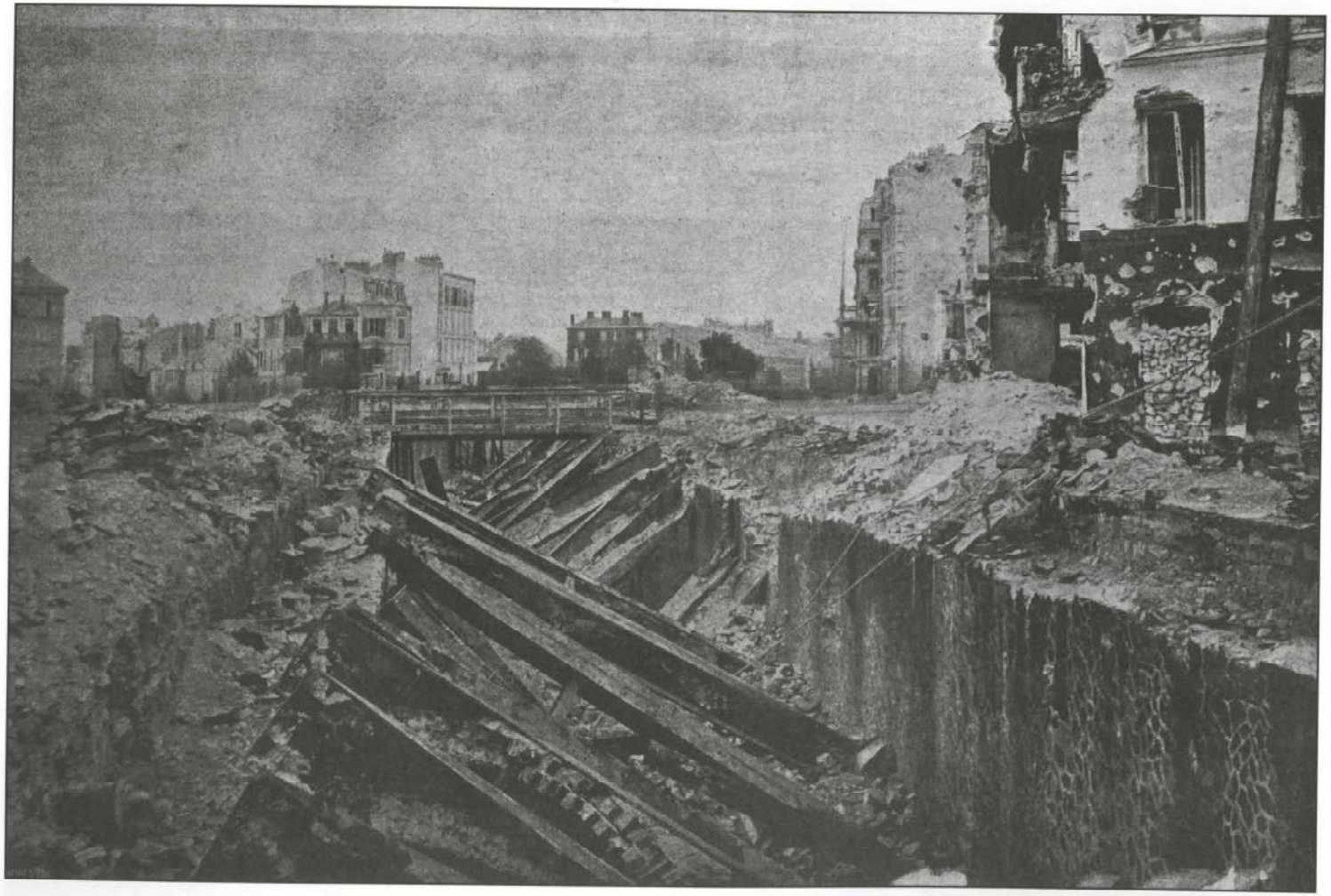
REDOUTE AVANCEE DE MEUDON

Cette redoute ne pouvait manquer de fournir aux Prussiens une de leurs meilleures positions devant Paris.

La formidable batterie qui y fut installée (20 bouches à feu) avait pour objectif Boulogne, Billancourt, le Point-du-Jour, Auteuil, Grenelle et le fort d'Issy.

Les fédérés, instruits par l'expérience du siège allemand, essayèrent, le 3 avril, de s'emparer de la position afin d'empêcher l'armée de Versailles de s'en servir contre eux. Mais il était trop tard et la troupe l'occupait déjà.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie, Paris et Sceaux.



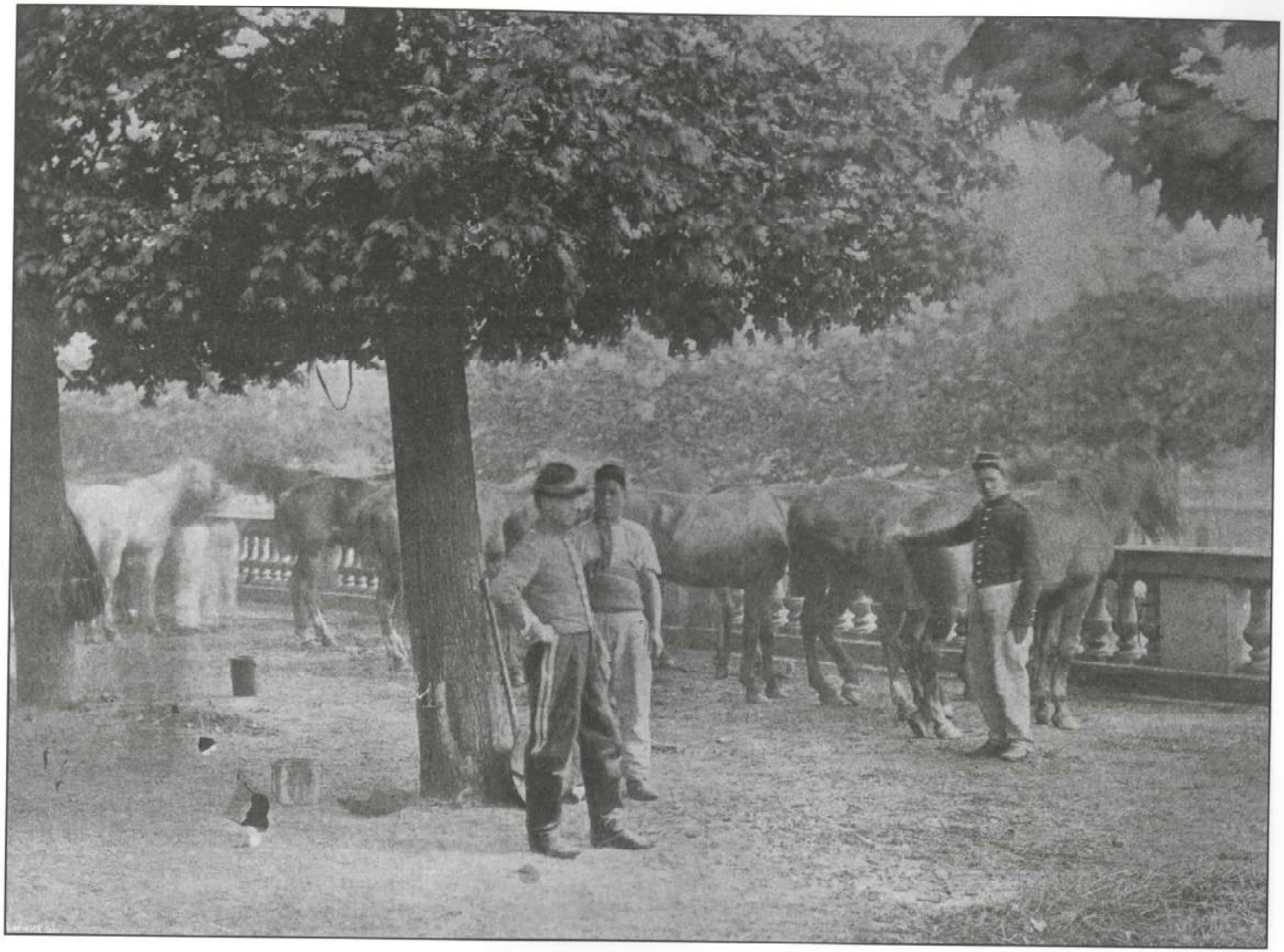
EFFONDREMENT DU TUNNEL DE LA PORTE MAILLOT

Inutile de rechercher la gare : vous n'en verrez même plus les restes. Ce large et profond fossé, à moitié rempli de débris de toutes sortes, c'est le tunnel.

Voilà ce que les canons du mont Valérien, du château de Bécon, du Rond-Point de Courbevoie en ont fait !

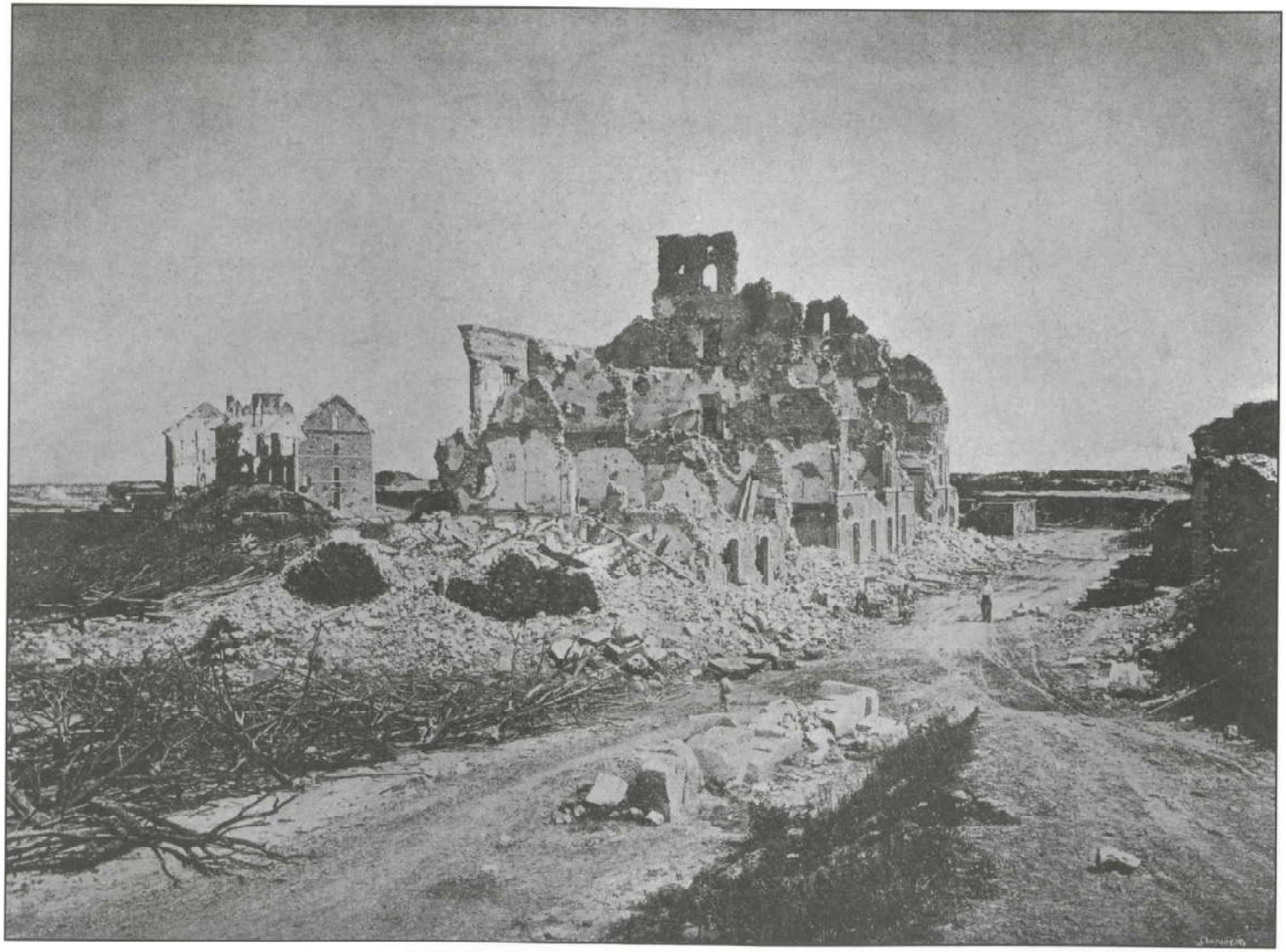
La porte Maillot, qui devint légendaire, n'avait que quelques pièces tirant à découvert sous le feu plongeant du mont Valérien. Pendant 48 jours, la Commune trouva des hommes pour tenir ce poste intenable.

Dans les alentours, les maisons sont littéralement criblées par les projectiles, et les habitants, pris sans doute à l'improviste par ce feu effroyable, se sont enfuis sans avoir le temps de rien emporter.



LE CAMP DE CAVALERIE DU LUXEMBOURG APRÈS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE DE VERSAILLES

Le général de Cissey avait son quartier général au Luxembourg C'était aussi, avec le Châtelet, les deux seuls endroits où siégeât la Cour martiale.
On y amenait de tous côtés les prisonniers par colonnes ; on les entassait, tantôt dans les caves, tantôt dans les salles basses et on procédait ensuite à leur triage.
Le *Siècle* du 30 mai dit, au sujet de cette cour martiale du Luxembourg :
« Tout accusé subit un interrogatoire sommaire après lequel le Président prononce la sentence. Si le coupable est déclaré *ordinaire*, il est dirigé sur Satory. Si, au contraire, il est déclaré *classé*, on l'emmène dans une salle voisine où il lui est permis de s'entretenir quelques minutes avec un prêtre avant d'être exécuté. »
Ceux qui ont été faits prisonniers les armes à la main sont sur-le-champ fusillés contre les talus qui entourent la grande pièce d'eau dans le jardin.
Les talus ont repris depuis leurs gazons accoutumés et leurs rosiers couverts de fleurs, mais la douce promenade des enfants du quartier a maintenant sa légende qui la rattache aux plus tristes souvenirs de la Commune.



LE FORT D'ISSY. — CASERNES APRÈS L'ÉVACUATION (*17 mai*).

Nous reproduisons deux photographies de la pauvre forteresse pendant les derniers jours de l'occupation des fédérés. Les vides dans la garnison ont été si grands qu'on n'a pu les combler, puisque le fort se tait sous ses ruines et que ses derniers défenseurs l'ont quitté un à un. Voici d'ailleurs, d'après le *Moniteur officiel* du 9 mai, le récit des événements qui ont amené l'occupation :

« La terrible canonnade d'hier dissimulait une attaque de l'armée sur le village d'Issy. Cette attaque, commencée vers une heure de l'après-midi, avait pour but de compléter l'investissement du fort et d'arrêter les renforts que demandait la garnison décimée par les projectiles qui avaient rasé les casernes, effondré les casemates et détruit les épaulements.

« On peut évaluer à 8,000 le nombre des fédérés répandus dans les villages d'Issy et de Vanves et qui prirent part à la lutte acharnée qui, de maison en maison, de rue en rue, dura jusqu'à 10 heures du soir. Malgré le courage déployé par les fédérés, courage qu'on ne peut leur nier, ils durent céder à l'élan des soldats.

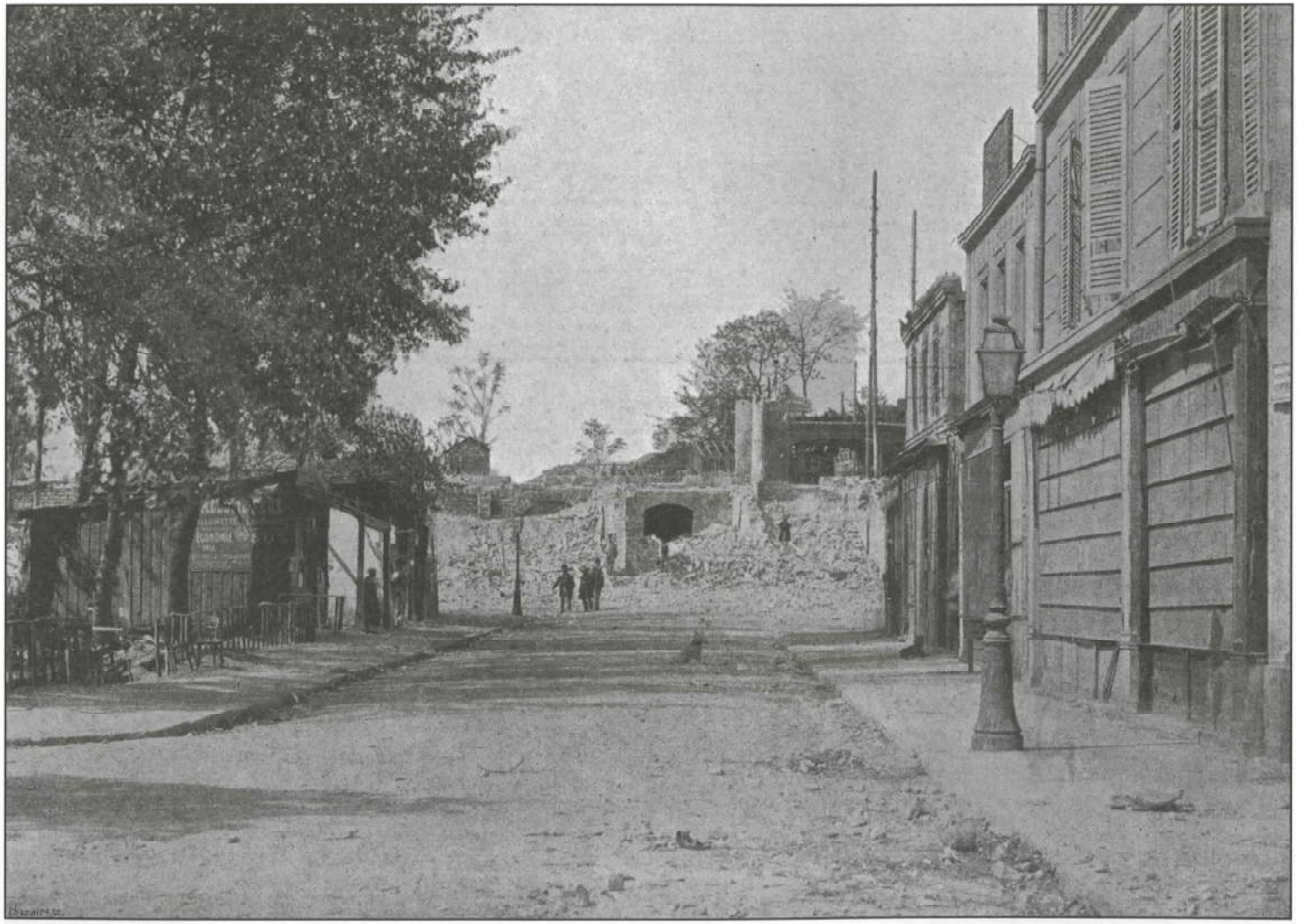
LES TUILERIES. — ENTRÉE DES APPARTEMENTS DE NAPOLÉON III

Dans les appartements occupés par l'ex-empereur, on avait réuni les papiers les plus secrets du règne commencé le 2 décembre. — La vengeance de la France était là écrite de la main même de ceux qui l'avaient trahie : qui l'a anéantie?

D'où est venue cette pensée de détruire ce que la Commune aurait dû préserver de toute atteinte?

L'histoire saura-t-elle jamais maintenant les machinations ténébreuses, les dilapidations sans exemple, par lesquelles le despotisme d'un homme a pu conduire la France au fond de l'abîme?

C'est cela qu'il faut déplorer.



LA GARE D'ASNIÈRES (*17 avril*).

Le lundi 17 avril, les troupes de Versailles attaquèrent avec impétuosité les avant-postes des positions d'Asnières.

Les 250 fédérés qui les occupaient tinrent six heures, et leurs débris se replièrent sur Asnières où la panique entra. Les gardes nationaux épuisés, craignant pour leur retraite, se jetèrent sur le pont de bateaux, qu'ils passèrent en désordre.

A la fin de la journée, Dombrowski et Okolowich, avec trois bataillons, réussirent à ramener au combat leurs troupes débandées et parvinrent à conserver les barricades et les positions abandonnées le matin.

La gare fut le théâtre d'un combat meurtrier : elle fut entièrement démolie par les canons de Courbevoie.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

LE JARDIN DU LUXEMBOURG OCCUPÉ PAR LA CAVALERIE VERSAILLAISE

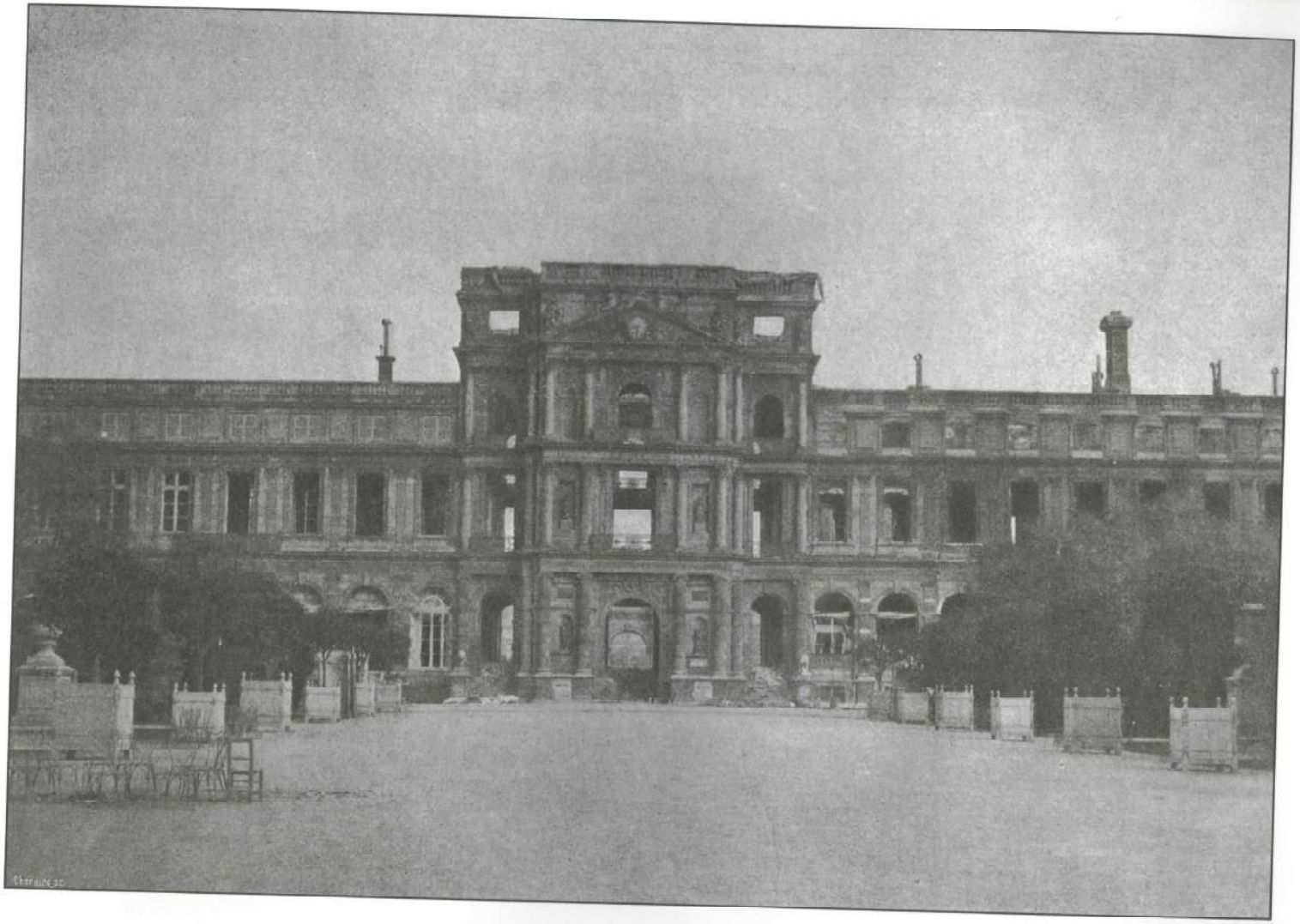
Nous avons déjà donné une vue du camp de cavalerie établi au Luxembourg, le quartier général de la brigade de Cissey. La reproduction des uniformes de l'époque nous a paru intéressante.

LES CASEMATES D'UNE BATTERIE DE MEUDON

Pendant longtemps, la batterie prussienne de Meudon avait été seule à bombarder Issy, lorsque, vers la fin du siège, les Allemands établirent la redoute du Moulin de Pierre.

Les troupes de Versailles s'en emparèrent et c'est de là qu'elles ne cessèrent d'envoyer, sur la partie de l'enceinte de Paris comprise entre la porte Maillot et le Point-du-Jour, des projectiles de tout calibre.

La batterie de Meudon a puissamment contribué, avec la redoute du Moulin de Pierre et de Montretout, au succès de l'armée de Versailles, dans les dernières affaires d'Issy et de Clamart. Pas un récit de ces engagements où il n'en soit question.



LES TUILERIES. — APPARTEMENT DE L'IMPÉRATRICE AU 1er ÉTAGE. (*Vue prise du Jardin.*)

Au point de vue de l'art architectural, les regrets que peuvent inspirer ces ruines ne peuvent être que modérés. De Philibert Delorme et de Jean Bulland, qui édifièrent un charmant palais à la florentine pour Catherine de Médicis, jusqu'à Ducerceau, qui l'augmenta de deux pavillons, de Louis Leveau jusqu'à Mansard et de M. Fontaine, l'exécuteur des plans de Louis-Philippe, jusqu'à M. Lefuel, qui refit le pavillon de Flore, les architectes de la Renaissance, de Henri IV, de Louis XIV, de la Convention même, prirent, reprirent, remanièrent, augmentèrent et... abîmèrent à plaisir les Tuileries. Napoléon III allait les faire démolir pour les reconstruire dans le style du Nouvel Opéra.

Les pertes intérieures ne sont pas grandes non plus, et la lacune que laissera la perte de ce palais existera surtout dans les souvenirs qu'il évoquait.

A la suite du 4 septembre on enleva des Tuileries tous les tableaux et le mobilier d'apparat. Tout ce qui ne fut pas rendu à l'ex-famille impériale comme objets intimes, fut inventorié par la Commission de liquidation de la liste civile et envoyé au Garde-Meuble.

L'incendie a donc surtout eu pour proie les plafonds, en général fort dégradés, ainsi que les figures et les vastes ornements des cadres.

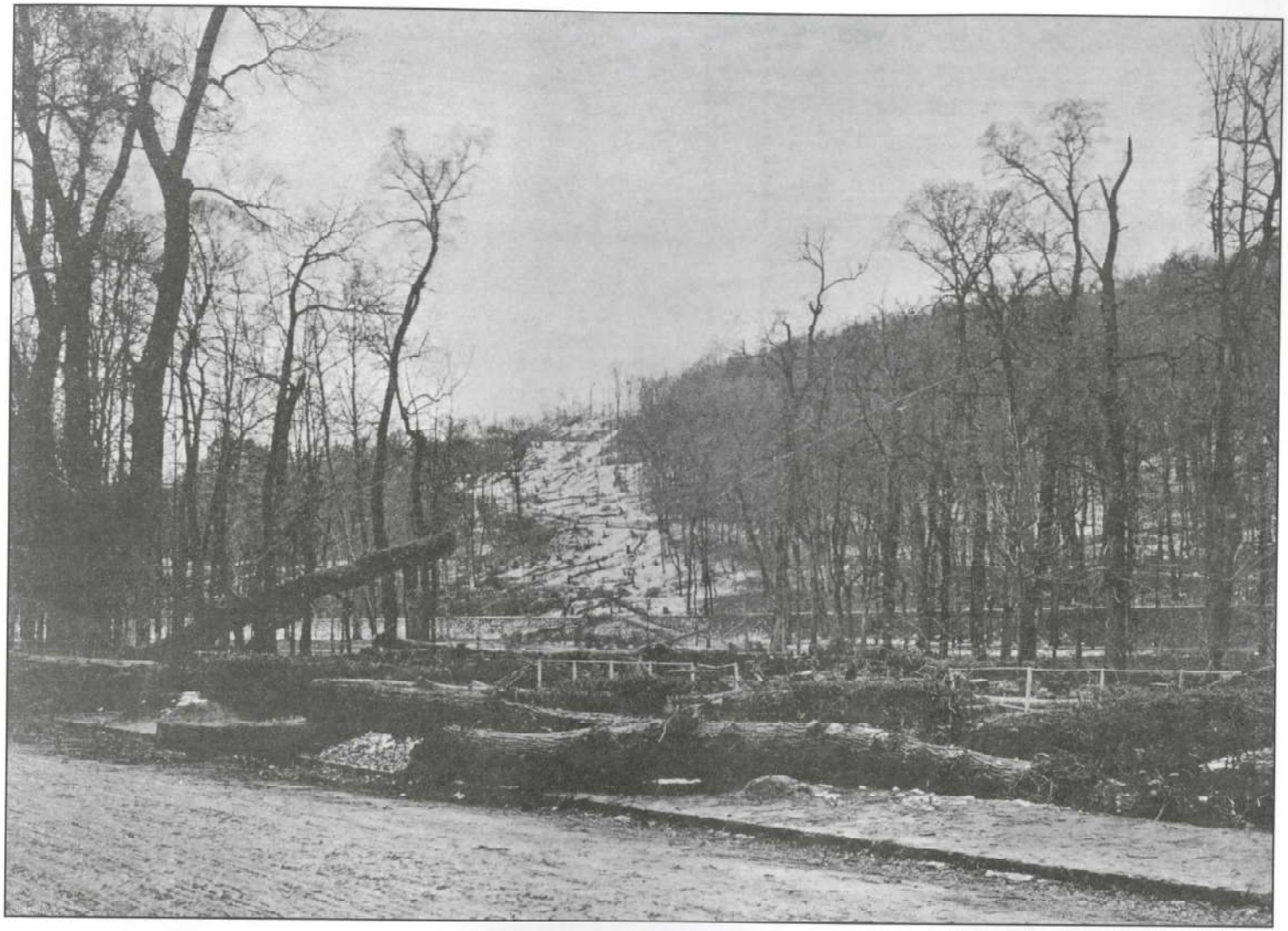
LE MINISTÈRE DES FINANCES

C'est le 24 mai que le ministère des Finances a été livré aux flammes.

De cet édifice, dont la première pierre avait été posée en 1811 et qui n'avait été terminé qu'en 1822, il ne reste que de vastes arcades béantes et calcinées.

Les façades de ce grand bâtiment, vaste parallélogramme, donnaient sur les rues de Rivoli, Mont-Thabor et de Luxembourg.

Des deux grands livres, l'un, celui des pensions, a été totalement anéanti; l'autre, celui des rentes inscrites au Trésor, et dont le premier n'est que le complément, avait été emporté à Versailles le lendemain du 18 mars, avant que le ministère ne fût occupé par les Fédérés. On est arrivé à reconstituer le grand livre des pensions, soit avec les titres qui sont entre les mains des pensionnaires, soit au moyen des documents fournis par les receveurs généraux.



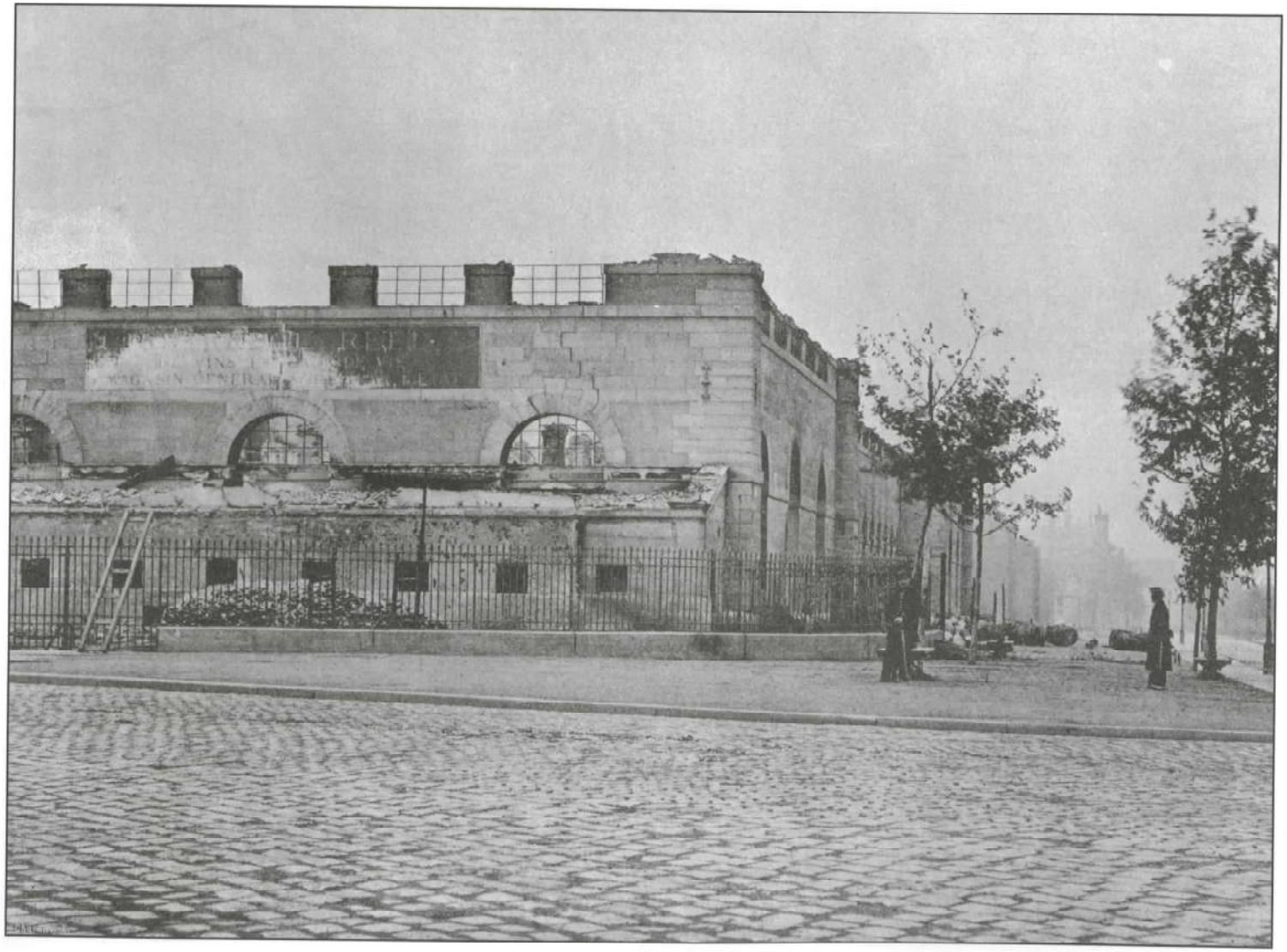
LA BATTERIE DE BRETEUIL, DANS LE PARC DE SAINT-CLOUD

De Saint-Cloud à Choisy-le-Roi, les batteries versaillaises occupent, ou peut s'en faut, les mêmes positions que celles établies par les Prussiens.

Une batterie à la lanterne, sur le terrain du château de Saint-Cloud ; une deuxième au pavillon de Breteuil ; une troisième à la porte du Mail : elle garde le pont de Sèvres.

Le parc n'est pas aussi dénudé qu'on pourrait le croire. Des éclaircies ont été pratiquées, pour dégager la vue et faciliter le tir des batteries placées plus haut sur le revers de la colline.

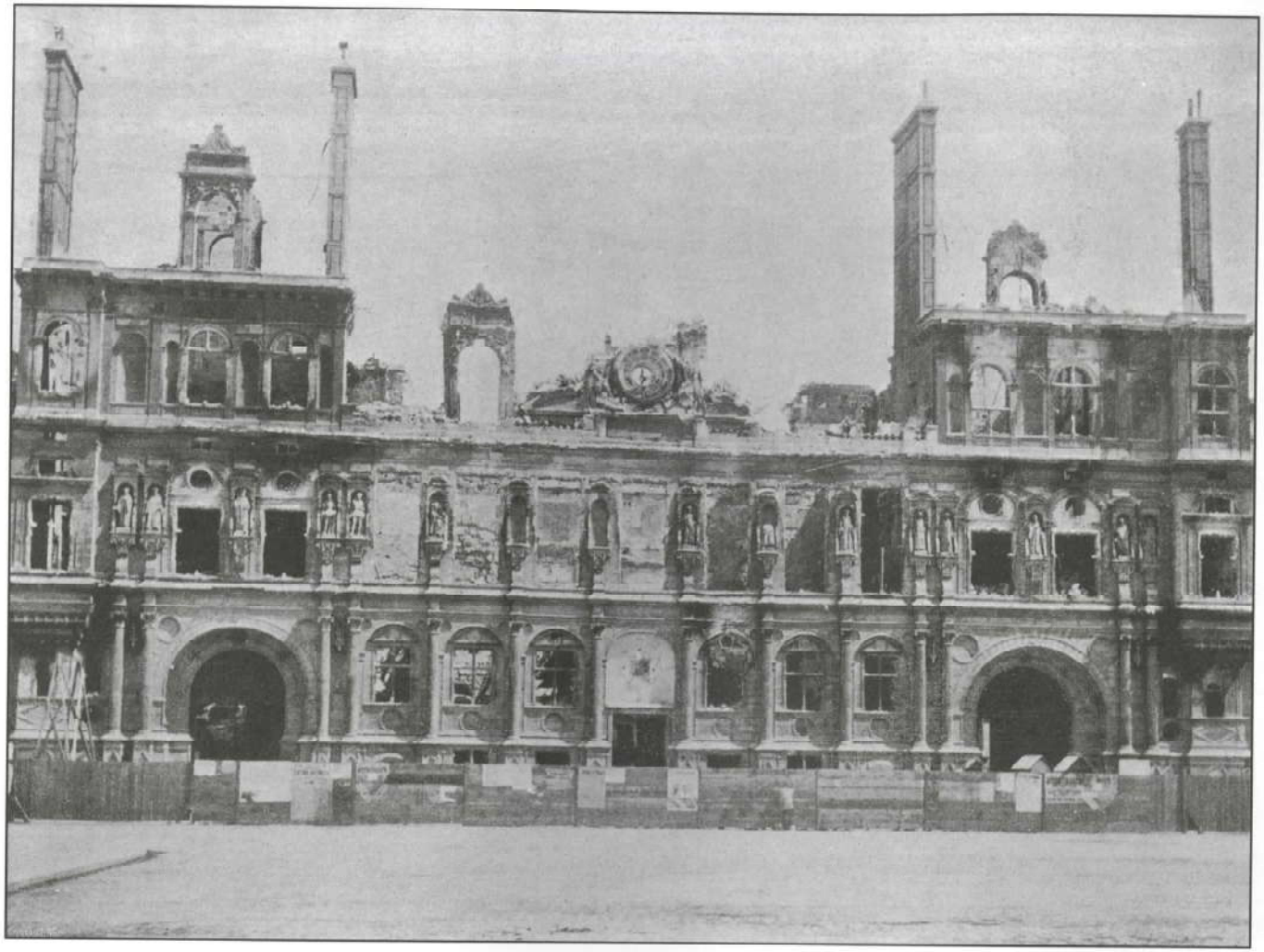
Les troupes de Versailles avaient établi autour de Paris 54 batteries de position. Si nous ajoutons à ce chiffre celui de 62 batteries montées et de canons de montagne et les 12 batteries de mitrailleuses qui les précèdent, nous portons à l'actif de l'armée 128 batteries qui opéraient sous Paris.



LE GRENIER D'ABONDANCE, APRÈS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE DE VERSAILLES

Cette longue ruine à laquelle le caprice de l'incendie a donné l'air étrange d'un couvent détruit par un bombardement, fut d'abord le grenier d'abondance, ou l'entrepôt des grains. Bien qu'ayant conservé son nom par habitude, l'ancien grenier d'abondance était devenu depuis quelques années un magasin particulier de marchandises et de denrées de toutes sortes.

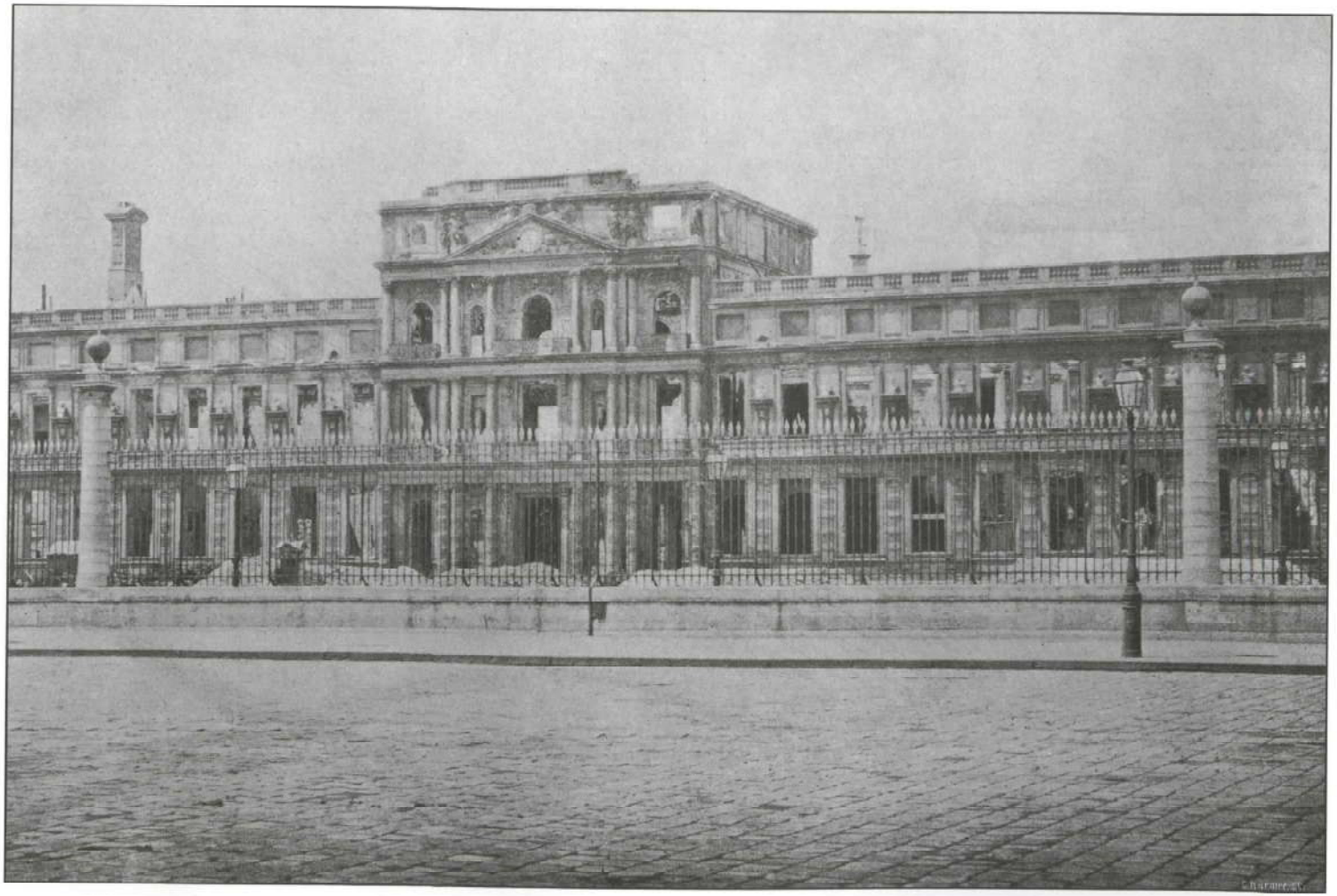
Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.



RUINES DE L'HOTEL DE VILLE (FAÇADE)

O souvenirs! histoire héroïque ou servile!
O Maison aux Piliers! Grand Étienne Marcel!
Conseil des Seize! Ligue! O silence cruel
Qui bâillonna Paris durant deux cents années!
Commune où pour flétrir les têtes couronnées,
Pareille au bruit du vent déchaîné sur la mer,
La fougue de Danton couvrait la voix d'Hébert!
Balcon qui vit la France outragée ou vendue
Par trois fois acclamer la liberté rendue!
Jadis, quatre-vingt-neuf avec ses rubans verts,
Un beau soir de juillet pour le vieil univers
Y monta, proclamant ton verbe, ô République!
C'est de là que plus tard la populace épique
Vit sur l'horizon plein de rires et de voix
Le passé qui fuyait dans le fiacre des Rois!
O dévoûments! fiertés! gloires! écroulements!
O sang du peuple! Os des aïeux! Siècles dormants!
Paris est mort! et sa conscience abîmée
A tout jamais s'évanouit dans la fumée!...

Luz Vernerschi



LES TUILERIES. (*Vue prise de la place du Carrousel.*)

Mais qui donc a jeté ce tison? . . . . . .

Non, ce n'est pas toi, peuple, et tu ne l'as pas fait.
Non, vous les égarés, vous n'êtes pas coupables!
Le vénéneux essaim des causes impalpables,
Les vieux faits devenus invisibles vous ont
Troublé l'âme, et leur aile a battu votre front;
Vous vous êtes sentis enivrés d'ombre obscure;
Le taon vous poursuivait de son âcre piqûre,
Une rouge lueur flottait devant vos yeux,
Et vous avez été le taureau furieux.

J'accuse la Misère et je traîne à la barre
Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,
Le Passé : je dénonce, ô royauté, chaos,
Tes vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux!

Victor Hugo

LA PLACE DU CARROUSEL

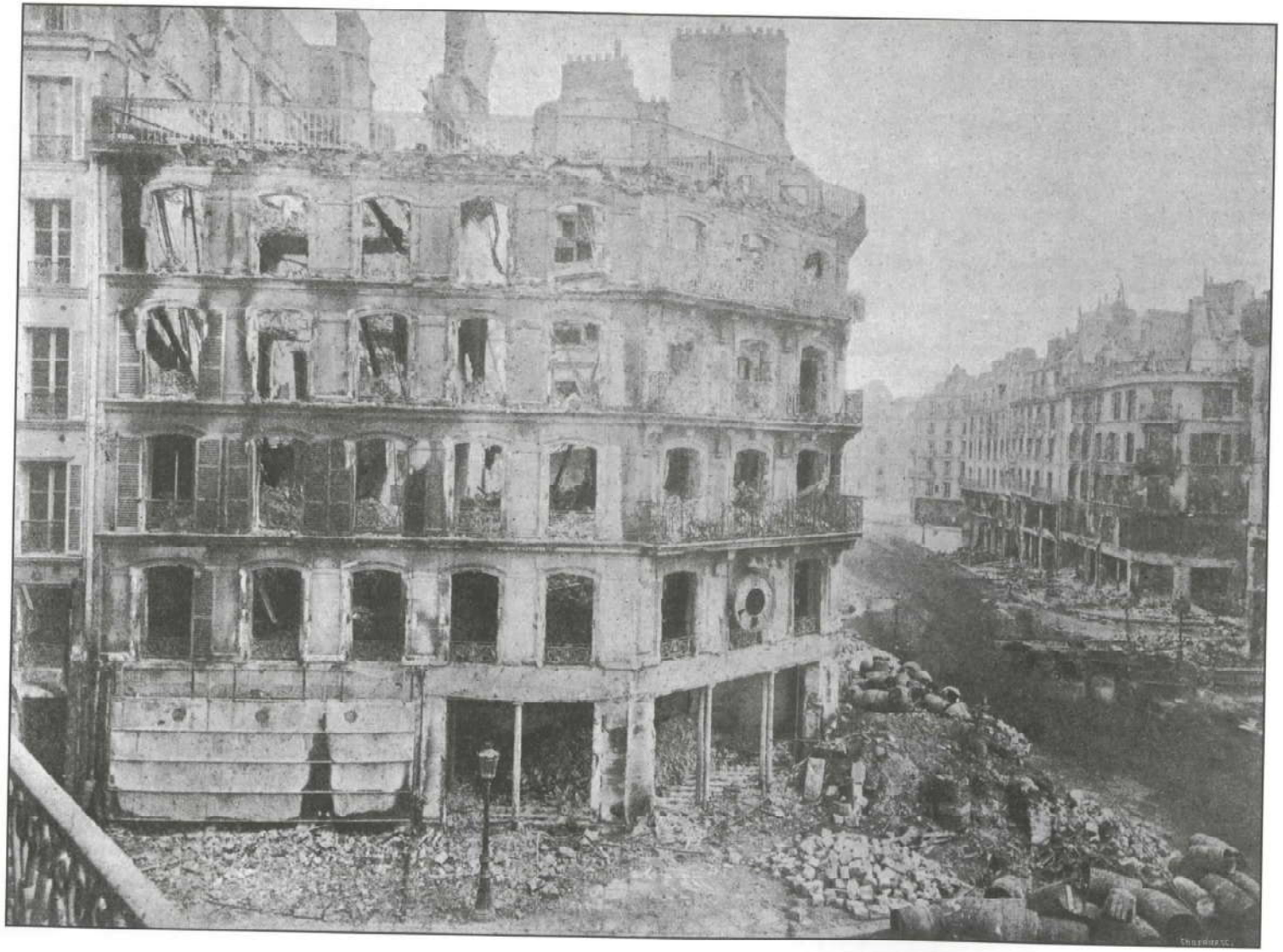
Paris flambe à travers la nuit farouche et noire.
Le ciel est plein de sang, on brûle de l'histoire.
Théâtres et couvents, hôtels, châteaux, palais
Qui virent les Fleurys après les Triboulets,
Se débattent parmi les tourbillons de flammes
Qui flottent sur Paris comme des oriflammes
D'un peuple qui se venge au moment de mourir.
Le feu de pourpre et d'or monte comme un soupir
Vers les appartements secrets des Tuileries,
Sèche les plafonds peints et les chambres fleuries.

. . . . . .

Il montre dans la nuit au monde épouvanté,
Comment tombe Paris drapé dans sa fierté.

Luz Vermersch

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.



RUE DE RIVOLI APRÈS LA BATAILLE (COIN DE LA RUE SAINT-MARTIN)

Nous avons déjà dit l'énergie avec laquelle les abords de l'Hôtel de Ville ont été défendus.

Ce coin a vu les lugubres processions de prisonniers qui, du Châtelet, étaient menés, les mains liées, à la caserne Lobau.

Les cadavres étaient rapportés, par fourgons, au square Saint-Jacques; on y creusait de vastes tranchées où les corps étaient jetés en désordre. « Ce sont, dit le *Siècle* du 29 mai, des soldats du génie, aidés de travailleurs civils, qui sont chargés de cette lugubre besogne. On estime à plus de mille le nombre de cadavres qui ont été déjà enterrés à cet endroit. »

GROUPE SUR LES DÉBRIS DE LA COLONNE VENDOME (*16 mai.*)

L'exécution de la colonne, d'abord fixée au 5 mai, a eu lieu le 16 à 5 heures et demie.

Dès midi, une foule immense se presse rue de la Paix, place de l'Opéra et rue Castiglione. A 5 heures, les ouvriers descendent de l'échafaudage. Le clairon sonne et l'on voit les câbles du cabestan se tendre lentement. La colonne s'ébranle. Un silence d'épouvante se fait dans la foule anxieuse; puis après avoir oscillé un instant sur sa base, cette masse de bronze et de granit tombe sur le lit qui lui a été préparé.

Un bruit sourd se mêle au craquement des fascines; des nuages de poussière s'élèvent dans les airs. Les fascines et le fumier ont été chassés de chaque côté à plus de 10 mètres.

La foule, qui a fait instinctivement un mouvement de recul, semble frappée de stupeur et s'éloigne lentement en proie à une tristesse qui tient du désappointement.

Les spectateurs les plus rapprochés se précipitent vers le monument abattu, montent sur ses débris du haut desquels quelques orateurs haranguent la foule.

C'est une de ces scènes que nous reproduisons.

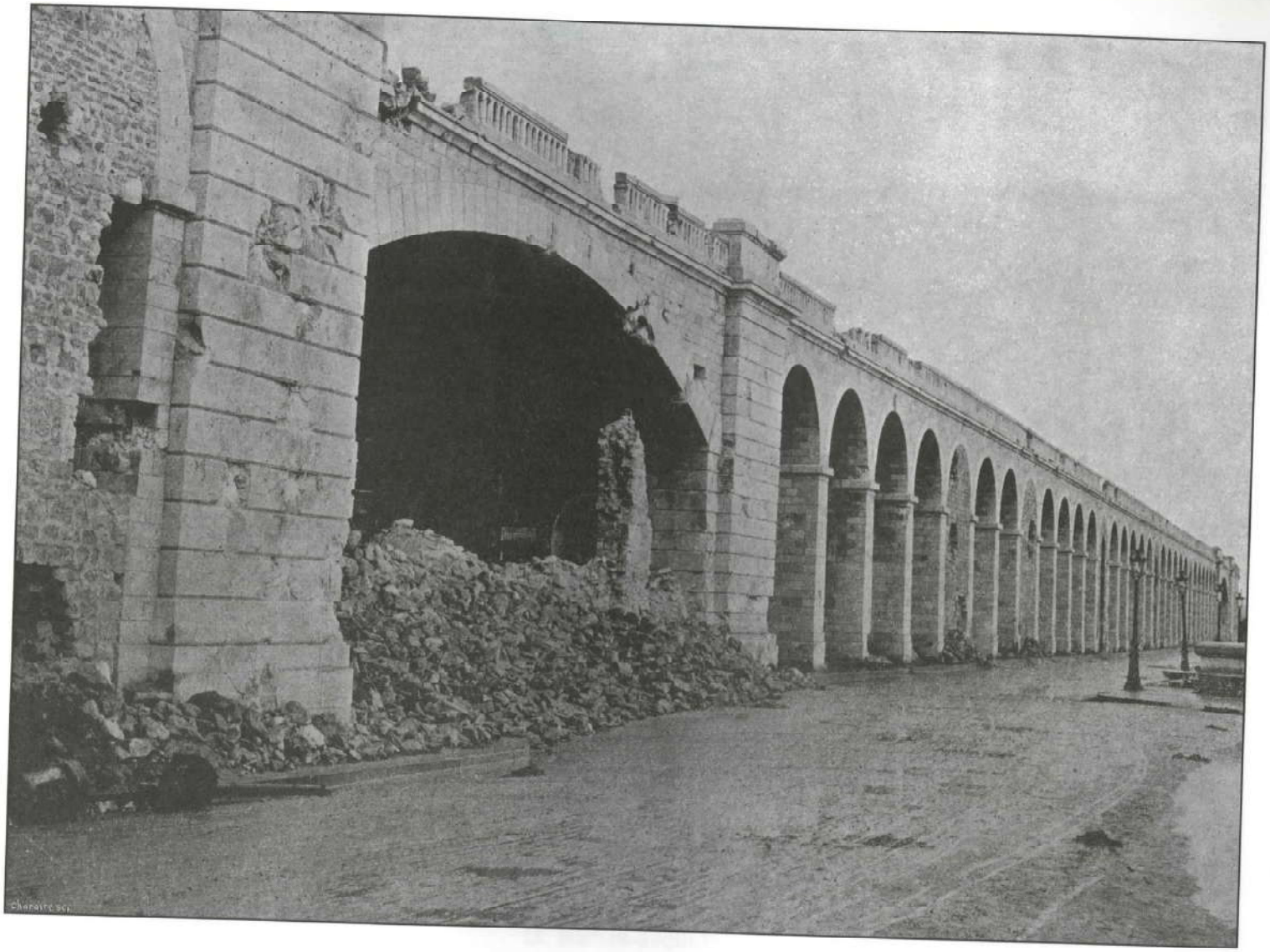
REDOUTE DE LA ROUTE DES MOULINEAUX

Le 26 avril, l'armée de Versailles poursuit activement les travaux d'approche à droite et à gauche du fort d'Issy, afin de le déborder sur deux côtés et de l'isoler autant que possible. Dans ce but, la troupe s'empare du village des Moulineaux, poste avancé des fédérés, la clef du fort d'Issy.

L'occupation des Moulineaux permet à l'armée de Versailles de déboucher sur les positions que les fédérés possèdent encore à l'ouest du fort, tant sur le plateau, au cimetière, que sur les pentes, dans le parc, en avant du village d'Issy. Toutes ces positions sont fortement retranchées par les fédérés qui s'abritent derrière des épaulements, des maisons et des murs crénelés, dirigeant sur l'armée une fusillade incessante et meurtrière.

Inutiles efforts : le 29, dans la soirée, le cimetière, les tranchées et le parc d'Issy étaient enlevés par les Versaillais.

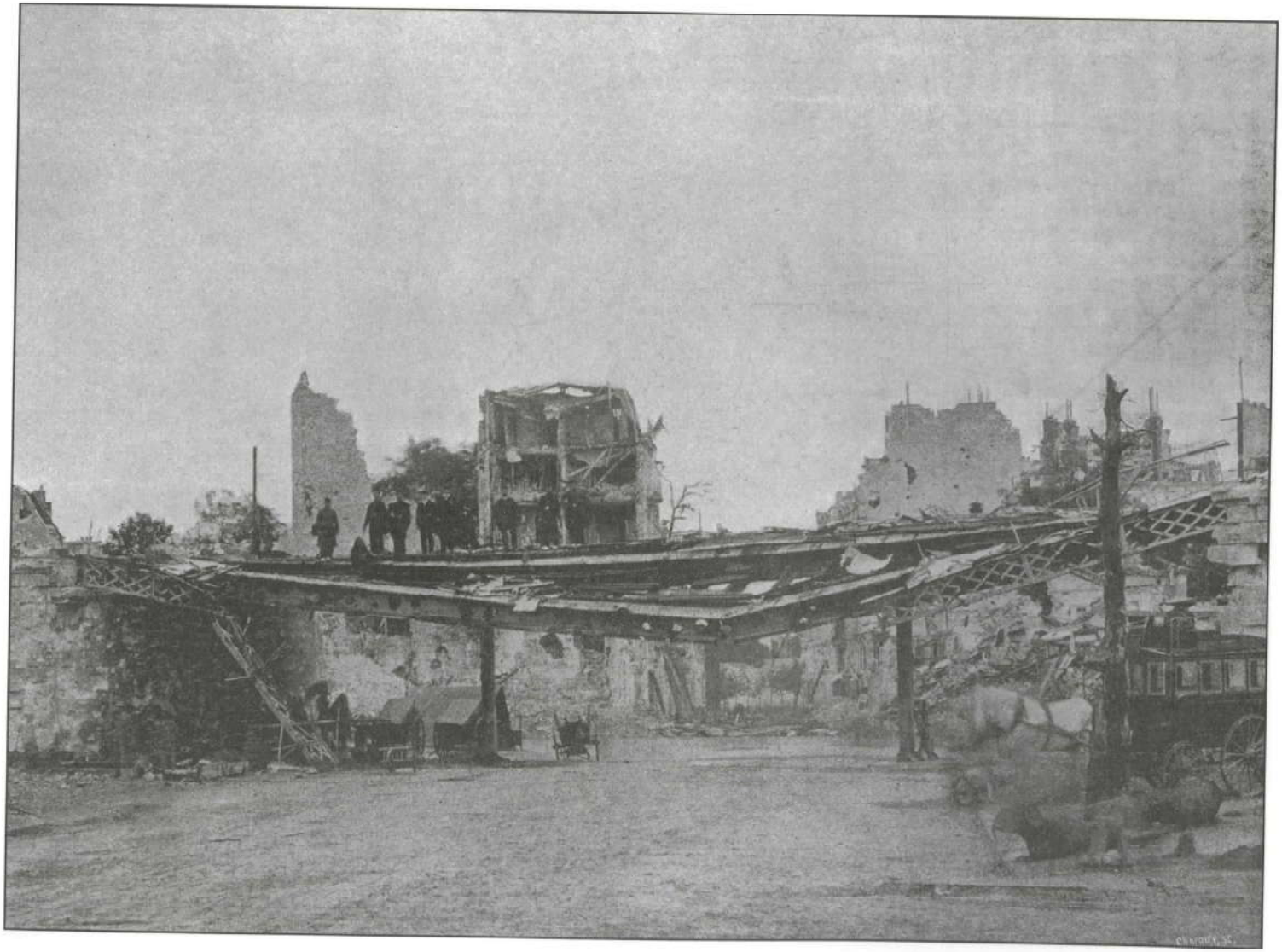
C'est après cette opération que l'état-major de Versailles envoya un parlementaire pour sommer la garnison du fort d'Issy de se rendre. Le général Eudes refusa.



VIADUC DU POINT-DU-JOUR

Le viaduc du Point-du-Jour a été moins éprouvé qu'on aurait pu le croire, exposé qu'il était au feu incessant des puissantes batteries du sud. La gare, chose curieuse dans la position dominante qu'elle occupe, en a été quitte pour la perte de son vitrage.

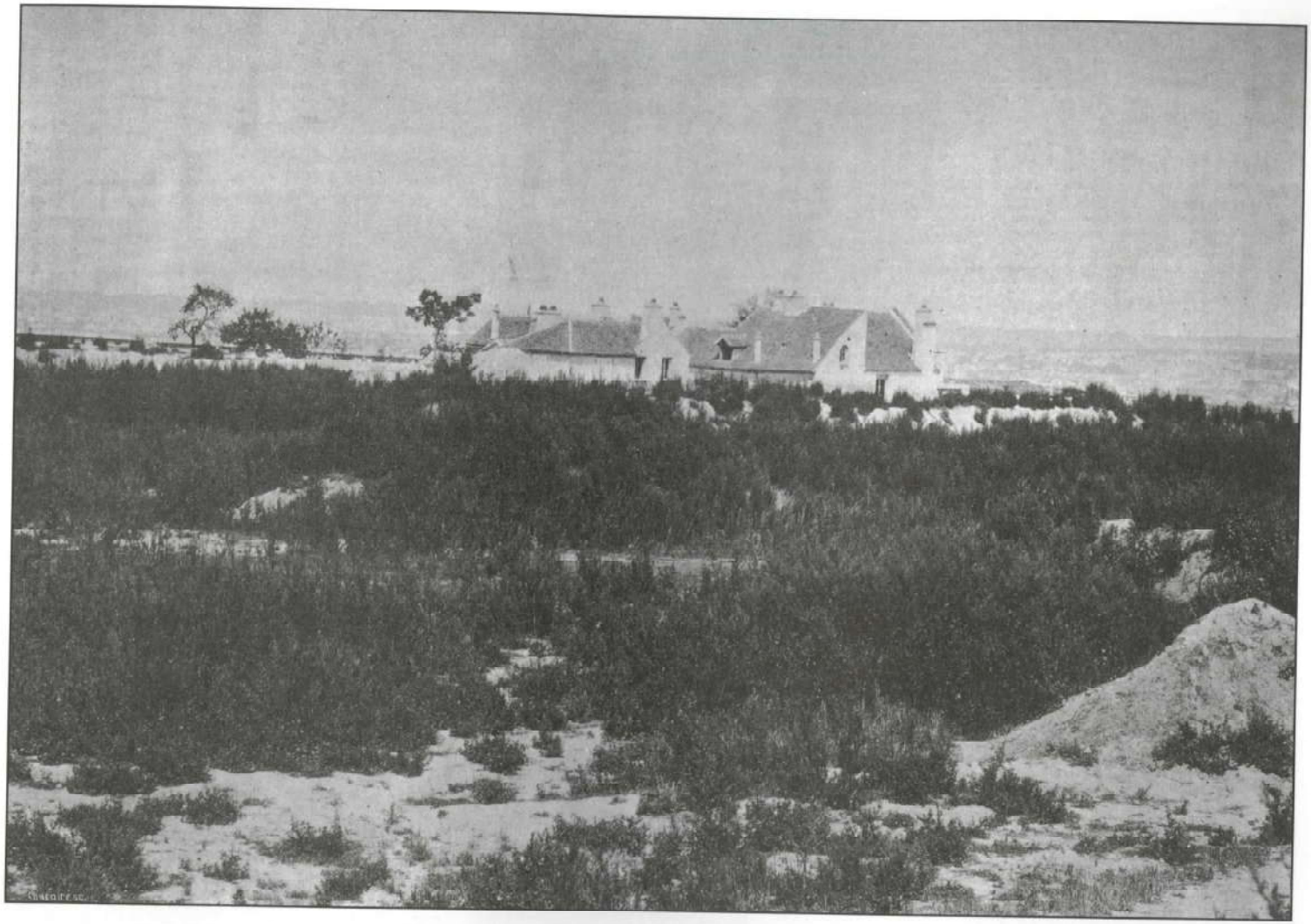
En venant vers Auteuil, le mal devient plus grave.



PONT DE LA GARE D'AUTEUIL

Les maisons bordant le boulevard Excelmans, qui longe le viaduc, ont été gravement atteintes. Le coin de la rue Molitor est bouleversé. De même la rue Chanez. A la gare d'Auteuil, c'est lamentable.

Le pont qui joint la gare au viaduc est brisé ; le tablier de fer, cent fois touché et fléchissant, laisse pendre ses énormes poutres comme les ailes d'un oiseau blessé.

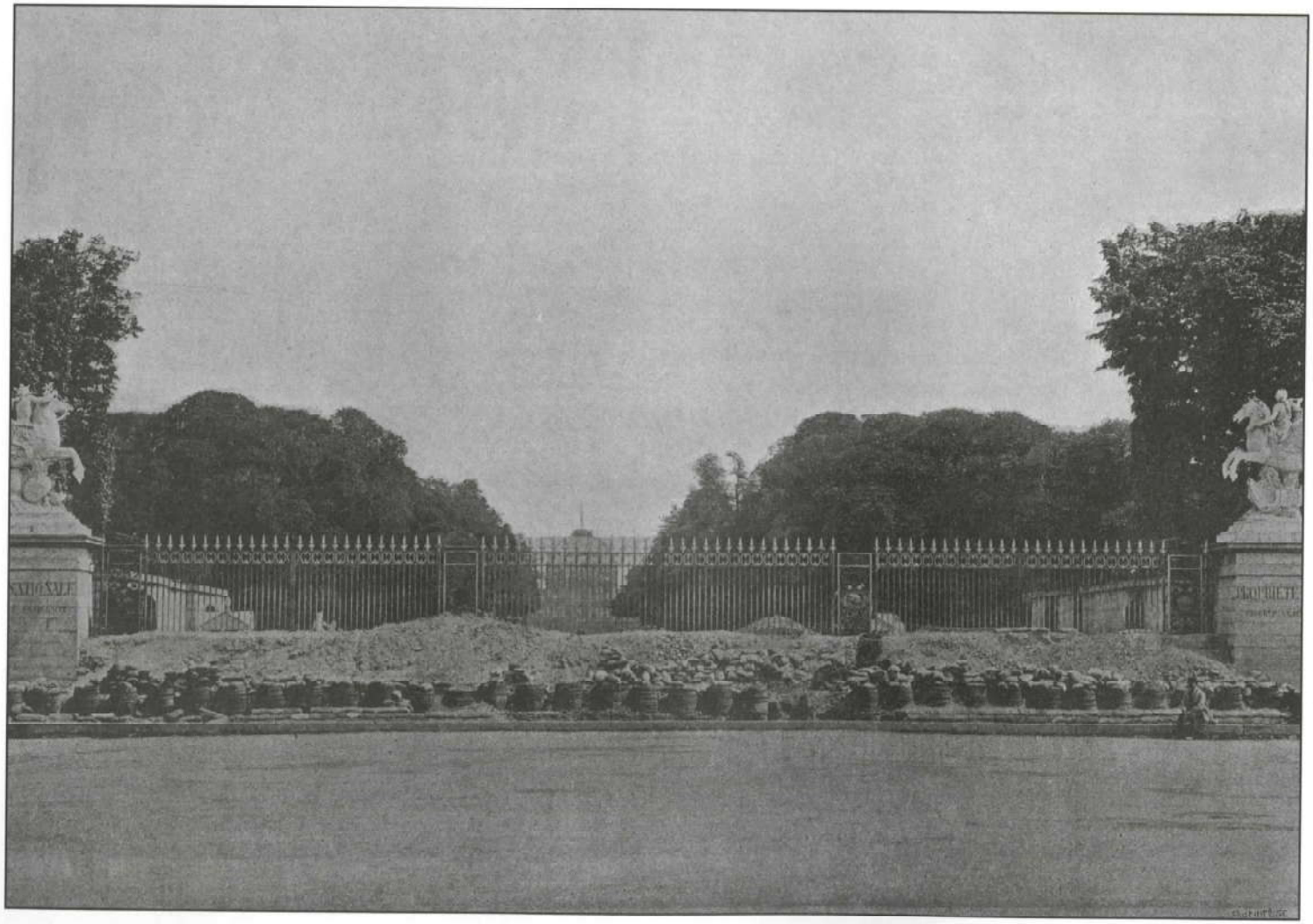


LE MOULIN-SAQUET

La batterie du Moulin-Saquet, dont il a été si souvent question pendant les opérations du siège allemand, a repris, depuis le nouvel investissement de Paris, une grande importance.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, le Moulin-Saquet fut attaqué par la troupe de Versailles. Attaqué c'est peut-être trop dire; surpris serait sans doute plus juste. Voici d'ailleurs le récit du *Petit Moniteur* à ce sujet :

« La nuit dernière, vers une heure, un détachement de troupes, sortant des tranchées de Villejuif, s'est avancé sans bruit jusqu'aux avant-postes des fédérés.
« Les troupes avaient le mot d'ordre des factionnaires de la redoute.
« De plus, elles étaient précédées d'un petit troupeau de bœufs conduits par des soldats travestis en paysans.
« Croyant à un ravitaillement inespéré, les sentinelles laissèrent passer le détachement qui put sans ambages pénétrer dans la redoute.
« Quand le stratagème fut découvert, il était trop tard. Les fédérés n'avaient pas eu le temps de prendre les armes.
« 250 défenseurs de la redoute furent tués et 300 furent faits prisonniers sans coup férir. »



LA GRILLE DES TUILERIES (PLACE DE LA CONCORDE)

A la grille du Jardin des Tuileries se trouve un ouvrage de confection primitive. On s'était contenté d'amonceler de la terre sur la grille elle-même. Les projectiles lancés de cette barricade devaient enfiler l'avenue des Champs-Elysées.

Le 22 avril, à 5 heures et demie du matin, quelques bataillons de l'armée de Versailles s'aventurèrent sur la place de la Concorde silencieuse. Tout à coup, la terrasse des Tuileries s'allume.

L'armée, reçue à bout portant, laissa beaucoup de morts et s'enfuit jusqu'au Palais de l'Industrie. A cette époque, la terrasse était défendue par Brunel à la tête de 150 tirailleurs, de trois pièces de 4, une de 12, deux de 7.

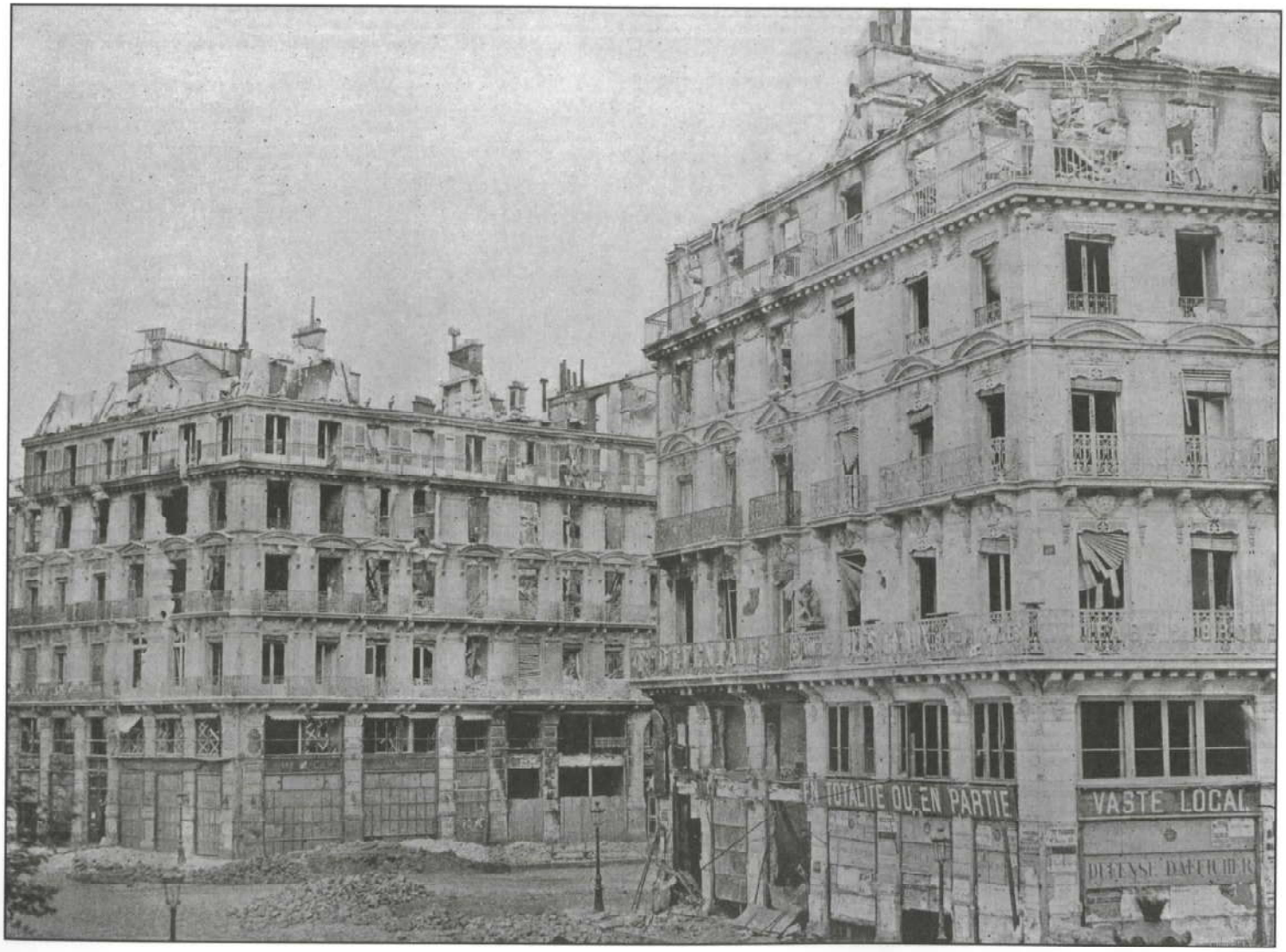
Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

LA RUE ROYALE (*Le drapeau tricolore de la troupe flotte encore sur la grille de la Madeleine*).

Le 23 mai, la formidable barricade de la rue Royale fut enlevée en même temps que les redoutes de la place de la Concorde.

Une forte colonne de troupes, faisant un mouvement tournant par les jardins et par les maisons de la rue Boissy-d'Anglas et des environs, déboucha dans la rue Royale pour prendre à revers la barricade. Les fédérés durent bientôt se replier vers la Madeleine et, repoussés dans l'église, ils y furent massacrés.

Les soldats, se jetant ensuite sur la redoute de la rue Saint-Florentin, l'emportèrent malgré la résistance de ses défenseurs qui battirent en retraite dans le jardin des Tuileries, luttant d'allée en allée pour se réfugier enfin dans le Palais d'où ils faisaient, par toutes les fenêtres, un feu violent.



LA PLACE DU CHATEAU-D'EAU. — ENTRÉE DU BOULEVARD VOLTAIRE

Une position d'une importance exceptionnelle était celle du Château-d'Eau : la place était défendue par une grande barricade reliant la caserne du Prince-Eugène aux Magasins Réunis, une autre défendait l'entrée du boulevard du Prince-Eugène (aujourd'hui boulevard Voltaire).

Le 25 mai, des batteries furent établies pour combattre celles des fédérés; les troupes s'emparèrent de la caserne où ils pénétrèrent par la porte de la rue de la Douane. — En perdant ses défenseurs, la Commune perdait aussi ses armes : l'armée a pris au Château-d'Eau et aux Arts-et-Métiers 60 pièces d'artillerie. C'est à la caserne du Prince-Eugène que la Commune hébergea, sans leur demander aucun service, les 1,500 soldats restés à Paris le 18 mars. Beaucoup d'entre eux, voyant le sort qui les attendait à l'entrée des troupes, se jetèrent dans les rangs de la Commune à la dernière heure.

LA RUE DES ABBESSES AVANT LA BATAILLE

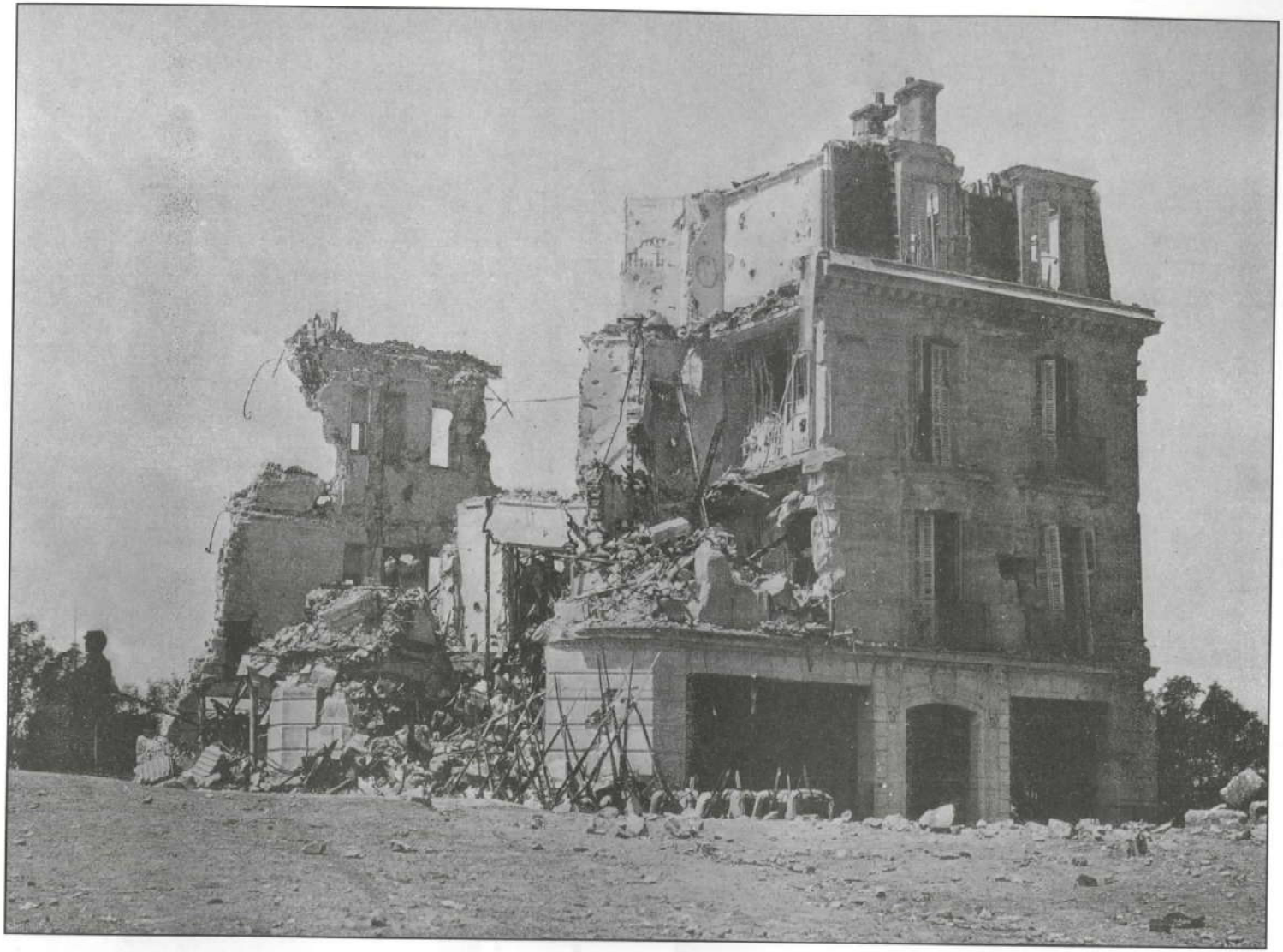
A la nouvelle de l'entrée de l'armée de Versailles, le XVIII[e] arrondissement s'était hérissé de barricades dont quelques-unes, celle de la place Blanche entre autres, étaient défendues par des femmes. Mais Paris, nous l'avons déjà dit, avait trop compté sur ses barricades qui, en éparpillant partout la résistance, ont rendu impossible toute combinaison d'ensemble. Aussi la troupe, qui faisait de Montmartre une citadelle redoutable, fut-elle étonnée de la trouver toute grande ouverte. La répression y fut cependant terrible : les 22 et 23 mai, les habitants de Montmartre vécurent au milieu des cadavres : rue des Abbesses, au coin de la rue Germain-Pilon : autant de défenseurs de la barricade autant de morts ; rue Lepic, en face de la rue Tholozé, le long de la maison portant le n° 48, vingt corps sont alignés sur le trottoir.

MAISON PRES DE LA GARE D'AUTEUIL

Pas une maison d'Auteuil qui n'ait été touchée : parmi celles qui ont le plus souffert du bombardement, il en est une, celle que nous reproduisons, dont les ruines sont particulièrement navrantes. C'est le summum de la dévastation.

Suivant le plan d'attaque qui avait été adopté par M. Thiers « après avoir écouté avec la déférence qui leur était due les hommes consommés qui l'entouraient », on devait « accumuler une masse énorme de feux », sur un point de l'enceinte de Paris, et il avait été décidé que ce point serait la porte d'Auteuil.

La lutte fut acharnée dans ce quartier au moment de l'entrée des troupes. Si nous en croyons le *Moniteur Universel* et le *Soir* du 24 mai : « Les rues d'Auteuil et de Passy sont jonchées de cadavres fédérés. Derrière les murs du cimetière d'Auteuil, soixante morts sont couchés les uns sur les autres. C'est une compagnie qui, cernée par nos soldats, a refusé de se rendre et a été détruite. »



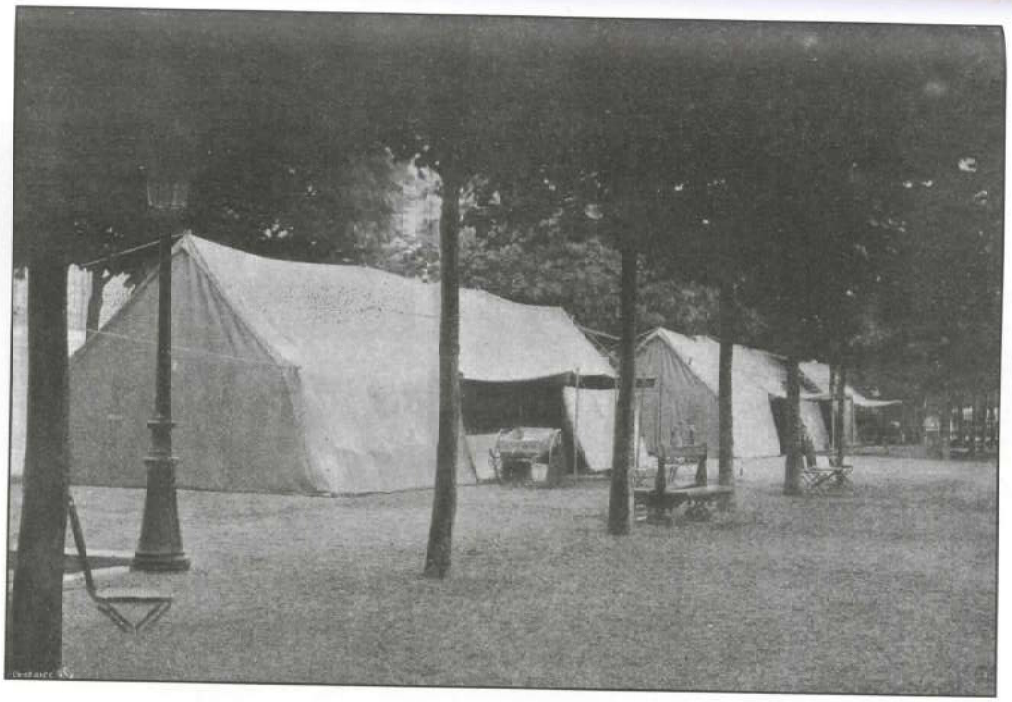
MAISON DELACHAUME, A ASNIÈRES

Les 14 et 15 avril, le combat d'artillerie entre les batteries des fédérés à Clichy et à Asnières contre celles de Courbevoie et du Mont-Valérien continua partout, presque sans interruption.

Avec une pareille pluie de boulets et d'obus, Asnières est devenu un monceau de ruines.

Là, c'est la maison Delachaume, encore occupée par les fédérés; un peu plus loin, ce ne sont que villas et maisons sens dessus dessous, d'informes tas de pierres, des macédoines d'étages dégringolés les uns sur les autres jusque dans le rez-de-chaussée qu'ils remplissent.

A mesure que l'on s'éloigne de la Seine, le dommage va décroissant.



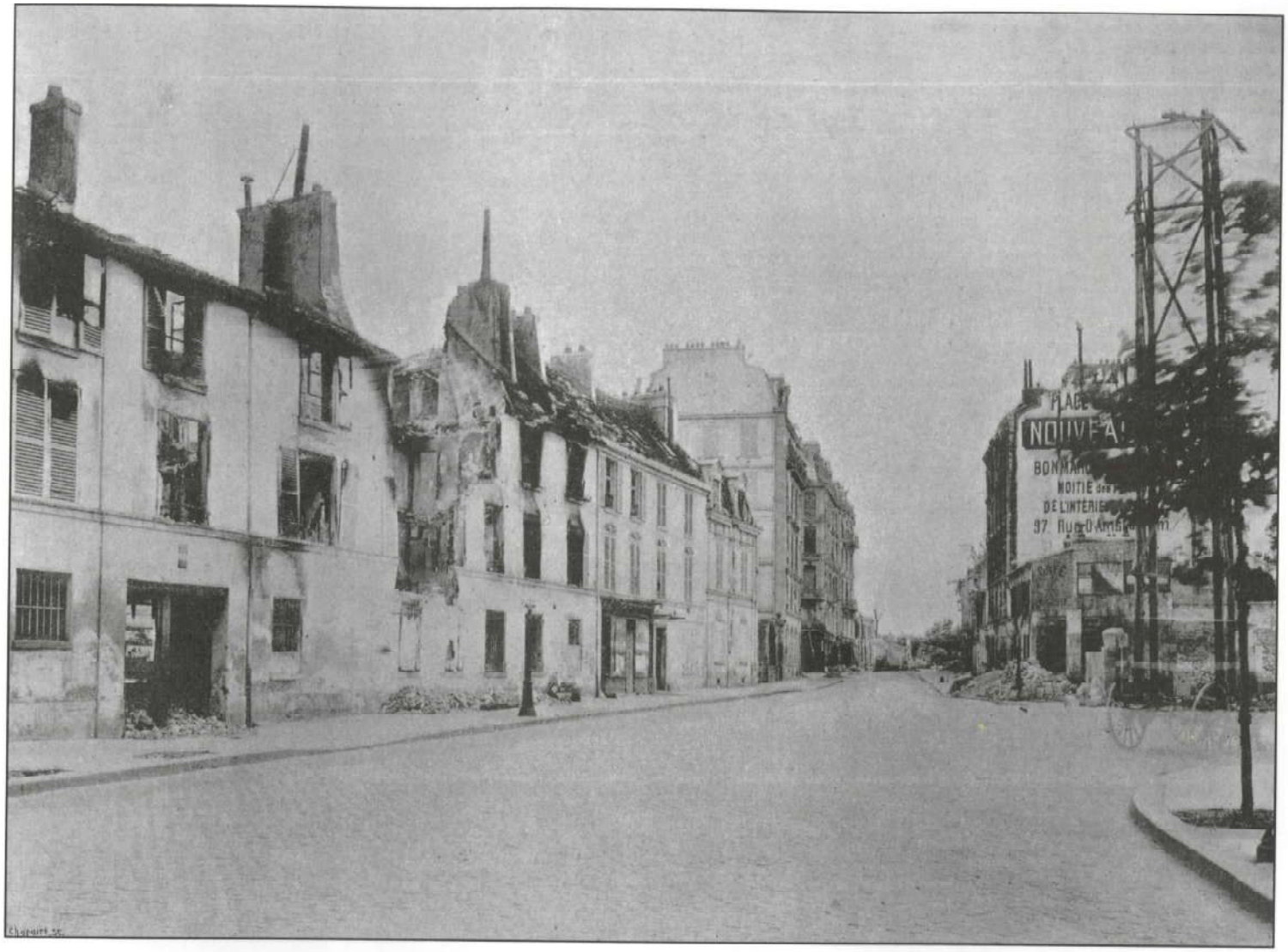
Communiquée par M. Guichard.

AMBULANCE DU COURS-LA-REINE

De grandes tentes avaient été installées à l'endroit même où se trouve actuellement le pavillon de la ville de Paris : c'est là que furent soignés les premiers blessés de la Commune.

UN COIN DU POINT-DU-JOUR

Le plan primitif de M. Thiers consistait à forcer Paris par le Point-du-Jour, la seule partie des remparts formant saillie, après s'être préalablement emparé du fort d'Issy. Tous les quartiers proches des remparts furent criblés de projectiles.



ROUTE D'ASNIÈRES A CLICHY

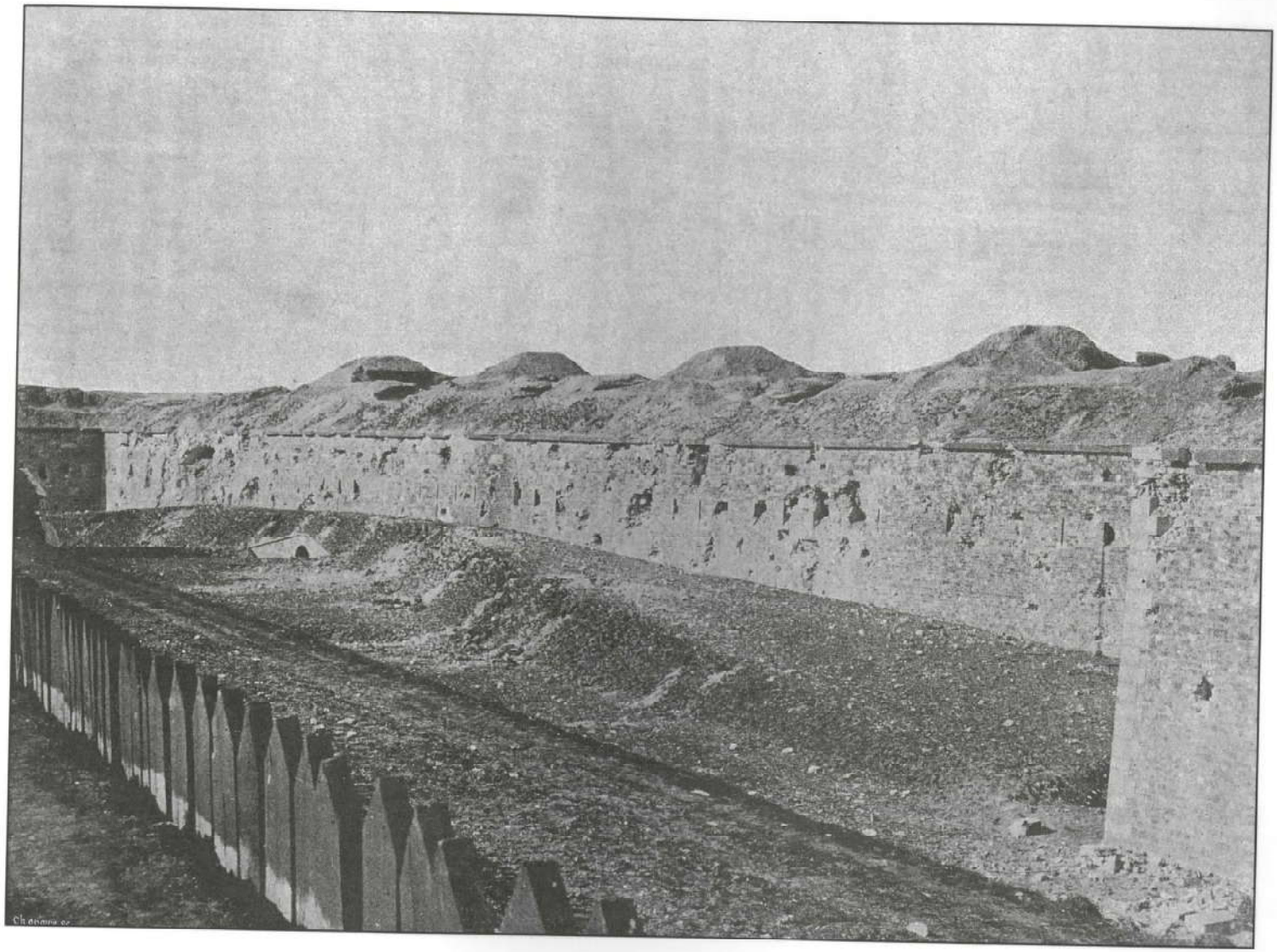
C'est à Clichy que le colonel Okolowitz avait établi son état-major général, et le talus du chemin de fer que nous apercevons dans le fond de la rue abritait une redoutable batterie qui pouvait battre celle du château de Bécon.

C'est de cet ouvrage que Dombrowski télégraphiait le 10 avril au gouvernement de la Commune : « Les troupes se sont installées définitivement dans leurs positions à Asnières : Wagons blindés commencent leurs opérations et, par leur mouvement sur la ligne de Versailles, Saint-Germain, couvrent la ligne entre Colombes, Garennes et Courbevoie. Nos postes à Villiers et à Valois se sont avancés et nous sommes en possession de toute la partie nord-est de Neuilly. »

BARRICADE DE LA RUE DE LA PAIX

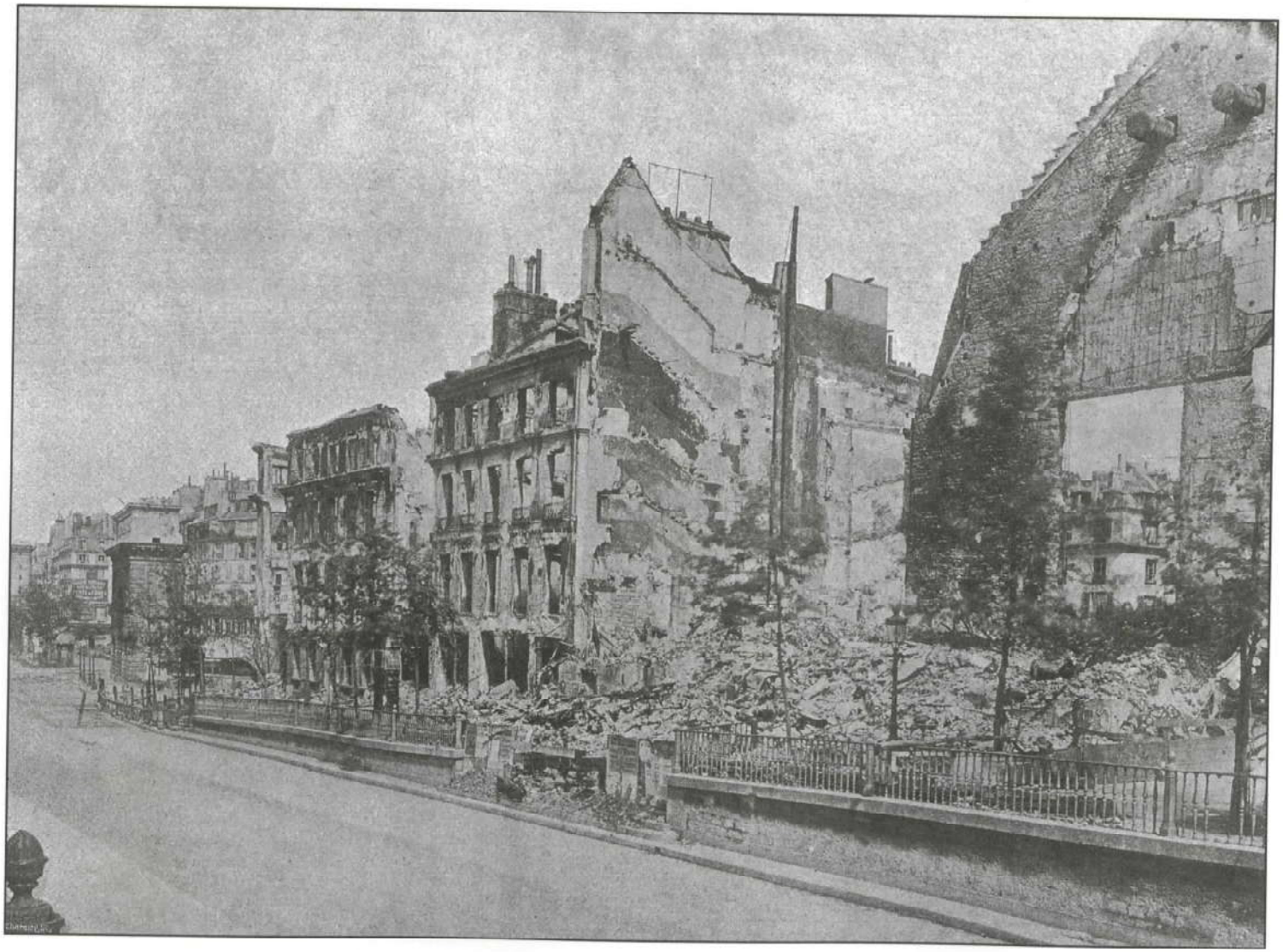
La place Vendôme, que certains fédérés proposaient d'appeler la place de l'Internationale, fut la grande curiosité visitée par les derniers promeneurs de Paris.

La scène que nous reproduisons se passe au coin de la place et de la rue de la Paix : elle donne une idée assez exacte de l'aspect mouvementé de ce quartier. La guerre civile, après la guerre prussienne, absorbe toute l'activité de Paris. Fourmilière des bataillons de marche, cuisines en plein vent, simples soldats galopant comme estafettes, va-et-vient du service d'État-major, c'est la vie des camps et, à la vue de ces forteresses intérieures, on pense involontairement aux effroyables canonnades d'Issy, de Neuilly, d'Asnières, etc... Les souvenirs de la rue Transnonain pâlissent auprès de cette tuerie fratricide.



FORTIFICATIONS DE L'ENCEINTE DE PARIS. — ENVIRONS DE LA PORTE MAILLOT

Les remparts de l'enceinte entre le Point-du-Jour et la porte Maillot en ont vu de cruelles. Aussi en portent-ils les traces. Les murs sont littéralement criblés et les portes sont réduites en miettes. — Cela devait être. — Ce n'est pas impunément que les bastions entre le Point-du-Jour et les Ternes ont servi pendant deux mois de cible aux batteries de Montretout, du château de Bécon et du mont Valérien.



ASPECT DU BOULEVARD SAINT-MARTIN A LA HAUTEUR DU THÉATRE

Les fédérés, dans leur retraite sur la place du Château-d'Eau, envahirent les maisons qui se trouvaient entre la Porte-Saint-Martin et l'Ambigu. Ils se retranchèrent à chaque étage, derrière les fenêtres, pour tirer sur la troupe. Criblés de balles à leur tour et délogés par les soldats, ils durent abandonner leurs postes : le feu prit au cours de la lutte. Les ravages furent terribles. On peut en juger par cet aspect du boulevard où l'on voit la façade éventrée du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Seuls, deux grands murs sont debout, entièrement nus et calcinés : celui qui séparait la scène de la salle et un autre qui formait le mur du fond.

Tout le reste est écroulé.

LA CROIX-ROUGE (*Vue prise de la rue du Cherche-Midi*).

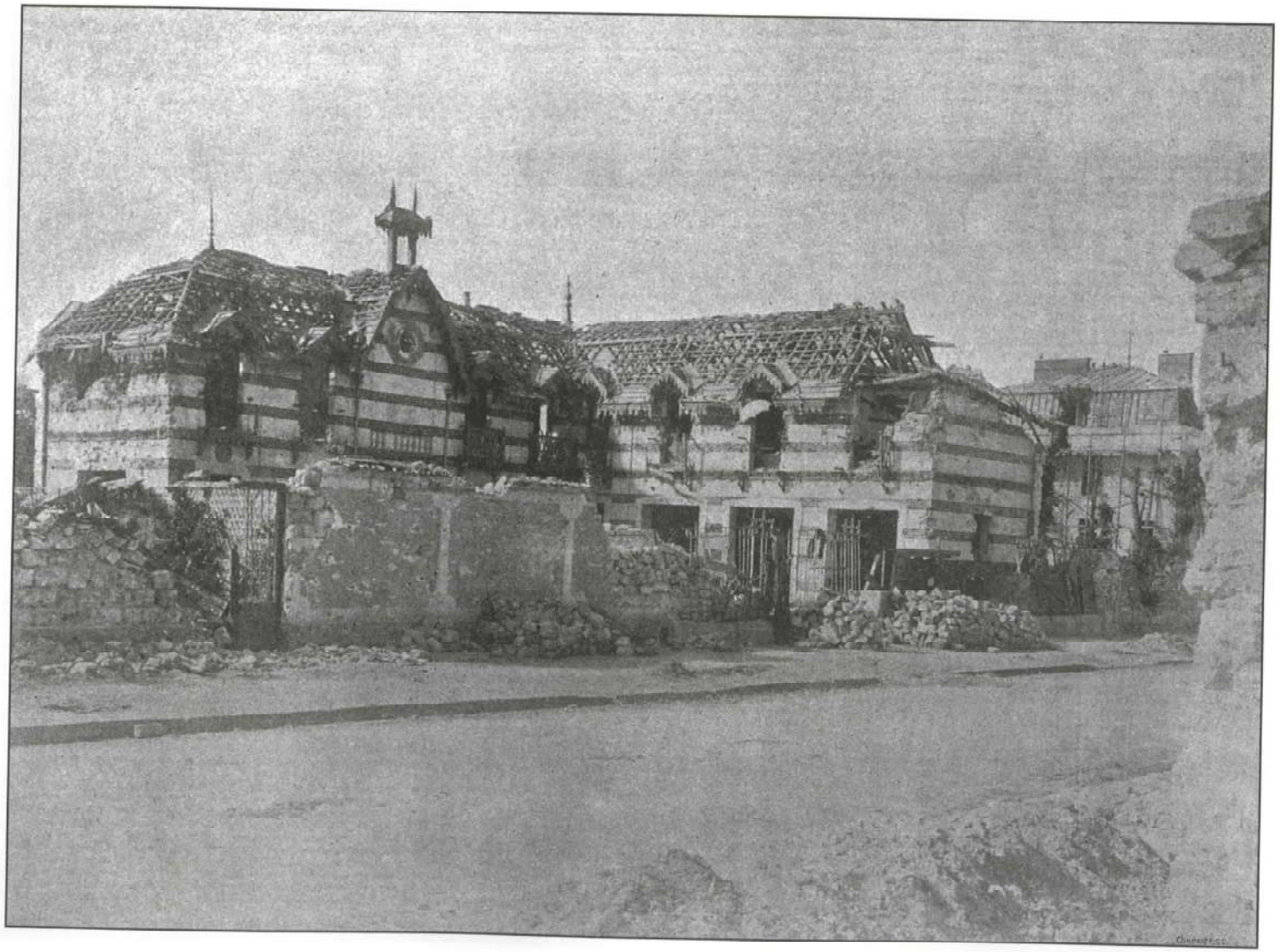
Les fédérés avaient établi sur la rive gauche leur centre de résistance au carrefour de la Croix-Rouge. Le 23 mai, à l'heure de l'action décisive, la troupe marcha sur la Croix-Rouge par la rue de Varennes; il s'agissait d'enlever cette redoutable position pour se rabattre ensuite par le boulevard Saint-Michel sur l'Hôtel de Ville.

La barricade de la Croix-Rouge avait été établie dans des conditions de force extraordinaires; elle était armée de canons; pour en dégager les abords, quatre maisons avaient été détruites par ordre.

Après un combat acharné et des plus meurtriers, dans la soirée, les troupes sont maîtresses de la Croix-Rouge, de la place Saint-Sulpice, et s'étendent dans la direction du boulevard Saint-Michel.

Pendant toute la journée du 23, la canonnade est furieuse : le quartier a reçu de nombreux obus et même des boîtes à mitraille.

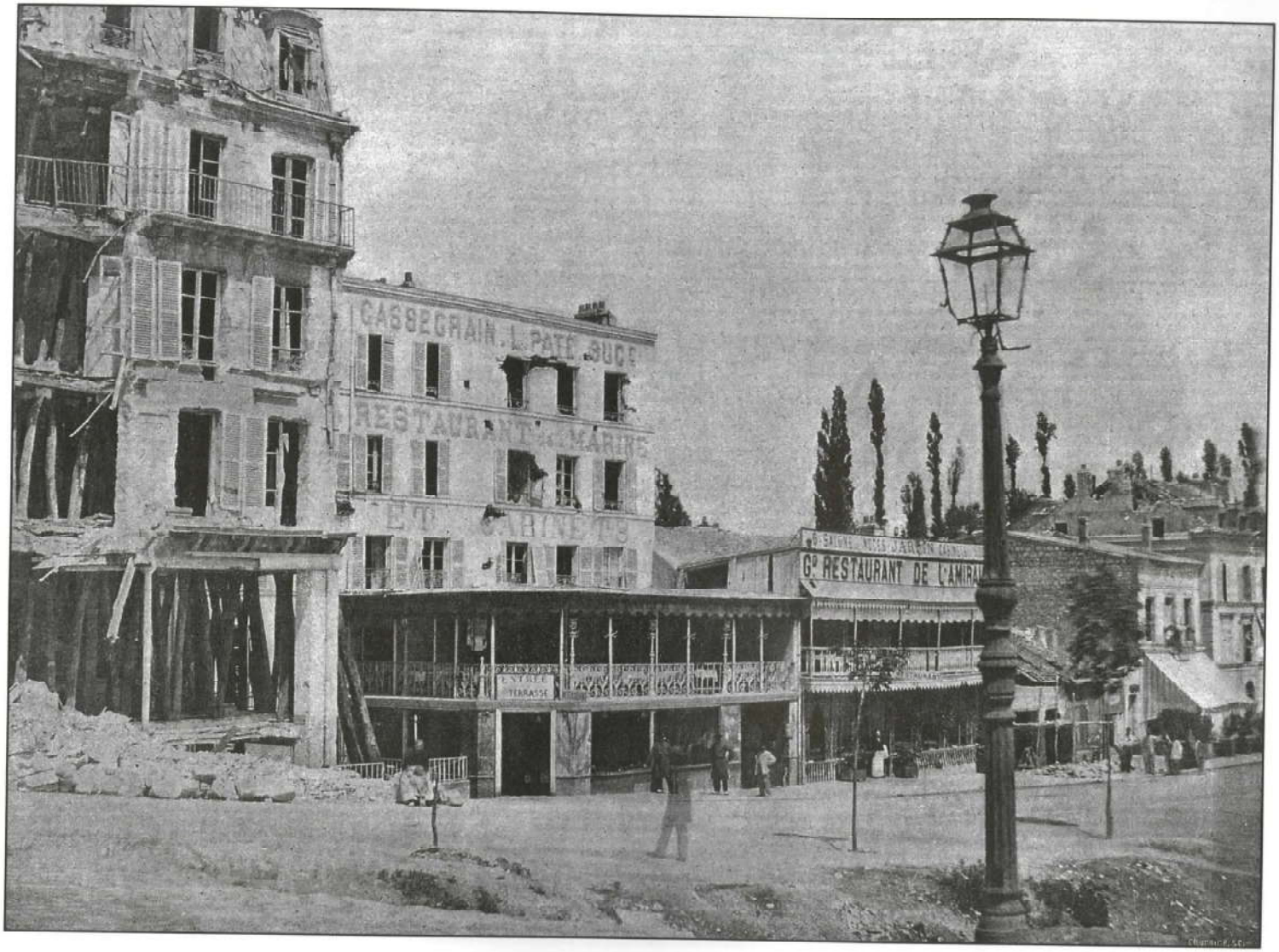
Des bombes incendiaires ont déterminé des commencements d'incendie sur plusieurs points, notamment rue Barbey-de-Jouy, et dans la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.



LA RUE DE CHÉZY, A NEUILLY

Nous avons déjà montré combien les maisons de ce paisible village ont été éprouvées par l'incessant feu croisé des troupes régulières et des fédérés. Il serait impossible d'énumérer tous les ravages matériels que la guerre civile a accumulés rue de Chézy au coin de la rue Peyronet, où une formidable barricade avait été établie.

Les balles et les obus n'ont pas été seuls à donner la mort. On a ramené aux ambulances des habitants écrasés par les décombres, morts d'inanition, de peur et d'asphyxie sous des ruines, dans des caves.



LE QUAI D'ASNIÈRES

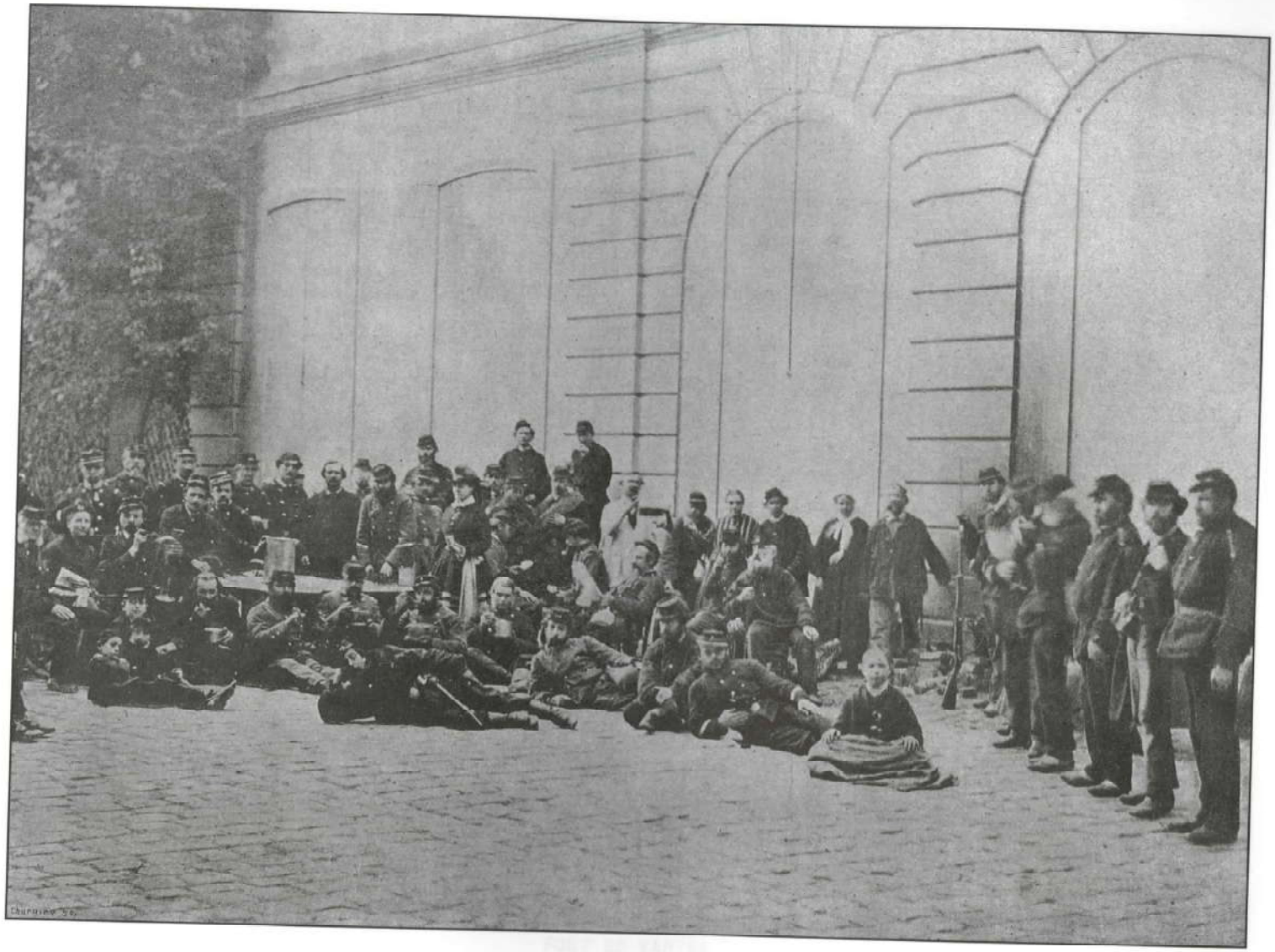
C'est aux environs d'Asnières que se sont livrés les combats les plus importants pendant le second siège; l'état-major de Versailles tenait à s'emparer de ce village pour refouler les fédérés sur la rive droite de la Seine.

Asnières et Neuilly!... deux noms qui autrefois évoquaient de riantes images et de charmants souvenirs. Il y a un an, la Seine, sillonnée par les barques joyeuses, retentissait du bruit des refrains fantaisistes, et les éclats de rire s'entre-croisaient à travers le clapotement de l'eau battue par les avirons en belle humeur. Aujourd'hui, partout des débris de barricades, des maisons effondrées! Comme elles sont loin de nous, au milieu de ce chaos, les réminiscences des fêtes passées!

AMBULANCES DE LA PRESSE PENDANT LA COMMUNE (*La pharmacie centrale*).

Les ambulances, désorganisées depuis l'armistice, étaient pour la plupart insuffisamment reconstituées; mais, aux ambulances de la Presse le service n'avait pas été discontinué. Dès le premier jour de la guerre civile, les blessés purent y recevoir les soins paternels du Dr Demarquay et de tout son dévoué cortège. Dans la salle des morts, on apportait les cadavres, quelquefois tout chauds, du champ de bataille. Les parents venaient les y reconnaître et, quand le mort restait solitaire, on faisait photographier son visage souvent méconnaissable. Chaque journée, chaque nuit amenait sa funèbre récolte.

Un journal estime à 450 le nombre des combattants recueillis et ensevelis par les soins de l'Ambulance, et à 3,800 celui des blessés qu'elle a guéris du 18 mars au 20 mai. Cet écart considérable des morts et des blessés constitue le plus éloquent éloge qu'on puisse faire de cet établissement, la seule institution de toutes celles fondées sous le drapeau de la croix de Genève qui n'ait pas un instant cessé de fonctionner dans son intégrale autonomie et son indépendance absolue.



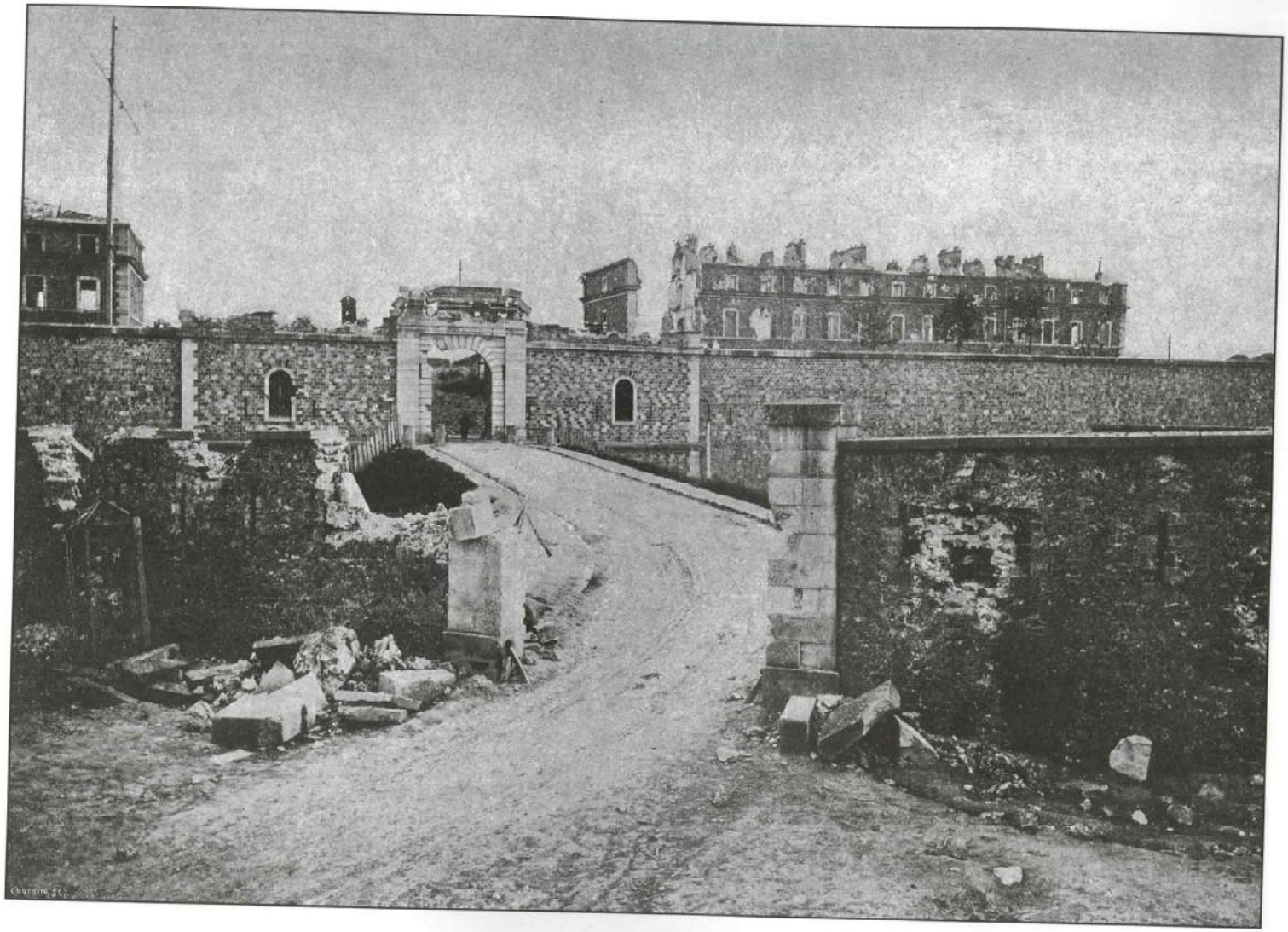
UN GROUPE DE FÉDÉRÉS

AUTEUIL MUTILÉ

Du quartier d'Auteuil qui longe les fortifications, il ne reste plus que décombres : *hic jacet*. C'est que, pendant plus de 40 jours, les obus ont plu dru comme grêle dans cette région.

Hors les murs, le pauvre Bois de Boulogne est dévasté ; la mare d'Auteuil, si fraîche et si ombrée autrefois, est à nu aujourd'hui : des chênes séculaires qui portaient son nom, il ne reste plus que de gros tronçons aigus, autant de bornes tombales qui font pleurer sur leur vieil ombrage.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

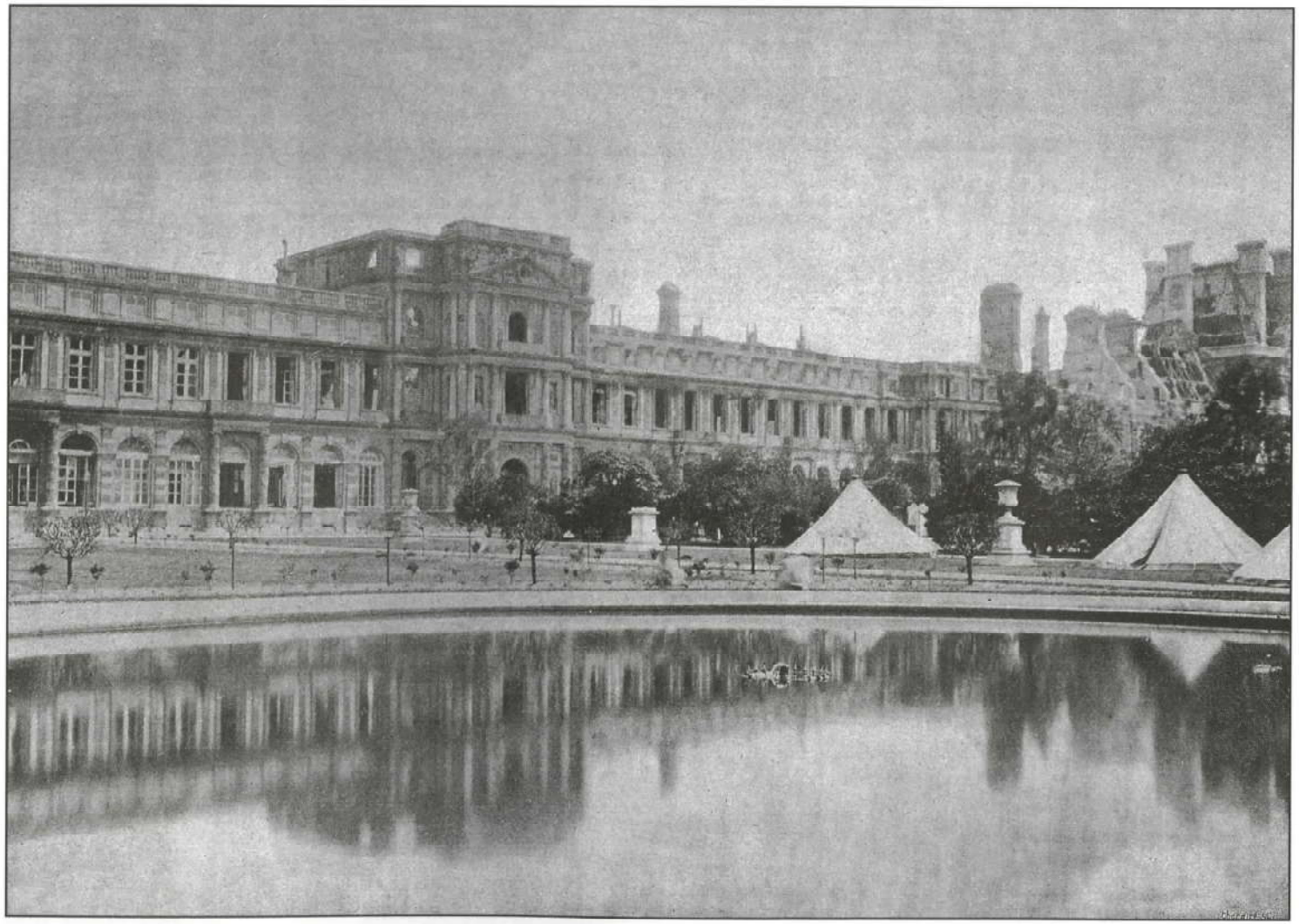


FORT DE VANVES

Pauvre fort! il n'est presque plus. Deux brèches énormes ont été faites par les obus de Châtillon; les épaulements qui font face à ce village sont détruits en partie; quant aux casernes, elles sont inhabitables absolument. La caserne de droite est brûlée et les casemates des autres sont pour la plupart effondrées, les obus de gros calibre ayant plu comme grêle sur ces abris.

Les alentours du fort ont aussi beaucoup souffert de ce déluge de projectiles. Presque toutes les maisons qui l'environnent ont été éventrées. Depuis le 12 mai, le fort de Vanves, qui depuis quatre jours était bombardé par les batteries de Châtillon, de la Tour des Anglais et du Moulin de Pierre, ne pouvait plus tenir. Le commandant du fort, Durassier, l'avait si bien compris que, le voyant serré de près par les travaux d'approche des Versaillais, il avait envoyé un parlementaire pour demander à capituler. Mais l'officier de l'armée auquel il s'adressa lui répondit que le gouvernement ne faisait pas de conditions aux insurgés. Et il renvoya le parlementaire.

La garnison put sortir précipitamment et se retira dans l'intérieur du Petit-Vanves.



LES TUILERIES (*Vue prise du Jardin*).

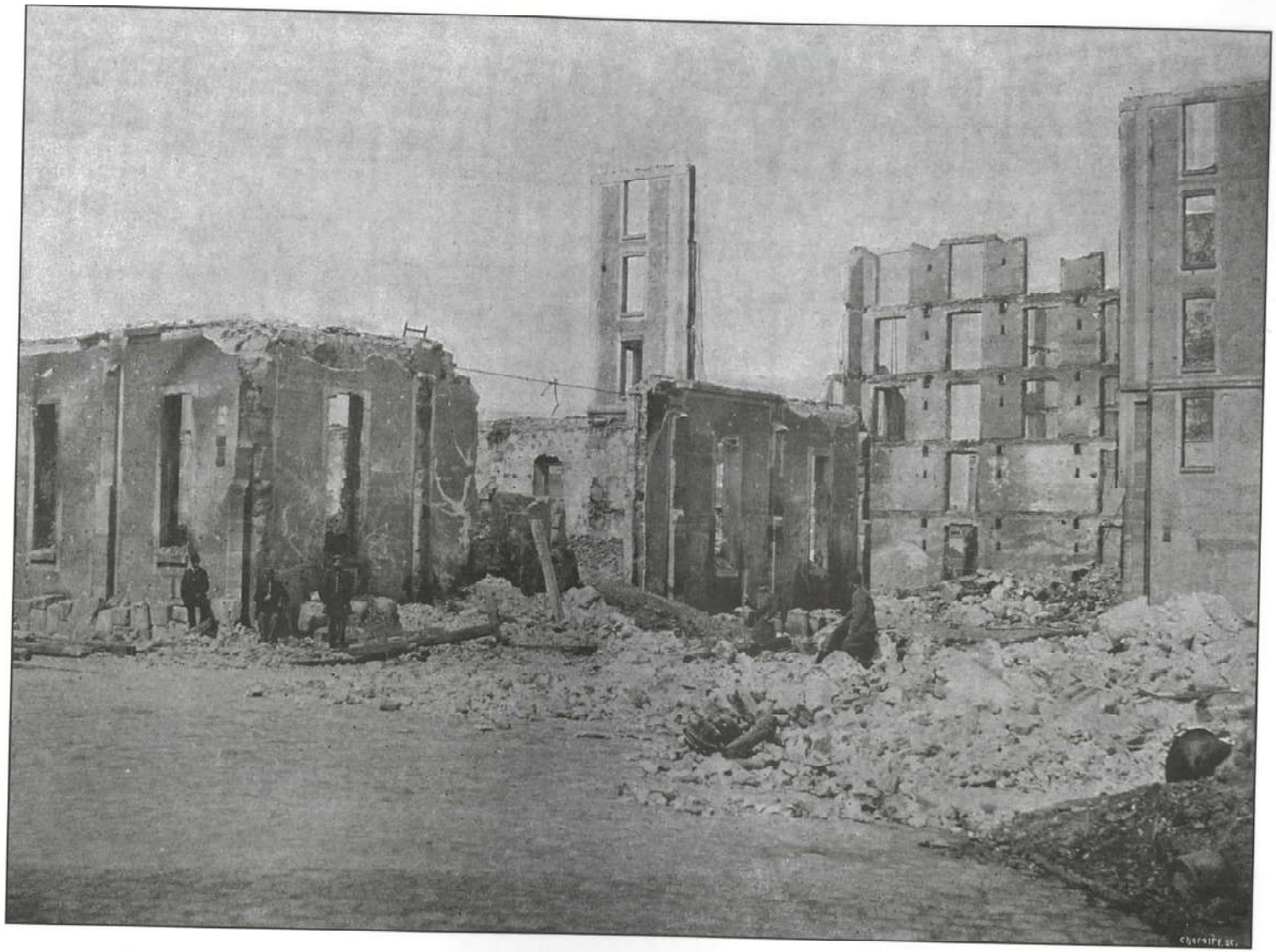
La troupe chargée de garder les ruines du Palais est campée dans le Jardin.

Les pertes intérieures des Tuileries ont été très exagérées : l'incendie a surtout eu pour proie les plafonds et les vastes ornements des cadres des tableaux. Car, à la suite du 4 septembre, tous les objets d'art et le mobilier d'apparat fut enlevé par la famille impériale ou porté au Garde-Meuble.

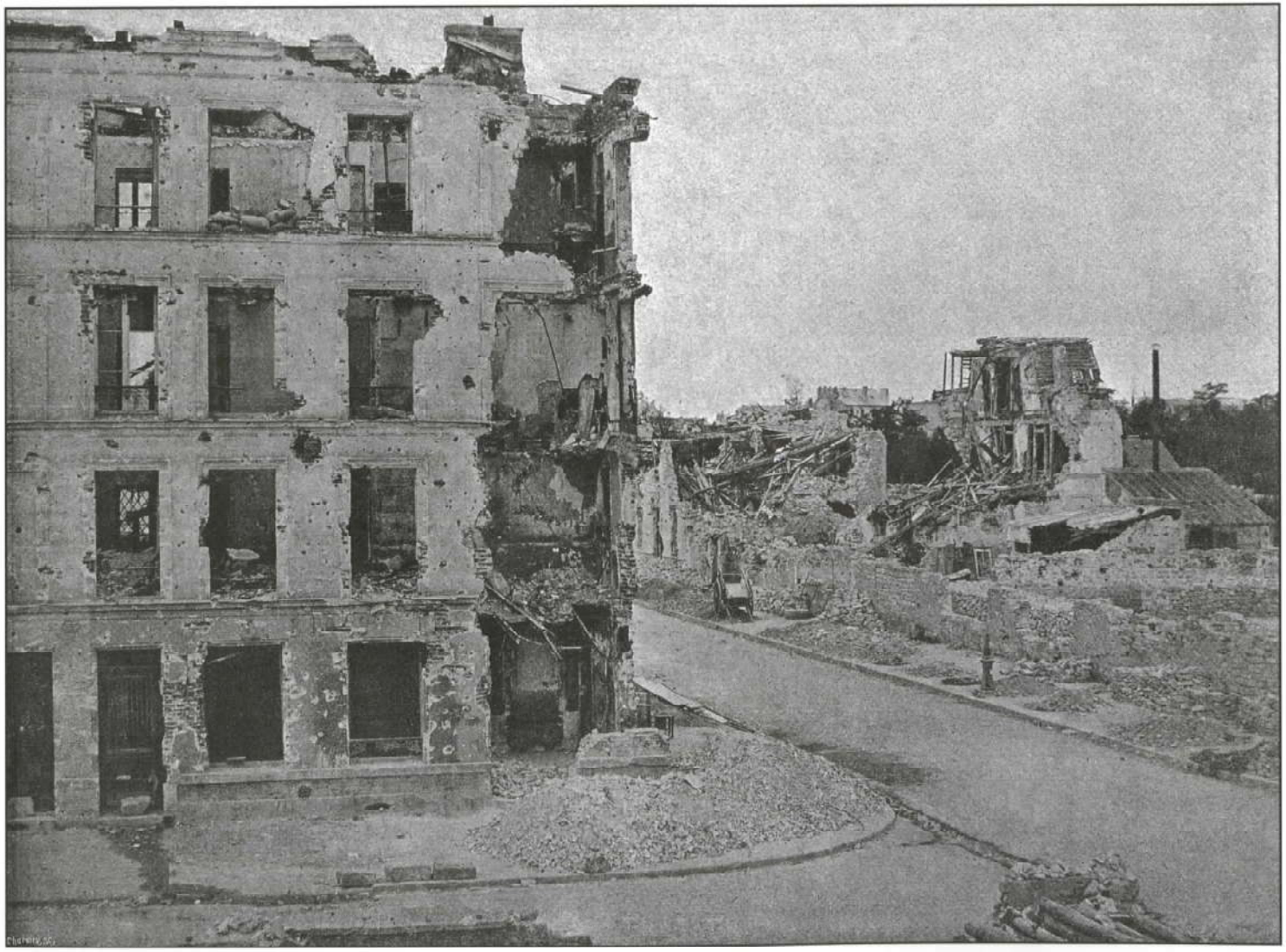
La perte irréparable, c'est celle de la collection des papiers saisis dans le cabinet de l'empereur et chez les ministres. Depuis huit mois, une Commission travaillait à les dépouiller, à les classer. Quelques livraisons ont été publiées et ont montré quels renseignements l'histoire pouvait puiser dans ces séries de plus de 50,000 pièces originales.

On a vu des mains brutales et noires badigeonnant les murs et les meubles de cette partie du palais qui renfermait ces archives vengeresses. Mais sait-on qui les poussait ? Sait-on d'où sont partis les ordres, sait-on encore qui les avait inspirés ? Sait-on quel or avait payé les coupables ?

Ce qui est certain, c'est que toute la corruption des vingt dernières années s'étalait dans ces dossiers en preuves d'une énergie et d'une authenticité irrécusables



DOCKS DE LA VILLETTE



LES ABORDS DE LA PORTE MAILLOT

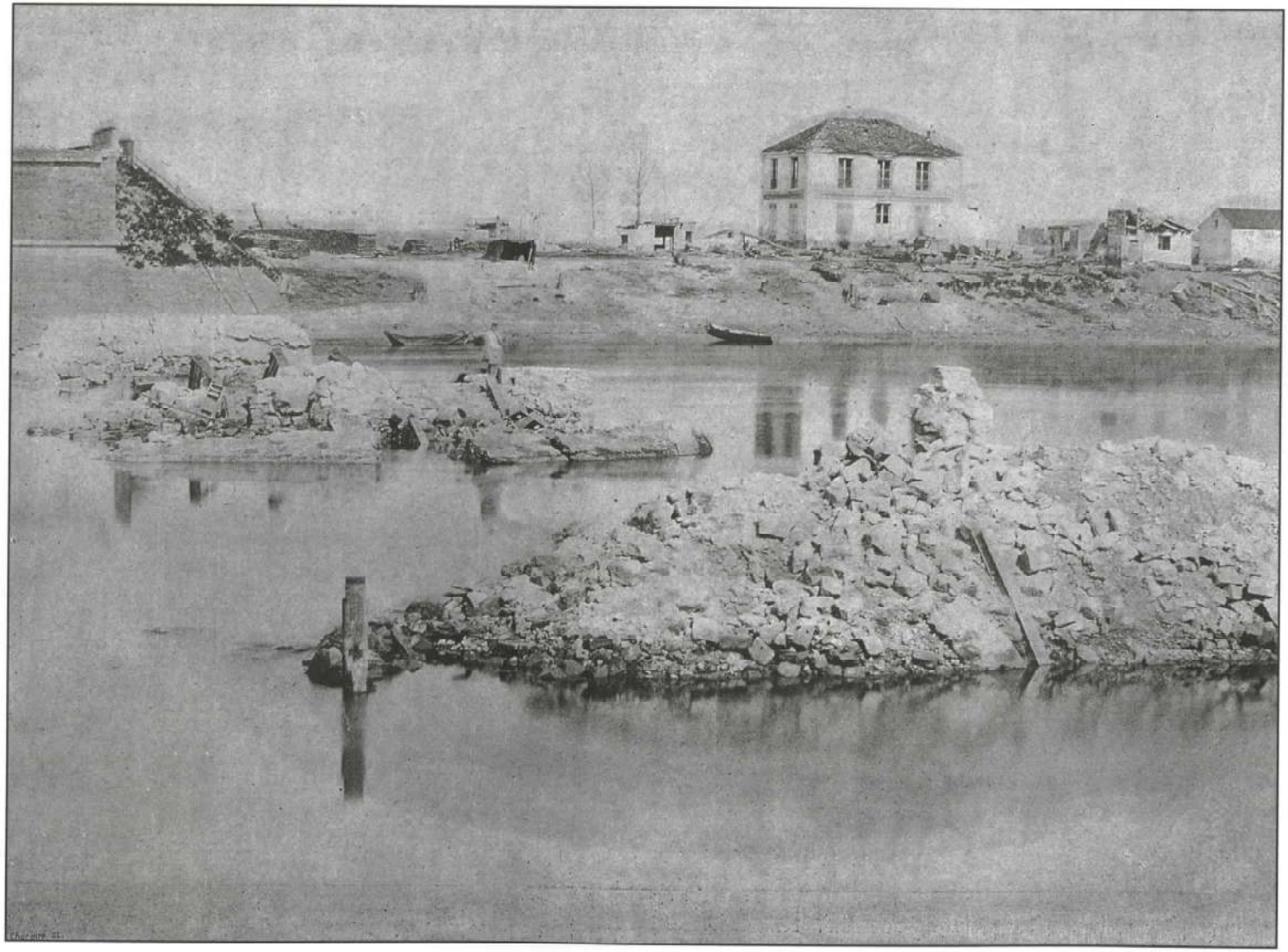
Les abords de la porte Maillot font l'effet d'un horrible rêve. On a besoin, pour y croire, de tâter les plaies et de fouler les décombres.

L'entrée du Bois de Boulogne, l'avenue de Neuilly, l'avenue de la Grande-Armée sont l'image de la désolation, et c'est de ces quartiers qu'ont pourrait presque dire qu'il ne reste pas une pierre à sa place. Murs éventrés par les obus et les boulets, pignons écroulés, portes et fenêtres pendant en débris, toits défoncés ou complètement enlevés, cheminées éparses sur le sol, caves remplies de gravats, clôtures rasées au niveau de la rue, façades béantes, arbres des avenues brisés : voilà la porte Maillot, voilà ce qu'en a fait le canon.

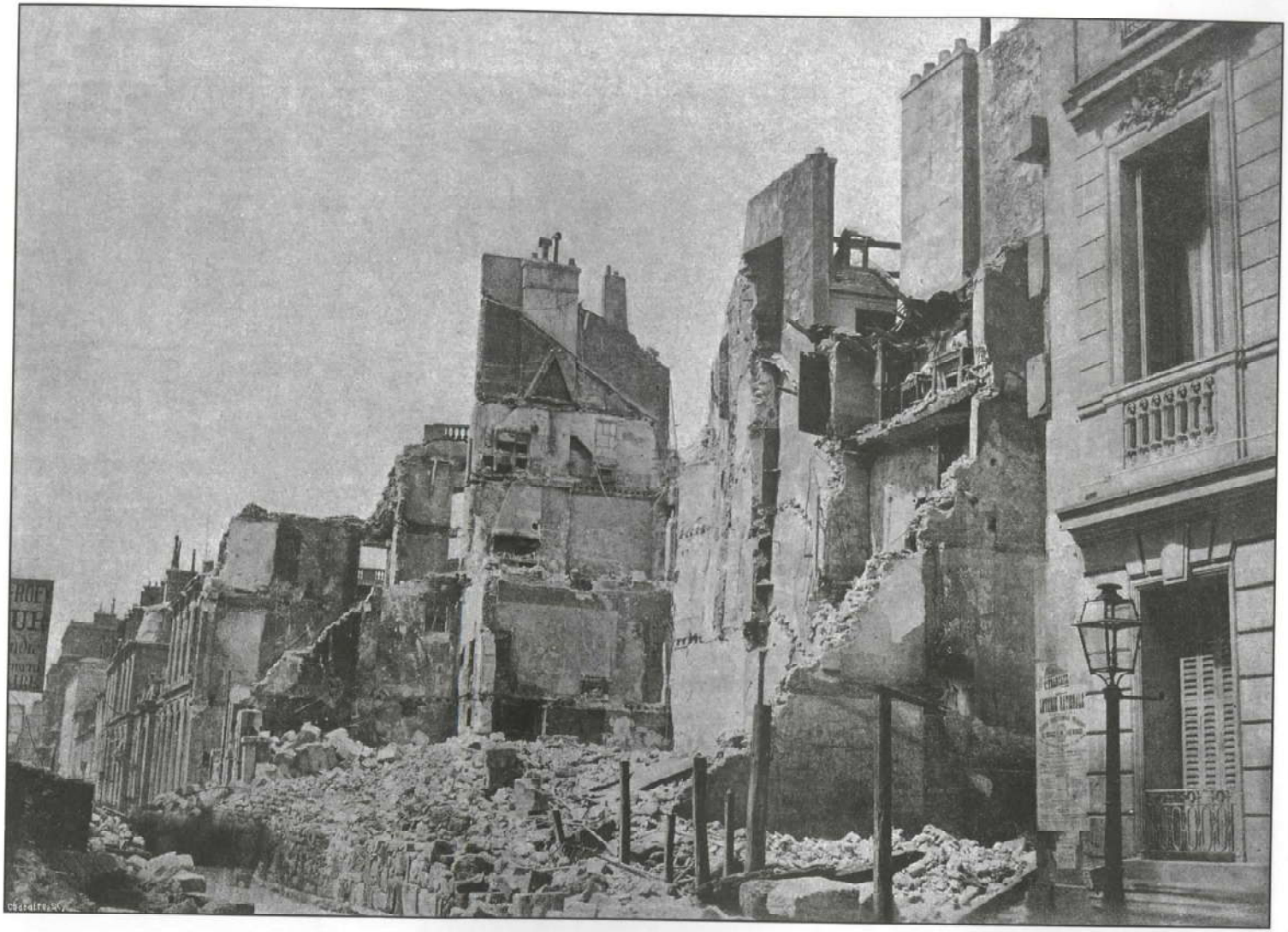
COMBAT DANS L'AVENUE DU ROULE A NEUILLY

Cette reproduction, d'après une aquarelle de M. Gobeau, peintre du ministère de la Guerre, qui fut témoin du sanglant épisode qu'elle représente, nous a paru pleine d'intérêt.

Depuis le 3 avril, jour de la marche sur Versailles qui coûta la vie à Gustave Flourens et à Duval, l'occupation de Neuilly devint l'objectif de l'armée de Versailles; mais la garde nationale, conduite par le commandant Dombrowski, est parvenue à reconquérir cette position en faisant en quelque sorte le siège du village quartier par quartier, maison par maison. Il parvint à reprendre ainsi le terrain perdu, jusqu'à l'église. C'est dans cette lutte acharnée, incessante, poursuivie jour et nuit, que les fédérés ont pris aux zouaves pontificaux deux fanions qui ont été triomphalement portés à la Commune.



PONT DE SAINT-OUEN



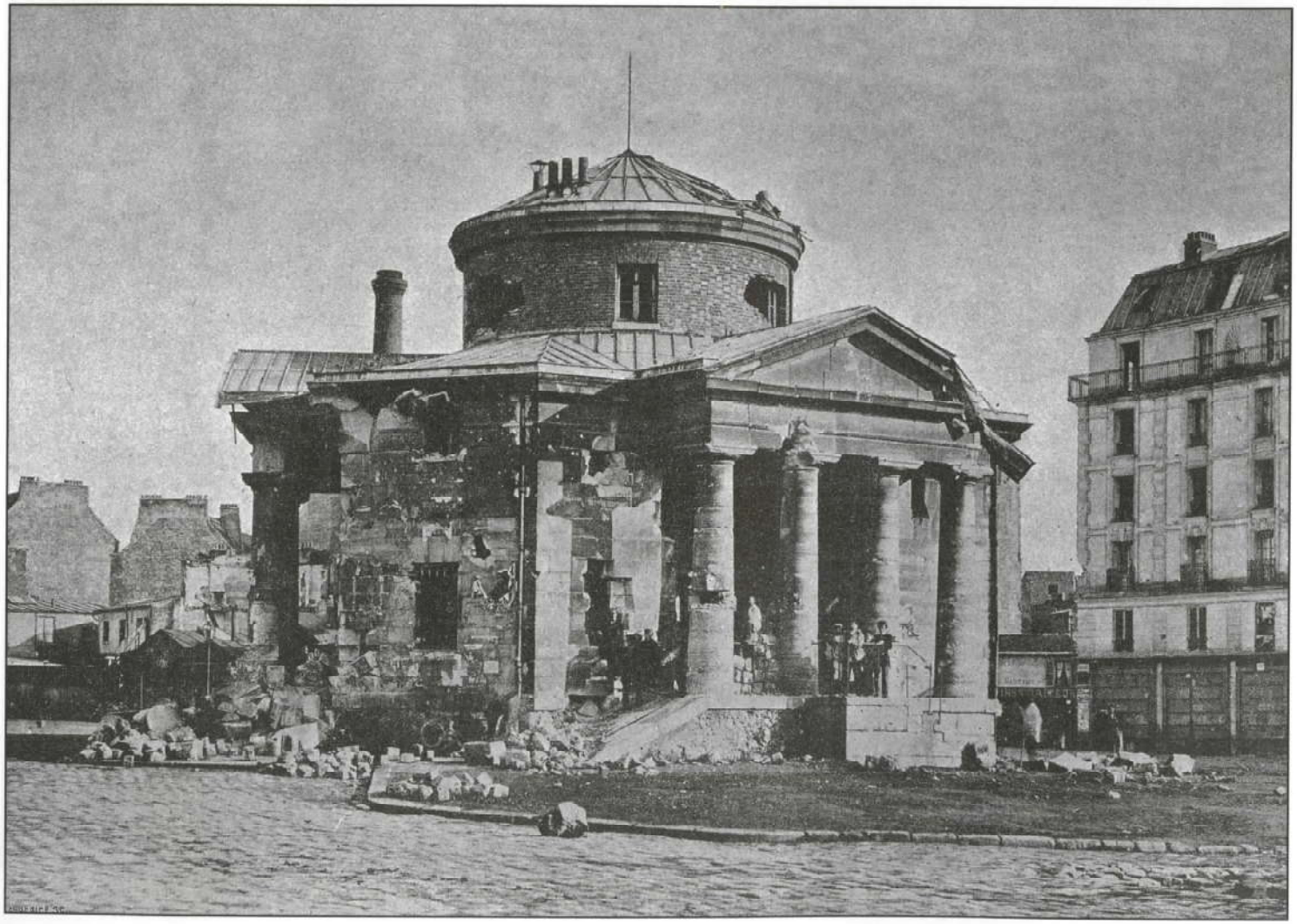
LA RUE DE LILLE

Le premier acte d'hostilité armée contre la Commune a été accompli, rue du Bac, par quelques soldats du 106e bataillon de la garde nationale qui établirent une barricade au coin de la rue de Babylone pour faciliter la tâche des troupes, dont l'entrée dans Paris avait été *immédiatement* connue.

Les 23 et 24, la lutte est générale et enveloppe tout le faubourg Saint-Germain d'un véritable ouragan d'artillerie, de mitrailleuse et de fusillade. — Du côté des assaillants, dans les rangs desquels s'étaient glissés quelques gardes nationaux, on fusillait, sans relâche et sans pitié, les fédérés faits prisonniers. — C'était la guerre à mort.

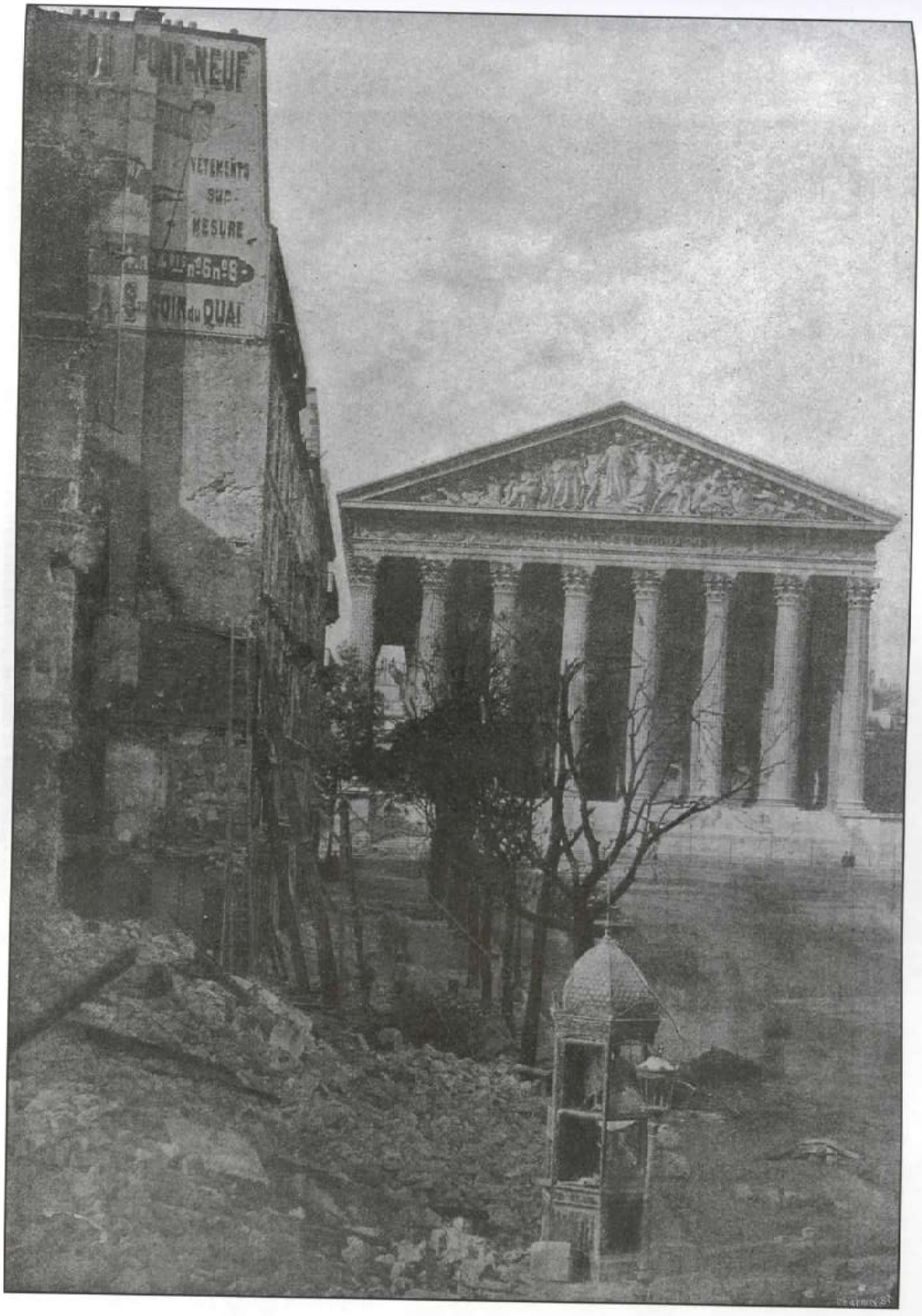
Faut-il s'étonner, dans ces conditions et dans l'état d'esprit où ils se trouvaient à cette époque, que les fédérés, tournés et trahis par certains des leurs, aient, en se repliant, appliqué leur maxime : *défense à outrance*.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.



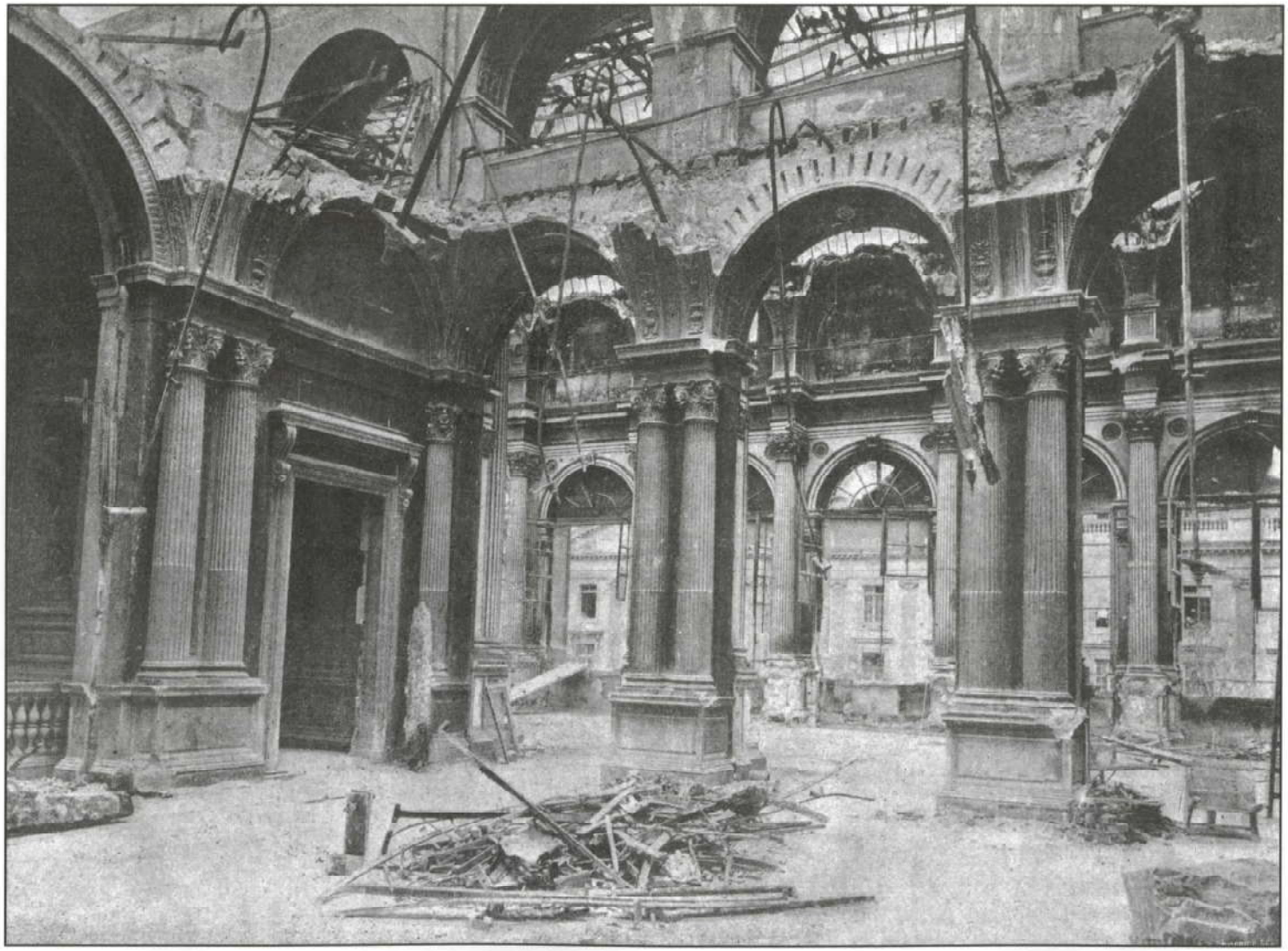
ROTONDE DE LA BARRIÈRE DU COMBAT

Ce fut là un des derniers refuges des fédérés, un des points extrêmes où se joua le dernier acte du drame de la semaine de mai. Ce lourd amas de pierres fut broyé comme verre par les boulets et les obus de l'armée triomphante.



LA RUE ROYALE (*coin du faubourg Saint-Honoré*)

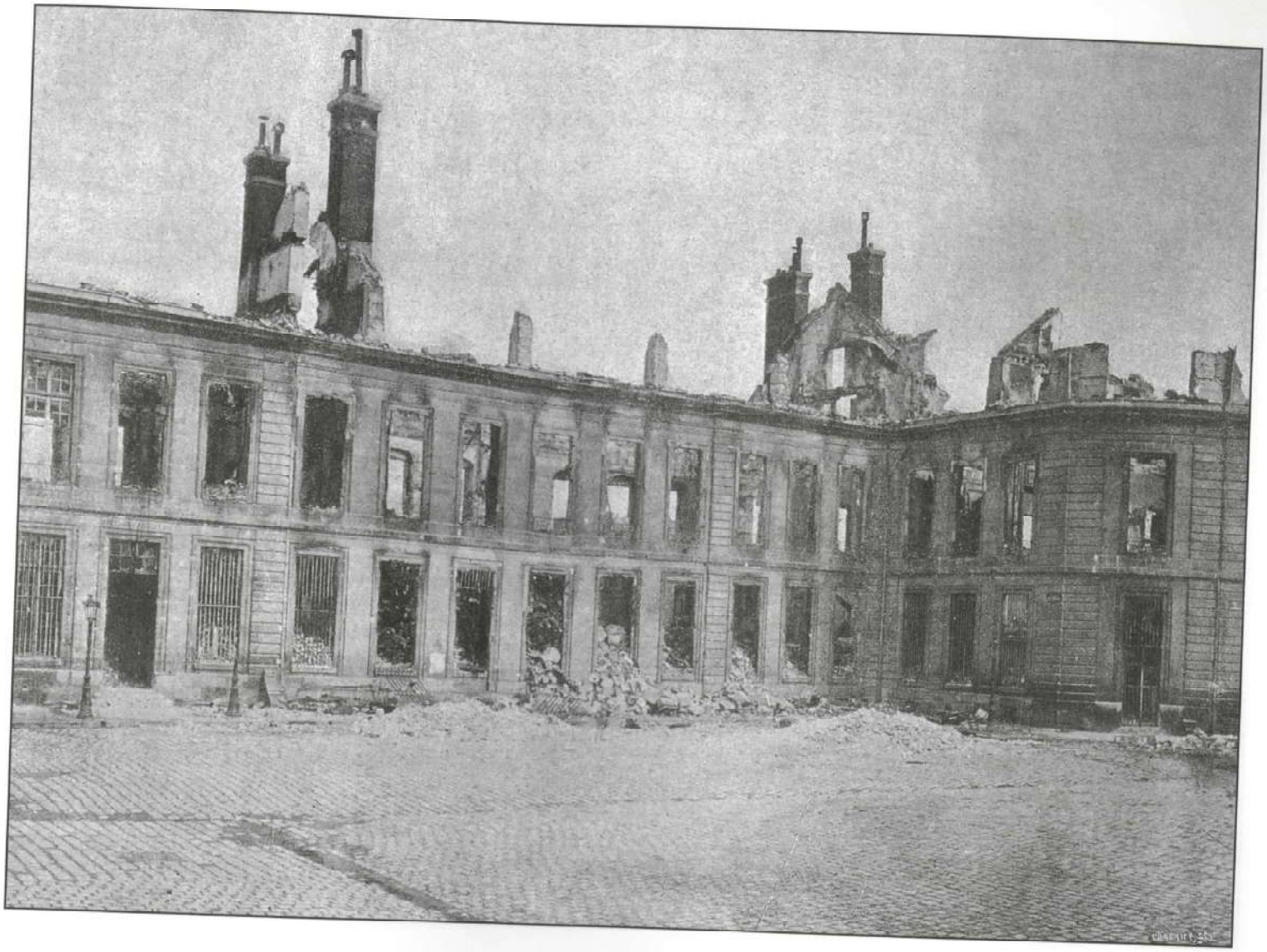
La lutte fut ardente, sauvage, dans la rue Royale, au moment de l'entrée des troupes : la plupart des maisons écroulées que nous voyons ont été incendiées par les obus. L'immeuble du coin du faubourg Saint-Honoré fut particulièrement éprouvé. Pendant longtemps il fut un but de promenade pour les nombreux curieux qui venaient voir ses chambres ouvertes et béantes comme dans une sinistre fiction de théâtre, avec ses poêles, ses fourneaux, ses cuisines, ses cheminées encore surmontées de glaces, tout cela suspendu, accroché aux murs calcinés.



HOTEL DE VILLE (*Intérieur des salons.*)

L'Hôtel de Ville est brûlé, dévasté, mais il est debout encore. L'incendie l'a éprouvé, mais ne l'a pas renversé : ***Fluctuat nec mergitur.***

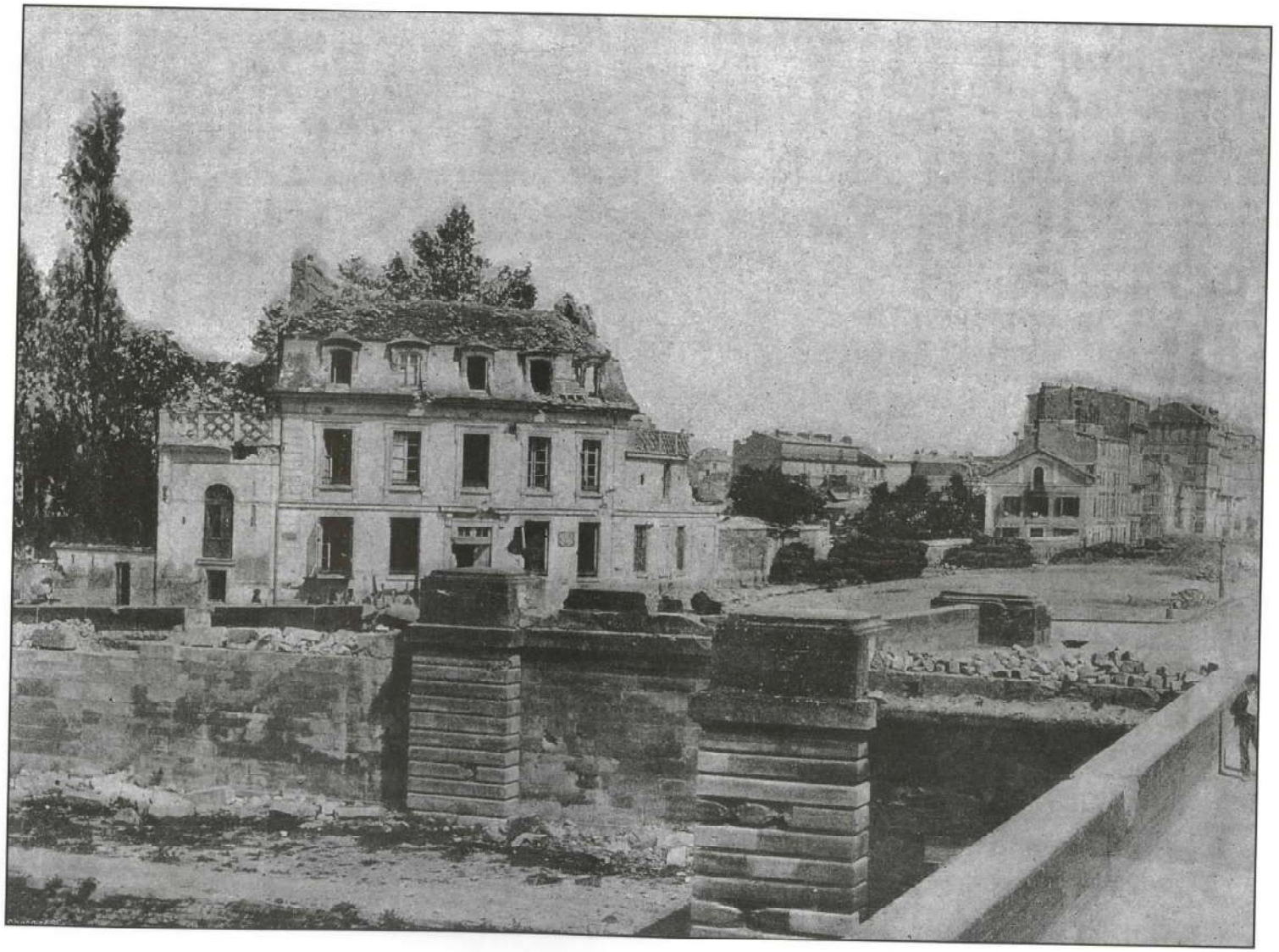
Le vestibule d'arrivée du grand escalier montre le caractère des appartements de réception qui furent inaugurés en 1855, par une fête donnée à la reine d'Angleterre et où 8,000 invités circulaient à l'aise, à travers un dédale de salons, de portiques.



L'ARSENAL

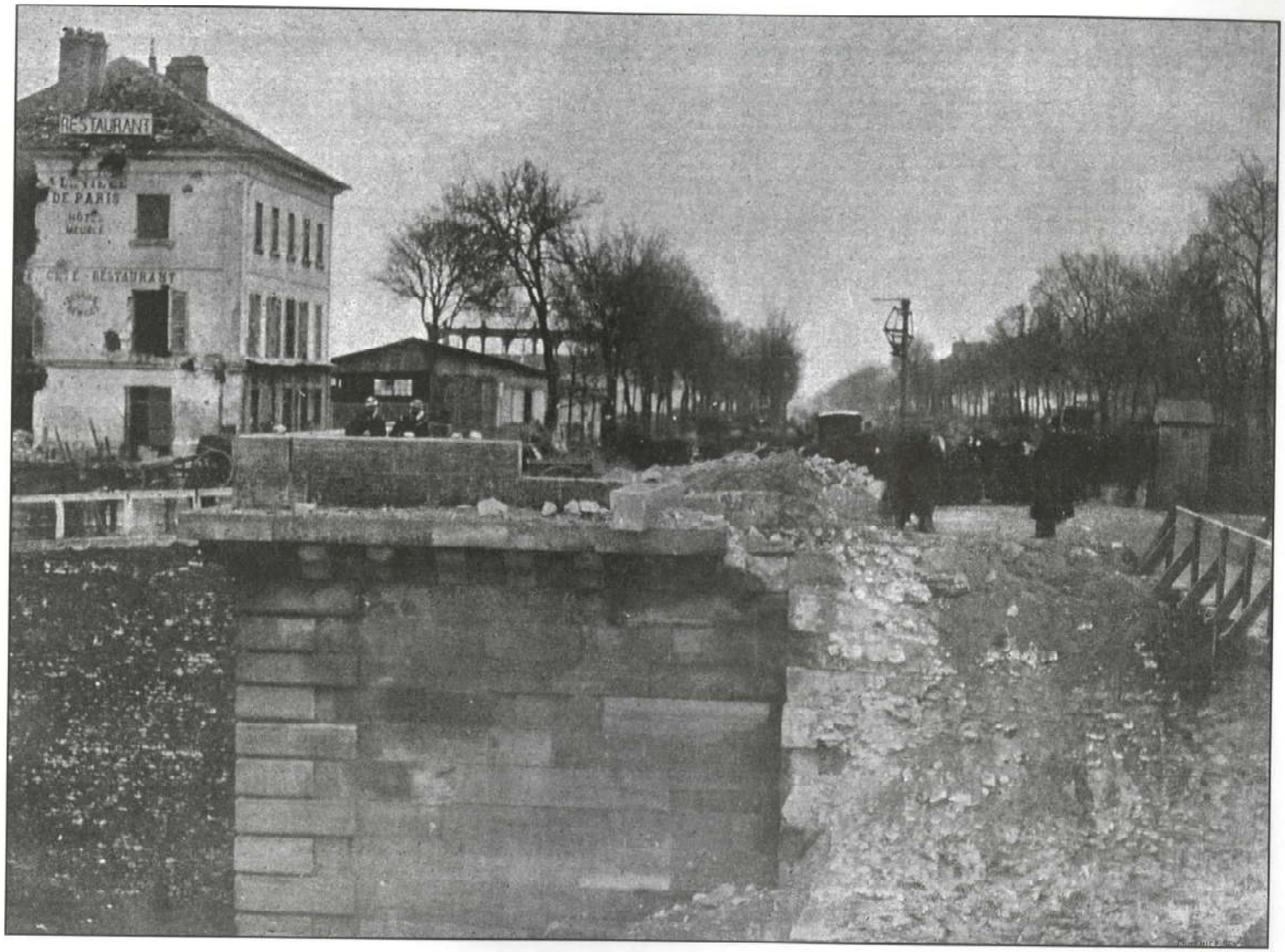
L'Arsenal n'était pas, comme on le croit généralement, un dépôt de munitions. Il servait simplement à la direction de l'artillerie. Les bâtiments, dont on a les ruines sous les yeux, avaient été presque totalement réédifiés en 1718, ayant pour limites la Seine et les environs de la Bastille.

La bibliothèque, installée dans les anciens appartements et si riche en précieuses collections, a échappé à l'incendie.



PONT DE NEUILLY (*Côté de Puteaux.*)

Si la déroute du 3 avril abattit les timides, elle exalta les fervents. Dès le lendemain, les fédérés occupèrent à nouveau Courbevoie, et le pont de Neuilly, fortement barricadé, fut protégé par la porte Maillot. Le 7, vers quatre heures et demie, le feu des Versaillais cessa et les fédérés prenaient quelque repos quand les soldats envahirent le pont. Un combat sanglant, acharné, durant lequel deux généraux furent tués et un troisième de l'armée blessé, s'engagea, mais les soldats, beaucoup plus nombreux, réussirent à pousser jusqu'au parc. La perte de ce débouché fut la cause du remplacement de Bergeret par Dombrowski.

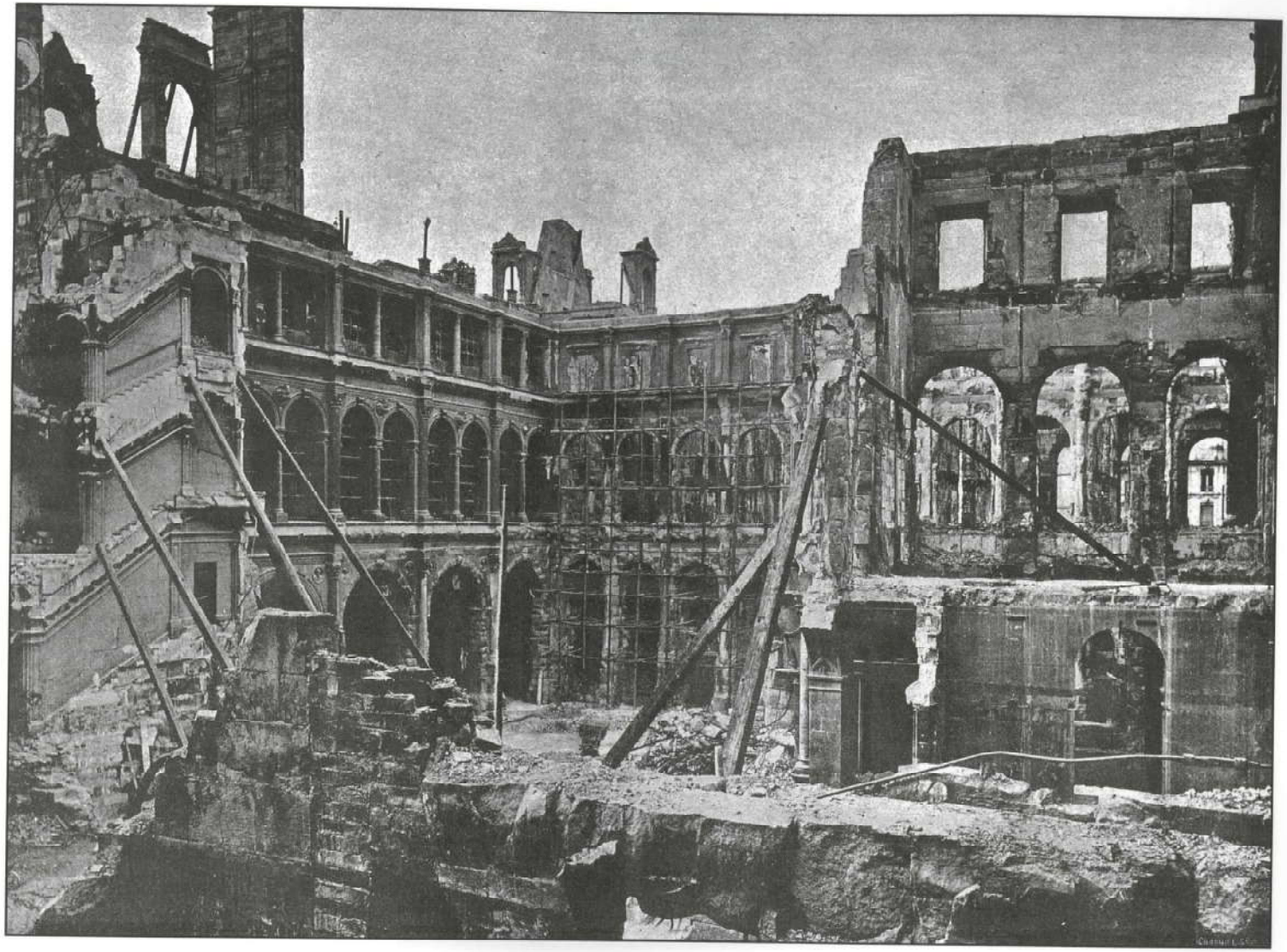


LE PONT DE COURBEVOIE

LE FORT DE MONTROUGE

Voici les casernes du fort de Montrouge, prises dans l'état où les ont mises les batteries de la Plâtrière, du Bas-Fontenay et de Bagneux : elles méritaient une vue spéciale, tellement la furie de la destruction semble s'être acharnée à leurs misérables pans de murs.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie, Paris et Sceaux.



HOTEL DE VILLE (*cour des bureaux*).

La cour des bureaux que l'on aperçoit par la large brèche que l'incendie a ouverte dans la partie la plus ancienne de l'édifice a gardé son aspect sévère et froid. On voit encore, à gauche, soutenus par des étais, les débris de ce joli petit escalier voûté qui fut longtemps le seul escalier de l'Hôtel de Ville et qui conduisait du *Parloër aux bourgeois* à la *Chambre* des *Eschevins*.

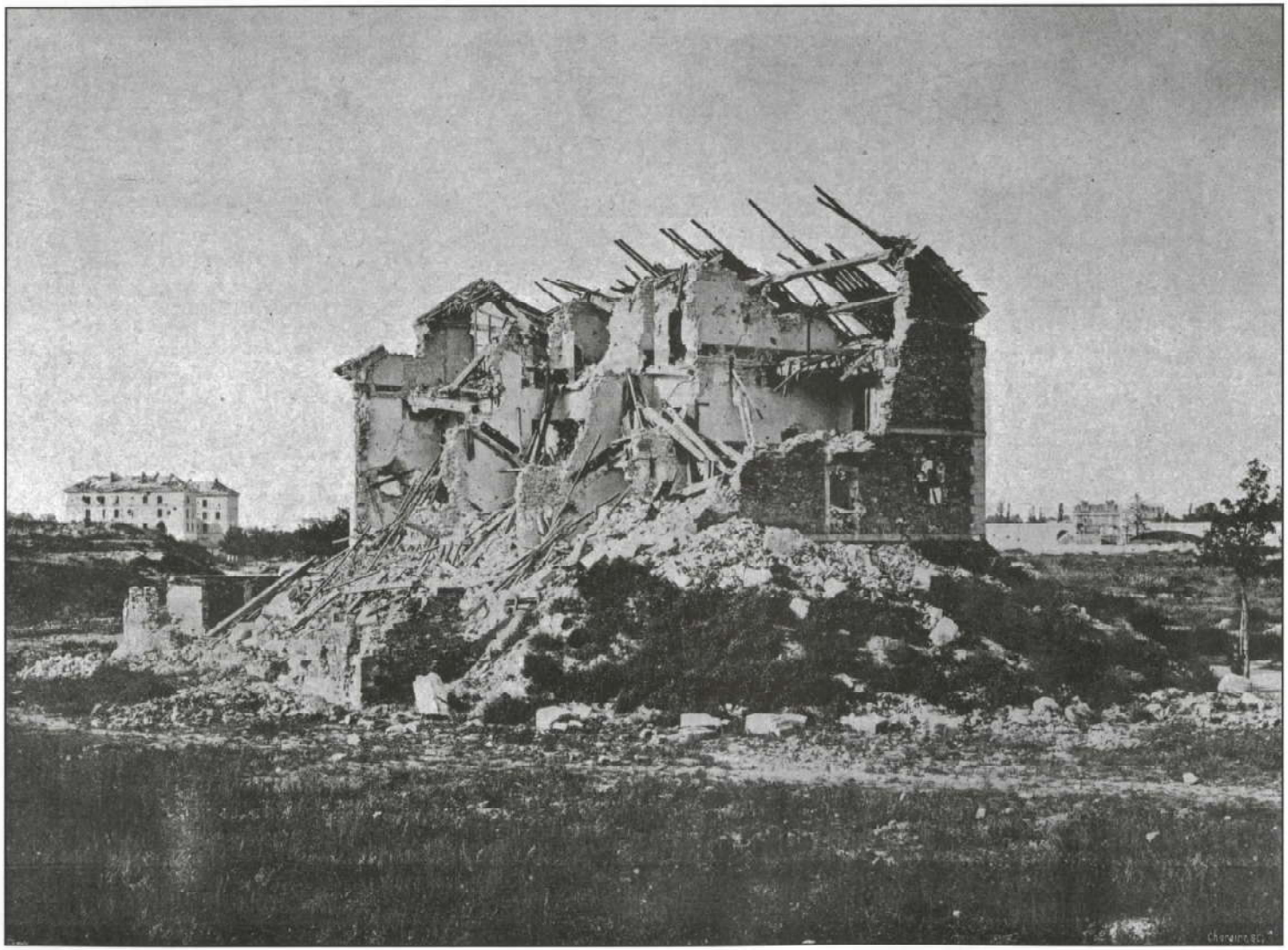
UN GROUPE DE GARDES NATIONAUX *(cour de l'Ecole des Beaux-Arts).*

BARRICADE DU BOULEVARD DE BELLEVILLE

Cette photographie instantanée permet de percevoir la physionomie de la rue pendant les premiers jours de la semaine de mai.

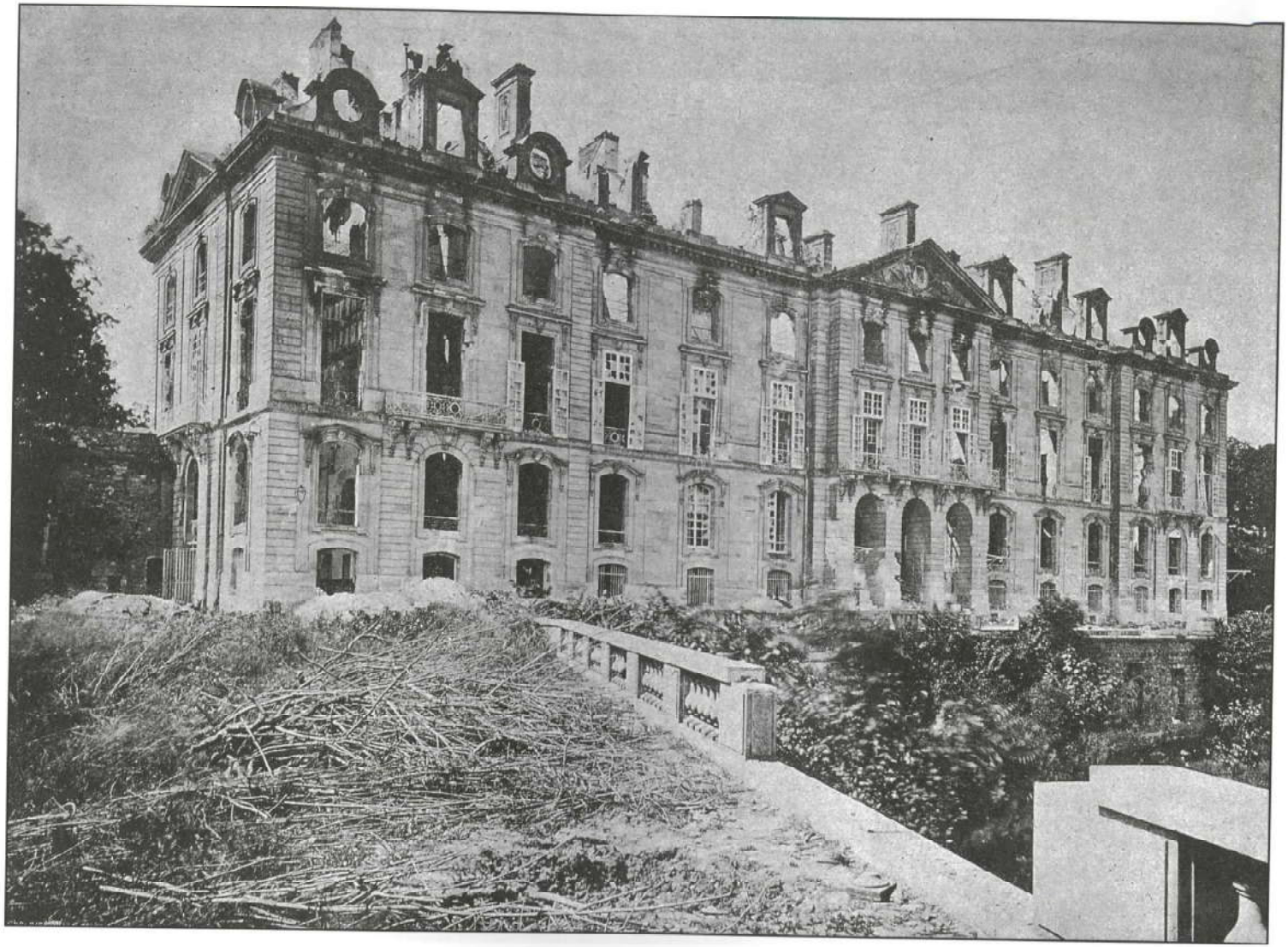
Le vendredi, la lutte se circonscrit et l'aspect de Belleville et de Ménilmontant change : au détour de chaque rue, les sentinelles exigent le mot d'ordre (*Bouchotte-Belleville*) et souvent il ne suffit pas, car chaque chef de barricade se croit le droit de refuser le passage. Les débris des bataillons arrivent en tumulte et encombrent toutes les maisons.

La nuit de vendredi est sombre et fiévreuse dans ces quartiers ravagés par les obus et les lueurs humides du samedi découvrent un paysage sinistre, le brouillard est pénétrant, visqueux, la terre est détrempée. Des bouquets de fumée blanche s'élèvent péniblement au-dessus de la pluie; c'est la fusillade!



POINT-DU-JOUR (*caserne des Remparts*).

Là, la batterie de Montretout a fait rage. L'ouragan de fer et de feu a chassé les fédérés et, le piqueur Ducatel aidant, l'armée de Versailles a pu entrer dans Paris. Cette ruine de pierres, de plâtras et de ferrailles, c'est la caserne des Remparts du Point-du-Jour. A droite, au fond, apparaît la naissance du viaduc, ouvrage merveilleux que les obus de Versailles ont moins respecté que ne l'avaient fait les projectiles prussiens.



CHATEAU DE MEUDON

La terrasse célèbre du château de Meudon, qui domine, surplombe, pour ainsi dire, Paris à vol d'oiseau, ne pouvait manquer de fournir aux Prussiens une de leurs meilleures positions.

La formidable batterie qui y fut installée avait pour objectif Boulogne, Billancourt, le Point-du-Jour, Auteuil, Grenelle, Vaugirard, le fort d'Issy et une partie des remparts.

Les fédérés, instruits par l'expérience du siège allemand, essayèrent, le 3 avril, de s'assurer de cette position afin d'empêcher les Versaillais de s'en servir contre eux. Mais il était trop tard, la troupe s'y était déjà retranchée.

Comme celui de Saint-Cloud, le château de Meudon, résidence du Grand Dauphin, fils de Louis XIV, n'est plus qu'une ruine percée à jour et qui n'a plus à attendre la restauration.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

PAVILLON DE BRETEUIL (*Sous la Redoute.*)

Voici le pavillon de Breteuil, ancien rendez-vous de chasse favori des princes d'Orléans; il est dominé par le coteau de Saint-Cloud, où les Prussiens établirent la seule redoute qu'ils réussirent à installer de ce côté de la Seine.

C'est de la redoute de Breteuil que partit le premier obus tiré sur Paris, inaugurant le bombardement qui ne devait prendre fin qu'à l'armistice. Cet obus blessa une femme, rue de la Municipalité, à Auteuil.

PLATEAU DE CHATILLON *(Redoute.)*

Le plateau de Châtillon! Que de souvenirs sinistres évoque ce nom ! C'est, en effet, du plateau de Châtillon qu'a été dirigé, pendant près d'un mois, le bombardement continu de la rive gauche de Paris.

Les deux vues reproduites se complètent en formant sur le terrain une sorte d'angle : en face de la route, on a la redoute et, sur le côté, les maisons détruites.

Dès l'approche des Prussiens, la redoute de Châtillon avait été construite par les Français, en vue de commander tout le haut du plateau de Villacomblay, qui s'étend entre les vallées de la Seine et de la Bièvre.

PLATEAU DE CHATILLON (*Maisons bombardées.*)

Le 22 septembre, quatre jours après l'investissement, avait lieu le désastreux combat de Châtillon, et les Prussiens restaient maîtres de la position. — L'ennemi n'eut qu'à retourner nos ouvrages contre nous-mêmes, et on sait le terrible usage qu'il en fit.

La Commune, d'abord maîtresse du plateau de Châtillon, n'eut pas le temps de tourner les ouvrages contre l'armée de Versailles. Le 4 avril, une marche offensive sur Versailles, dirigée par le général Duval, échoua, et 1,200 fédérés furent faits prisonniers, et parmi eux Duval qui fut passé par les armes, au Petit-Bicêtre.

LES TUILERIES (*Escalier d'honneur*).

Le lourd escalier d'honneur, autrefois si brillant aux jours des fêtes impériales, est presque intact. Il paraît tout dépaysé parmi tous les décombres qui l'environnent.

HOTEL DE VILLE (*Galerie des Fêtes*).

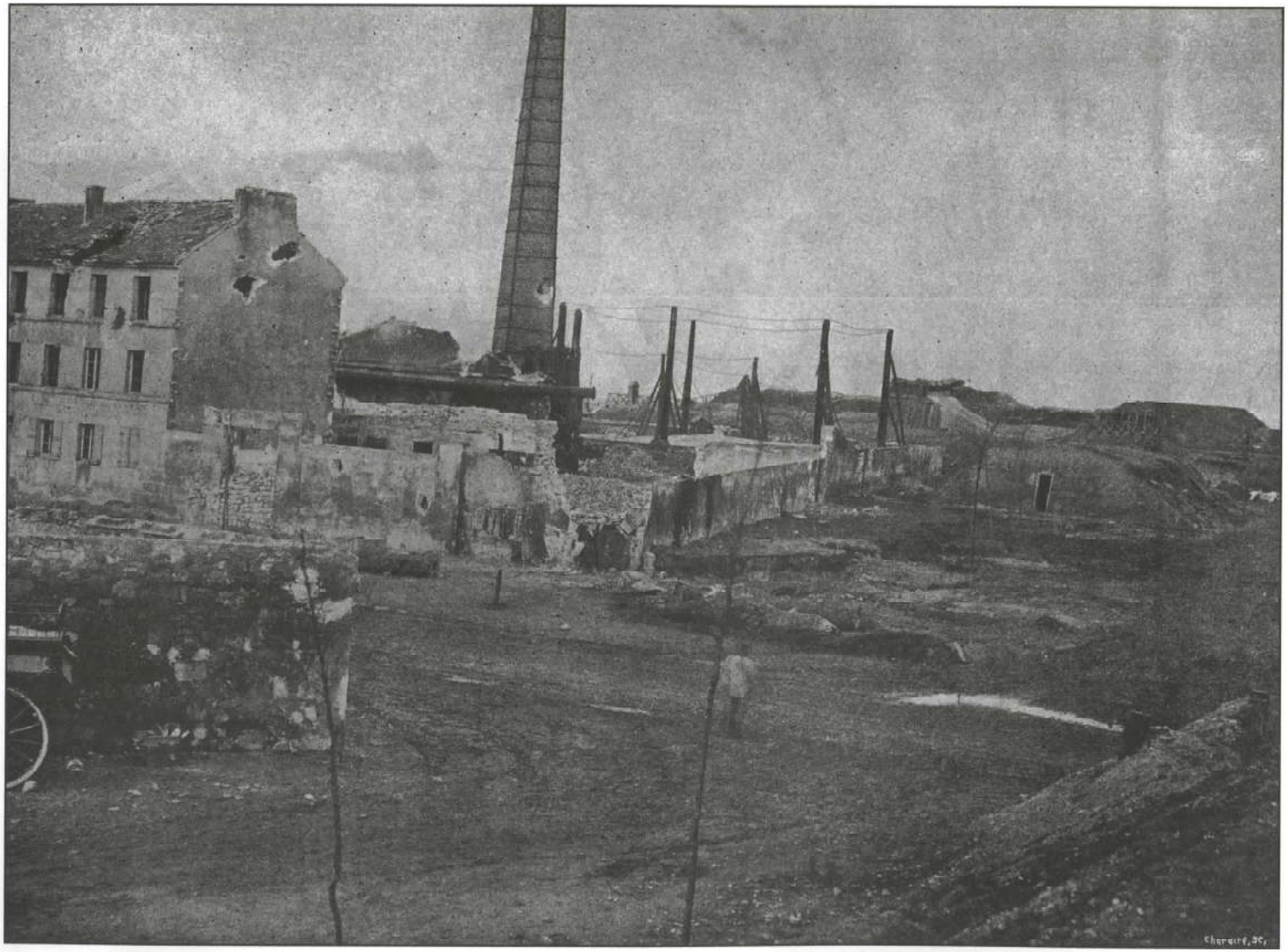
Nous avons déjà montré, dans un fascicule précédent, la physionomie de l'immense Salle des Fêtes sous la Commune. Nous la montrons maintenant après l'incendie avec ses colonnades intactes et son ciel de ferraille. Plafonds croisés, tympans, tout s'est effondré sur le sol qui recouvre la salle Saint-Jean.

Gravé et imprimé par Charaire et Cie. — Paris et Sceaux.

RUE DE CHEZY A NEUILLY.

Si nous avons abusé des vues de Neuilly, c'est que ce village, dont la position faisait un poste avancé d'une importance capitale, fut, trois semaines durant, disputé avec un acharnement furieux par les fédérés et par l'armée de Versailles.

La maison que nous reproduisons se trouve encore au coin de la rue Péronnet, elle fut plusieurs fois le théâtre de luttes désespérées et meurtrières contre l'envahissement des troupes.



USINE A GAZ DE SAINT-DENIS.

Le 15 janvier seulement les Prussiens réussirent à installer une batterie au flanc de la Butte-Pinson. C'est de là que les obus se mirent à pleuvoir sur Saint-Denis que notre artillerie avait jusque-là pu sauvegarder. L'usine à gaz et la cathédrale paraissent avoir été les points de mire pendant le bombardement.

Pendant la Commune, Saint-Denis, ainsi que toute la partie nord et est de Paris, furent occupés par les Allemands qui tenaient les forts détachés et le terrain situé entre leurs avants-postes et les remparts qui formaient, en vertu du traité de paix, une zone couverte par une absolue neutralité.

On sait que c'est par Saint-Denis qu'entrèrent à Paris tous les étrangers dont la plupart étaient à la solde de Bismark, suivant la déclaration faite au corps législatif par le général Trochu.

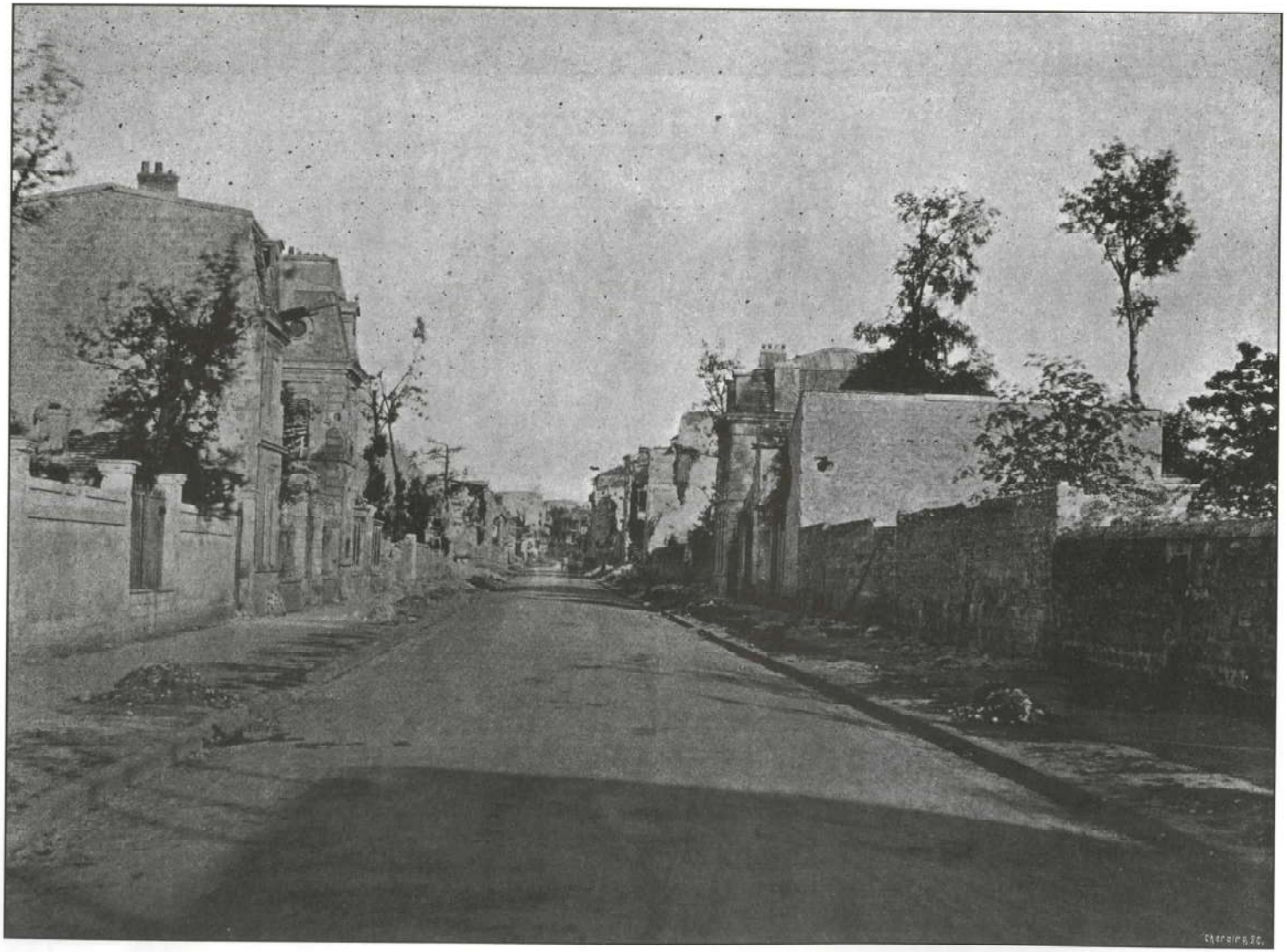
LA RUE DU BAC

Le mardi, vers le soir, les premiers incendies étaient allumés rue de Lille. — Quelle a été la part de la Commune dans ces incendies? Quelle a été celle d'excitateurs appartenant à d'autres partis ? L'histoire ne le saura malheureusement jamais

Dans tout Paris, on pourrait peut-être suivre dans les fusillades et dans les incendies la sinistre progression de la rage désespérée des vaincus et de la population à mesure que le cercle d'extermination se resserre sur eux.

Il y avait, dans ce cercle de mort, des hommes exaspérés, exténués, se battant jour et nuit, mangeant à peine, ne dormant plus, ne se soutenant plus que par la fièvre du combat et par la surexcitation de l'alcool, traqués de rue en rue, certains du sort qui les attendait.

Ne comprend-on pas qu'une fureur aveugle se soit emparée d'eux?



L'AVENUE DE MONTRETOUT

Montretout rappelle un des plus tristes épisodes du siège allemand.

Pendant la Commune, M. Thiers, d'accord avec Mac-Mahon, ne s'était pas contenté d'accumuler une masse énorme de canons sur les hauteurs de Châtillon, de Meudon, de Bellevue etc., et pour broyer les forts d'Issy et de Vanves, il avait fait établir à Montretout une colossale batterie de 70 pièces de marine destinée à rendre intenable pour les défenseurs, les portes de Paris et de Saint-Cloud. Cette batterie ouvrit son feu le 8 mai.

Sur cette avenue de Montretout, dont on a sous les yeux la perspective, s'est abattue une pluie de fer ; il n'est pas jusqu'aux arbres qui n'aient été entamés par la mitraille furieuse du fort d'Issy.

L'HOTEL DE LA LÉGION D'HONNEUR

L'ancien hôtel de Salm, illustré d'abord par le séjour de Mme de Staël, fut le monument le plus promptement restauré de Paris. Le général Vinoy ayant fait appel à tous les légionnaires, leur obole a pu restituer à la *Chancellerie de la Légion d'honneur* sa splendeur artistique et son élégance de bon goût.

LA GRANGE-ORY (VUE EXTÉRIEURE), A BAGNEUX

On voit qu'un souffle de guerre a passé par là : les murs sont troués encore et en partie démolis comme au lendemain de la bataille.

Dans la nuit du 9 au 10 mai et dans la journée du 18, la Grange-Ory fut le sanglant théâtre de meurtriers engagements entre la colonne du général Osmond et les fédérés; ceux-ci perdirent une centaine des leurs et 89 d'entre eux furent faits prisonniers. Depuis ces dates fatales, nul n'a songé à relever ses murailles : personne ne l'habite plus, ce n'est plus qu'une ruine abandonnée

LA GRANGE-ORY (VUE INTÉRIEURE), A BAGNEUX

La question se pose de savoir ce qu'a pu devenir son propriétaire. Est-ce un obscur et anonyme martyr de la cause communaliste ? Est-il mort au cours d'un long et douloureux exil ? Réfugié à Paris, a-t-il disparu dans une de ces *fournées* dont parla l'abbé Vidieu, quand il dit (*Histoire de la Commune de Paris*), parlant des chasses à l'homme de la caserne Lobau : « On entendait des feux de peloton, suivis de coups de feu précipités : c'était la fournée qui tombait. »

Par une singulière coïncidence, l'Etat va devenir dans quatre ans l'héritier de celui qui mourut peut-être en le combattant !

NEUILLY MUTILÉ. — LA RUE PERRONNET

A Neuilly, l'image de la guerre civile est certainement plus sinistre et plus terrible qu'à Paris. Cette rue Perronnet, dont on a sous les yeux la perspective, permet de se faire une idée d'un désastre général, d'un village dont pas une maison n'a été épargnée, dont pas un pan de muraille n'a esquivé le terrible baptême du bombardement et de la mitraille furieuse.

Les obus du Mont-Valérien et du château de Bécon ont fait merveille!

ASNIÈRES. — USINE STORK ET WELTER

Incendiée par le bombardement du Mont-Valérien.

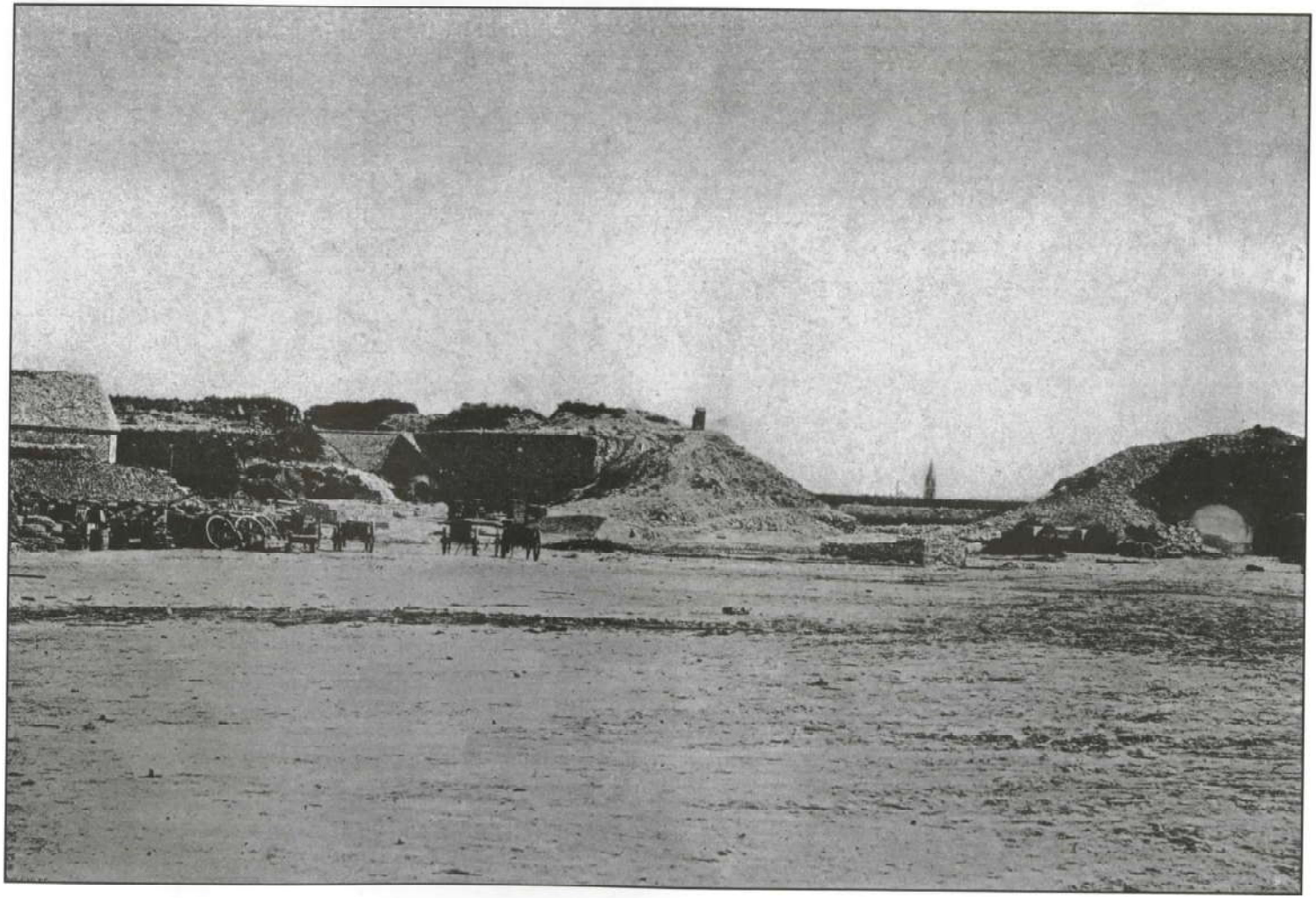
LES RUES DE LILLE ET DE POITIERS

Cette maison éventrée qui fait face à la Cour des Comptes, c'est l'hôtel du marquis de Villeneuve-Bargemont, maire du VII[e] arrondissement sous l'Empire. M. Thiers le fit préfet de Nice après la Commune.

CONSEIL D'ÉTAT. — VUE INTÉRIEURE DU GRAND SALON

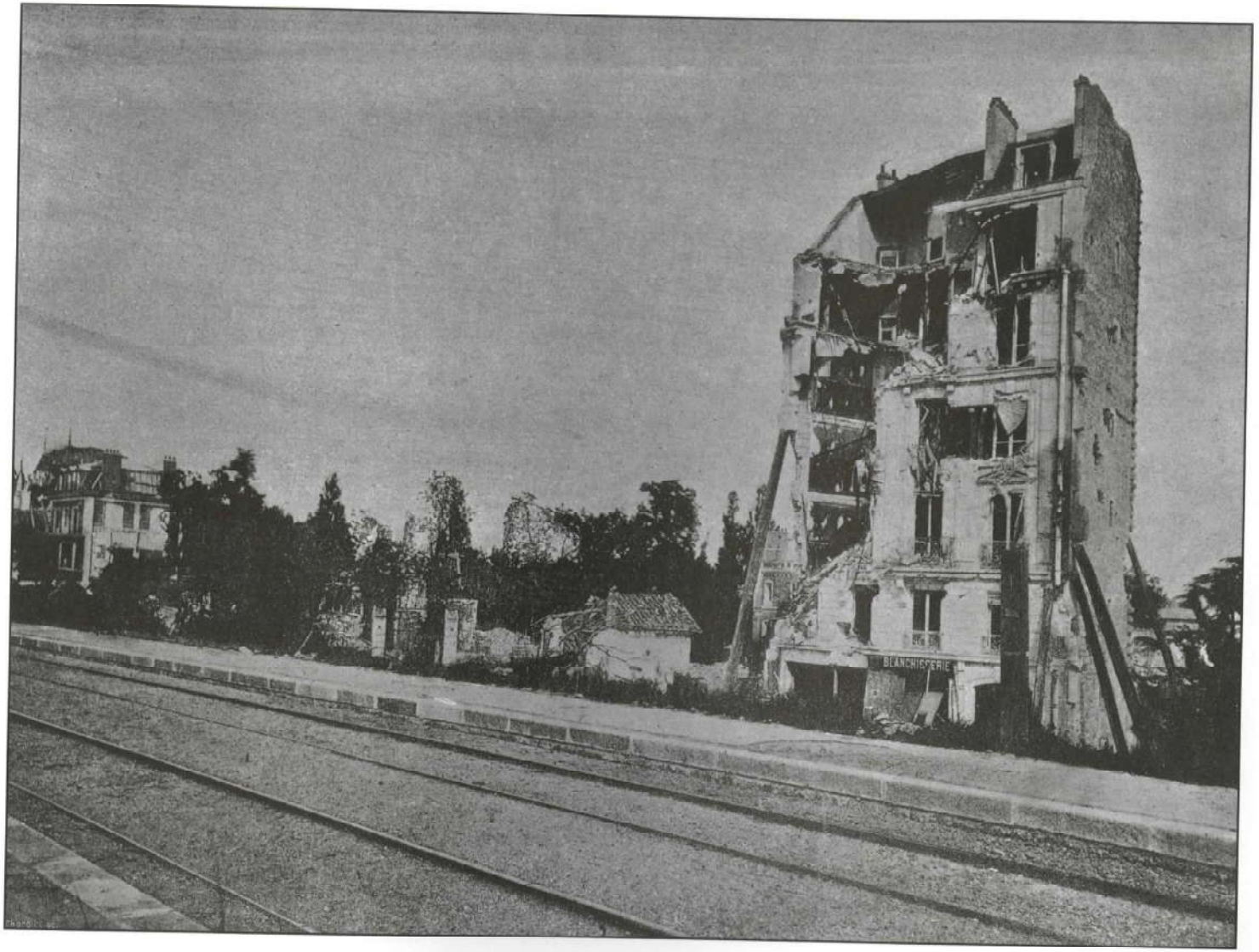
Le vaste édifice qui fut affecté aux séances du Conseil d'État et de la Cour des Comptes avait été élevé pour servir de palais papal, c'est ce qui explique son architecture à l'italienne Aujourd'hui, ses ruines sont debout encore.

L'intérieur a été complètement dévasté et vous voyez ce qui reste de cette belle salle où l'empereur tenait les séances d'ouverture : la pierre est calcinée, pénétrée, rongée.



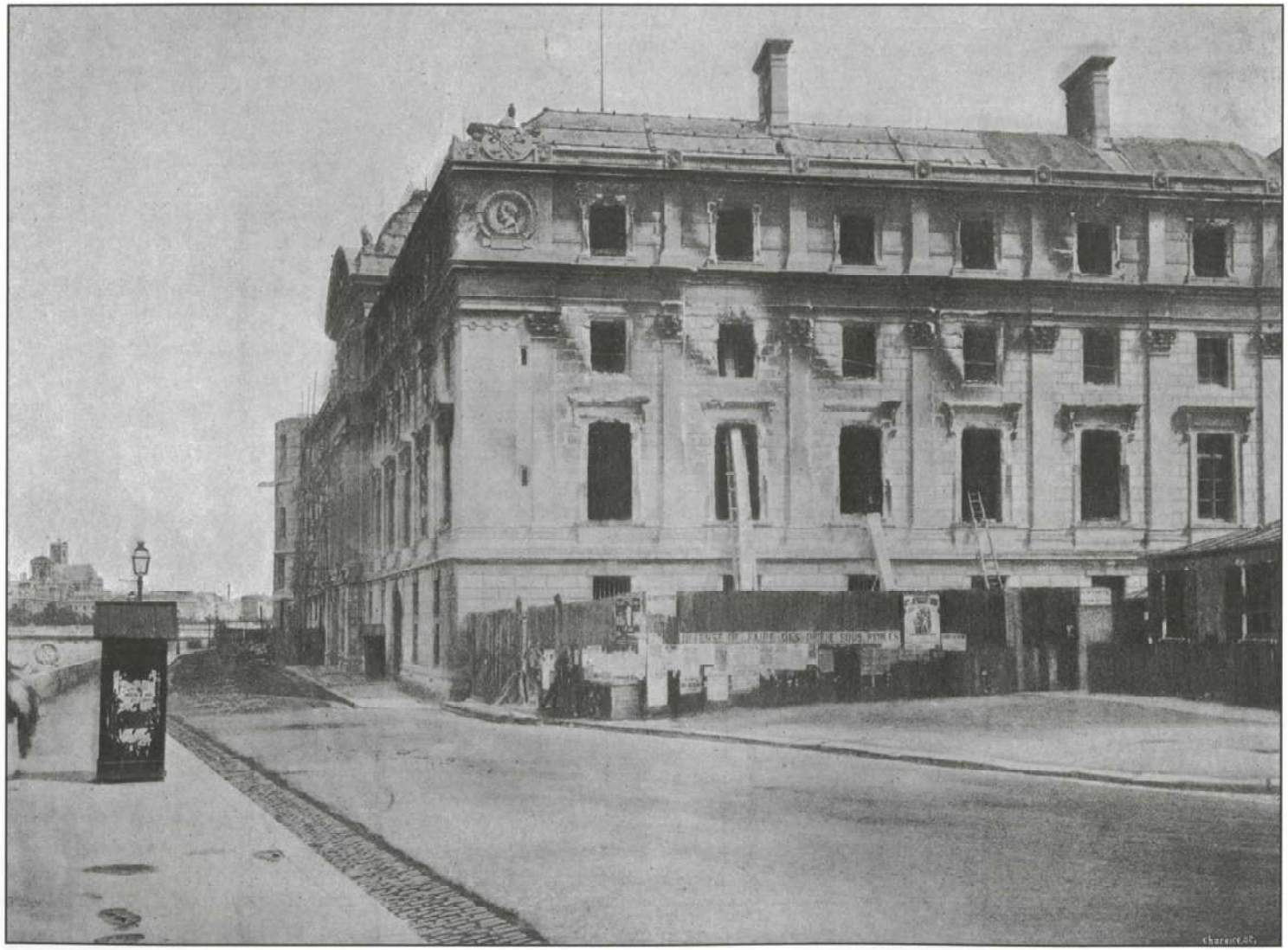
LE FORT D'IVRY

Cette vue montre l'énorme brèche que produisit, le 24 mai, l'explosion de la poudrière, explosion ordonnée par le colonel Wrobleski. A gauche, le fort; au fond, démasquée par la brèche, apparaît la nouvelle église du quartier d'Ivry-Paris, place Jeanne-d'Arc.



AUTEUIL. — VILLA MONTMORENCY

Tout ce coin d'Auteuil est complètement ravagé par le bombardement. — C'est pour ainsi dire le *summum* de la ruine. — Cette maison haute, qui semble ne plus tenir debout que par un miracle d'équilibre et devant laquelle passe le chemin de fer de ceinture, fait partie de la villa Montmorency, cette colonie d'Auteuil, enfoncée dans les massifs d'arbres, refuge pendant la belle saison de tant d'artistes.



LE PALAIS DE JUSTICE (*Vue prise de la place Dauphine.*)

GRAVÉ ET IMPRIMÉ PAR CHARAIRE ET Cie, PARIS ET SCEAUX.

PLACE VENDOME, RUE DE LA PAIX ET RUE CASTIGLIONE

Cette perspective extraordinaire de netteté nous laisse voir la rue Castiglione entière depuis la barricade qui barrait la rue de la Paix. Au second plan apparaît la piédestal de la colonne Vendôme veuf de sa colonne abattue et, plus loin, le siège de l'état-major de la Commune dans les vieilles constructions contemporaines de Louis XIV.

A droite de la colonne, on a sous les yeux un engin curieux consistant en un ensemble aggloméré de matelas bourrés de cailloux serrés étroitement les uns contre les autres avec de gros cordages goudronnés, qui était destiné à former les murailles des barricades.

CASERNES ET REMPARTS DU FORT DE MONTROUGE.

Voici les casernes du fort de Montrouge prises dans l'état où les ont mises les batteries de la Plâtrière, du bas Fontenay et de Bagneux. — C'est le général de Cissey qui dirigea l'attaque de ce côté.

BARRICADE DE LA RUE SAINT-FLORENTIN. (*Vue prise de la place de la Concorde.*)

On se souvient de la façon formidable dont la Commune avait fortifié la place de la Concorde. Nous avons déjà montré cette barricade du côté de la rue de Rivoli, mais il nous a paru intéressant de la faire voir à revers avec le fossé et l'innombrable quantité de sacs de terre qui protégeaient les défenseurs.

De face, elle présente des embrasures armées de canons et de mitrailleuses et une grille de fer ferme l'étroit espace réservé aux passants.

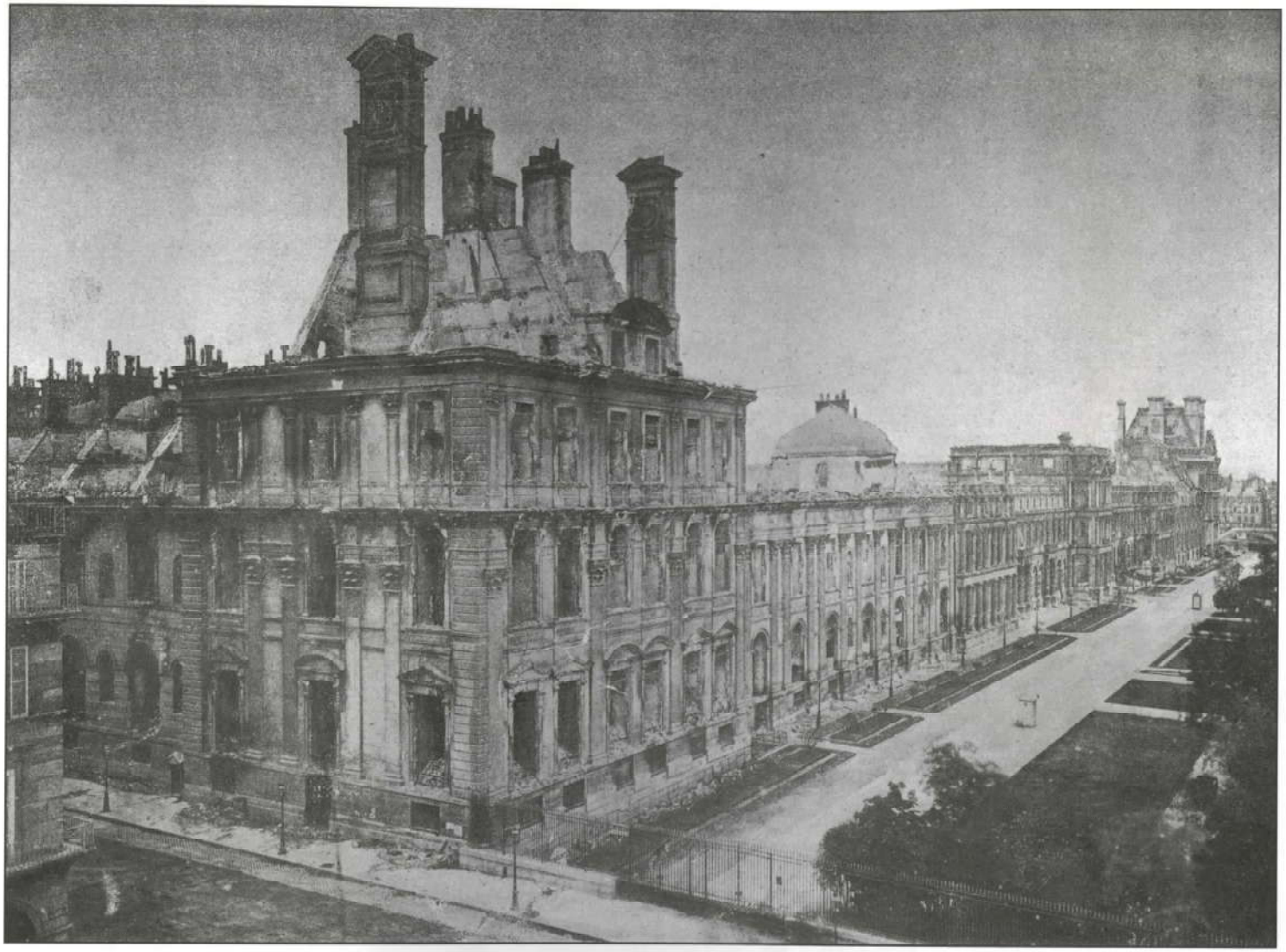
Cette batterie et celle de la terrasse des Tuileries croisaient leurs feux, à travers la place de la Concorde, avec celles placées de l'autre côté de la Seine et aux Champs-Élysées.

LA GARE MONTPARNASSE

Cette photographie représente la gare dans l'état où elle se trouvait après la semaine de mai; elle nous montre les débris du vitrage extérieur et ses châssis de fonte.

A l'intérieur, c'est un monceau de décombres, composés de bois, de fer tordu et de pierres effritées. Les rails se dressent çà et là.

Le 22 mai, dans la soirée, les troupes de Versailles prenaient, en les tournant, les deux barricades de la rue de Rennes, qui tenaient échec à la gare Montparnasse où les fédérés avaient organisé une résistance énergique et se portaient aux abords du Luxembourg. — Thiers était maître de la rive gauche.



LES TUILERIES, VUE D'ENSEMBLE

L'immense palais vous présente sa façade accidentée où chaque siècle a laissé son empreinte et où chaque partie a ses souvenirs distincts.

Au premier plan, vous voyez le pavillon de Marsan dont le dernier habitant fut le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, et qui devint, sous l'Empire, une sorte d'hôtellerie des princes et des rois.

Le gros mur qui suit est tout ce qui reste de la salle de théâtre, qui fut un instant l'asile de la Comédie-Française et qui n'était plus du reste, qu'un vaste magasin au moment de l'incendie.

Au fond, le pavillon de Flore.

COSTUMES MILITAIRES DE LA COMMUNE D'APRÈS NATURE PAR A.RAFFET

1871, 15 avril.
GARDE NATIONAL FÉDÉRÉ ESTAFETTE

1871, 22 avril.
GARDE NATIONALE FÉDÉRÉE

1871, 31 mars.
GARDE NATIONAL DU COMITÉ CENTRAL

1871, 15 mai.
GARIBALDIEN

1871, 3 avril.
SENTINELLE A UNE BARRICADE

1871, 26 mars.
CAVALIER DE LA RÉPUBLIQUE

1871, 15 avril.
GARDE NATIONAL FÉDÉRÉ

1871, 23 mars.
JEUNE HOMME (16 à 18 ans)

COSTUMES MILITAIRES DE LA COMMUNE D'APRÈS NATURE PAR A.RAFFET

1871, 30 mars
GARIBALDIEN

1871, 21 mars
GARDE NATIONAL
ESTAFETTE DU COMITÉ CENTRAL

1871, 7 avril.
VENGEUR DE PARIS.

1871, 29 mars.
GARIBALDIEN. GUIDE DE GARIBALDI

GAR

1871, 21 mars.
GARDE NATIONAL RALLIÉ AU COMITÉ CENTRAL

1871, 23 mars.
GARDE NATIONAL AUX ORDRES DU COMITÉ CENTRAL. SERGENT-MAJOR

1871, 14 avril.
MEMBRE DE LA COMMUNE

1871, 6 mai.
MARIN A CHEVAL DE LA GARDE NATIONALE

COSTUMES MILITAIRES DE LA COMMUNE D'APRÈS NATURE PAR A.RAFFET

1871, 23 mars.
GARDE NATIONAL AUX ORDRES DU COMITÉ CENTRAL

1871, 14 avril.
GARDE NATIONALE A CHEVAL

1871, 18 avril.
FRANC-TIREUR FÉDÉRÉ

1871, 30 mars.
SOLDAT INCORPORÉ DANS LA GARDE NATIONALE

1871, 18 mars.
EX-MOBILE

1871, 20 avril.
GARDE NATIONALE FÉDÉRÉE

1871, 18 avril
GARDE NATIONAL FÉDÉRÉ-CORPS

1871, 18 mars.
OUVRIER VENANT DE CHERCHER UN CHASSEPOT

COSTUMES MILITAIRES DE LA COMMUNE D'APRÈS NATURE PAR A.RAFFET

1871, 3 avril.
BANDE DE FEMMES CRIANT « A VERSAILLES »

1871, 8 mai.
GARDE NATIONALE. CANTINIÈRE A CHEVAL

1871, 2 mai.
GARDE NATIONALE. FEMME DANS LES RANGS

1871, 27 mars.
FEMME ARMÉE D'UN CHASSEPOT

1871, 26 avril.
FEMME SUIVANT LA GARDE NATIONALE FÉDÉRÉE AVEC LES CANTINIÈRES

1871, 23 mai.
FÉDÉRÉE PRISONNIÈRE HABILLÉE EN HOMME

1871, 20 mars.
CANTINIÈRE DE LA GARDE NATIONALE D'UN BATAILLON RALLIÉ AU COMITÉ CENTRAL.

1871, 29 avril.
FEMME FAISANT PARTIE DE LA MANIFESTATION DES FRANCS-MAÇONS SUR LES REMPARTS

table des illustrations

Pages

17 ..... BARRICADE DE LA PLACE CONCORDE
18 ..... LA COLONNE VENDÔME RENVERSÉE
19 ..... BARRICADE DE L'AVENUE VICTORIA APRÈS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE DE VERSAILLES
20 ..... PRISONNIERS I
21 ..... ENLÈVEMENT D'UN BALLON SUR LA PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE
22 ..... BASTION DE LA PORTE D'AUTEUIL
23 ..... BARRICADE DE LA RUE DE CASTIGLIONE
24 ..... LA COLONNE VENDÔME
25 ..... PARC D'ARTILLERIE DE MONTMARTRE
26 ..... LA SALLE DU TRÔNE OCCUPÉE PAR LA COMPAGNIE DES LASCARS
27 ..... PONT DE L'ÎLE DE LA GRANDE-JATTE
28 ..... LA PORTE MAILLOT
29 ..... BARRICADE DE LA PLACE D'ENFER
LA MÊME
30 ..... BASTION DE LA PORTE DES TERNES
31 ..... ÉTAT-MAJOR DU GOUVERNEUR DE PARIS
32 ..... GRANDE RUE D'ASNIÈRES, CAFÉ COSSELIN
33 ..... PLACE DE LA BASTILLE APRÈS LA BATAILLE (COIN DU BOULEVARD BEAUMARCHAIS)
34 ..... LA GARE D'AUTEUIL
35 ..... L'AVENUE DU ROULE, A NEUILLY
36 ..... BARRICADE DU PANTHÉON
37 ..... PONT SUSPENDU DE SURESNES
38 ..... TÊTE DU PONT DE COURBEVOIE
39 ..... PONT D'ASNIÈRES
40 ..... UN COIN DE LA SALLE DES FUSILLÉS DANS UN HÔPITAL
41 ..... BARRICADE DU BOULEVARD VOLTAIRE
42 ..... DÉMOLITION DE LA MAISON DE M. THIERS

Pages

43 ..... DÉFENSE DES BARRICADES DE LA PLACE VENDÔME
44 ..... LE FORT D'ISSY. — BRÈCHE FAITE AUX REMPARTS
45 ..... LES AMBULANCES DU COURS-LA-REINE
46 ..... PARC D'ARTILLERIE DE L'HÔTEL DE VILLE
47 ..... REDOUTE DU MOULIN DE PIERRE, A CLAMART
48 ..... AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE
49 ..... UNE DES BARRICADES DE LA RUE SAINT-ANTOINE APRÈS LA BATAILLE
50 ..... BARRICADE DE L'ENTRÉE DE LA RUE DE LA CHAPELLE
BARRICADE DE LA CHAUSSÉE MÉNILMONTANT
51 ..... GROUPE DE DÉPORTÉS À LA PRESQU'ÎLE DUCOS (1872). ÉPILOGUE DE LA COMMUNE
52 ..... LES BUTTES-MONTMARTRE AVANT LE 18 MARS
53 ..... AVENUE DE L'IMPÉRATRICE
54 ..... INTÉRIEUR DE LA PRISON DES CHANTIERS À VERSAILLES (QUARTIER DES ENFANTS)
55 ..... LE FORT D'ISSY
56 ..... PLACE DE LA BASTILLE (COUR DAMOY)
57 ..... BARRICADE DE LA RUE DE FLANDRE (SALLE DE LA MARSEILLAISE)
LA PRÉVOTÉ À LA PORTE D'ITALIE
58 ..... RESTAURANT DESFIEUX AU COIN DE LA RUE DE BONDY ET DU BOULEVARD
59 ..... CARREFOUR DE LA CROIX-ROUGE, COIN DE LA RUE DU DRAGON.
60 ..... CARREFOUR DE LA CROIX-ROUGE, COIN DE LA RUE DE GRENELLE.
61 ..... RUE DE L'ÉGLISE À NEUILLY.
62 ..... LA CARTOUCHERIE RAPP APRÈS L'EXPLOSION
63 ..... REDOUTE AVANCÉE DE MEUDON
64 ..... EFFONDREMENT DU TUNNEL DE LA PORTE MAILLOT
65 ..... LE CAMP DE CAVALERIE DU LUXEMBOURG APRÈS L'ENTRÉE DES VERSAILLAIS
66 ..... LE FORT D'ISSY. — CASERNES APRÈS L'ÉVACUATION
67 ..... LES TUILERIES. — ENTRÉE DES APPARTEMENTS DE NAPOLÉON III

Pages

68 ..... LA GARE D'ASNIÈRES
69 ..... LE JARDIN DU LUXEMBOURG OCCUPÉ PAR LA CAVALERIE VERSAILLAISE
70 ..... LES CASEMATES D'UNE BATTERIE DE MEUDON
71 ..... LES TUILERIES. — APPARTEMENT DE L'IMPÉRATRICE AU 1ER ÉTAGE
72 ..... LE MINISTÈRE DES FINANCES
73 ..... LA BATTERIE DE BRETEUIL, DANS LE PARC DE SAINT-CLOUD
74 ..... LE GRENIER D'ABONDANCE, APRÈS L'ENTRÉE DE L'ARMÉE DE VERSAILLES
75 ..... RUINES DE L'HÔTEL DE VILLE (FAÇADE)
76 ..... LES TUILERIES
77 ..... LA PLACE DU CAROUSSEL
78 ..... RUE DE RIVOLI APRÈS LA BATAILLE (COIN DE LA RUE SAINT-MARTIN)
79 ..... GROUPE SUR LES DÉBRIS DE LA COLONNE VENDÔME
80 ..... REDOUTE DE LA ROUTE DES MOULINEAUX
81 ..... VIADUC DU PONT-DU-JOUR
82 ..... PONT DE LA GARE D'AUTEUIL
83 ..... LE MOULIN-SAQUET
84 ..... LA GRILLE DES TUILERIES (PLACE DE LA CONCORDE)
85 ..... LA RUE ROYALE
86 ..... LA PLACE DU CHÂTEAU-D'EAU. — ENTRÉE DU BOULEVARD VOLTAIRE
87 ..... LA RUE DES ABBESSES AVANT LA BATAILLE
88 ..... MAISON PRÈS DE LA GARE D'AUTEUIL
89 ..... MAISON DELACHAUME, À ASNIÈRES
90 ..... AMBULANCE DU COURS-LA-REINE
UN COIN DU POINT-DU-JOUR
91 ..... ROUTE D'ASNIÈRES À CLICHY
92 ..... BARRICADE DE LA RUE DE LA PAIX
93 ..... FORTIFICATIONS DE L'ENCEINTE DE PARIS. ENVIRONS DE LA PORTE MAILLOT

Pages

94 ..... ASPECT DU BOULEVARD SAINT-MARTIN À LA HAUTEUR DU THÉÂTRE
95 ..... LA CROIX-ROUGE
96 ..... LA RUE DE CHÉZY, À NEUILLY
97 ..... LE QUAI D'ASNIÈRES
98 ..... AMBULANCES DE LA PRESSE PENDANT LA COMMUNE
99 ..... UN GROUPE DE FÉDÉRÉS
100 ..... AUTEUIL MUTILÉ
101 ..... FORT DE VANVES
102 ..... LES TUILERIES
103 ..... DOCKS DE LA VILLETTE
104 ..... LES ABORDS DE LA PORTE MAILLOT
105 ..... COMBAT DANS L'AVENUE DU ROULE À NEUILLY
106 ..... PONT DE SAINT-OUEN
107 ..... LA RUE DE LILLE
108 ..... ROTONDE DE LA BARRIÈRE DU COMBAT
109 ..... LA RUE ROYALE
110 ..... HÔTEL DE VILLE
111 ..... L'ARSENAL
112 ..... PONT DE NEUILLY
113 ..... LE PONT DE COURBEVOIE
114 ..... LE FORT DE MONTROUGE
115 ..... HÔTEL DE VILLE
116 ..... UN GROUPE DE GARDES NATIONAUX
117 ..... BARRICADE DU BOULEVARD DE BELLEVILLE
118 ..... POINT-DU-JOUR
119 ..... CHÂTEAU DE MEUDON
120 ..... PAVILLON DE BRETEUIL

table des illustrations

Pages

121 ..... PLATEAU DE CHÂTILLON
122 ..... PLATEAU DE CHÂTILLON
123 ..... LES TUILERIES
124 ..... HÔTEL DE VILLE
125 ..... RUE DE CHEZY À NEUILLY
126 ..... USINE À GAZ DE SAINT-DENIS
127 ..... LA RUE DU BAC
128 ..... L'AVENUE DE MONTRETOUT
129 ..... L'HÔTEL DE LA LÉGION D'HONNEUR
130 ..... LA GRANGE-ORY (VUE EXTÉRIEURE), À BAGNEUX
131 ..... LA GRANGE-ORY (VUE INTÉRIEURE), À BAGNEUX
132 ..... NEUILLY MUTILÉ. — LA RUE PERRONNET

Pages

133 ..... ASNIÈRES. — USINE STORK ET WELTER
134 ..... LES RUES DE LILLE ET DE POITIERS
135 ..... CONSEIL D'ÉTAT. — VUE INTÉRIEURE DU GRAND SALON
136 ..... LE FORT D'IVRY
137 ..... AUTEUIL. — VILLA MONTMORENCY
138 ..... LE PALAIS DE JUSTICE
139 ..... PLACE VENDÔME, RUE DE LA PAIX ET RUE CASTIGLIONE
140 ..... CASERNES ET REMPARTS DU FORT DE MONTROUGE
141 ..... BARRICADE DE LA RUE SAINT-FLORENTIN
142 ..... LA GARE MONTPARNASSE
143 ..... LES TUILERIES, VUE D'ENSEMBLE
145 - 148 ..... COSTUMES MILITAIRES DE LA COMMUNE

LE TIRAGE HORS COMMERCE DE LA RÉÉDITION DE «PARIS SOUS LA COMMUNE PAR UN TÉMOIN FIDÈLE : LA PHOTOGRAPHIE» A ÉTÉ LIMITÉ ET JUSTIFIÉ COMME SUIT : MILLE CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS EN CHIFFRES ARABES, COMPORTANT UN CAHIER DE QUATRE PAGES QUADRICHROMIES ILLUSTRÉES PAR AUGUSTE RAFFET, REPRODUISANT LES COSTUMES MILITAIRES DE LA COMMUNE DE PARIS, AUXQUELS ON A JOINT UNE REPRODUCTION D'UN DESSIN DE ALBERT ROBIDA REPRÉSENTANT LA DERNIÈRE BARRICADE DE LA COMMUNE DE PARIS, RUE DE TOURTILLE. CETTE RÉÉDITION A ÉTÉ RÉALISÉE SOUS LA DIRECTION DE GÉRALD DITTMAR AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-MARC LEFÉBURE POUR LA DIRECTION ARTISTIQUE ET LA MAQUETTE, BERNARD FIXARY POUR LA DIRECTION TECHNIQUE, L'IMPRIMERIE NÉO-TYPO À BESANÇON AYANT ASSURÉ L'IMPRESSION ET LE FAÇONNAGE.

IMPRIMÉ EN FRANCE
DÉPÔT LÉGAL 36292 E - JUILLET 2002
TOUS DROITS RÉSERVÉS
REPRODUCTION MÊME
PARTIELLE INTERDITE

AVIS. — Nous recevrons avec reconnaissance les épreuves photographiques que l'on voudra bien nous envoyer, pourvu qu'elles aient trait à la Commune.

Nous serions heureux d'avoir la collaboration de tous pour cette œuvre éminemment populaire.

SOMMAIRE DE LA PROCHAINE LIVRAISON

1° Murailles communales ;
2° Place Vendôme, rue de la Paix et rue Castiglione (vue d'ensemble) ;
3° Gare de Montparnasse ;
4° Fort de Vanves (caserne vue des glacis) ;
5° Palais des Tuileries (vue générale prise de la place des Pyramides) ;
6° Bastion de Saint-Cloud (entrée de l'armée de Versailles), Grenier d'abondance ;
7° Barricade de la rue Saint-Florentin (vue prise d'une fenêtre du Ministère de la Marine) ;
8° Portraits d'hommes de la Commune ;
9° Caricatures « Père Duchesne », mai 1871.

N. B. — Nous mettons à la disposition des collectionneurs et amateurs les épreuves photographiques 18 × 24 que nous reproduisons au prix de 2 francs *chaque*, sur papier bristol.

AVIS. — *Prochainement paraîtront les 32 costumes militaires* ***EN COULEURS*** *dessinés d'après nature pendant la Commune par A. RAFFET, que par erreur nous avions annoncés pour le fascicule n° 24.*

Le gérant : A. VILQUIN.

Sceaux. — Imprimerie Charaire et Cie.

ISBN 2-951-9192-0-4

9 782951 919204

PRIX : 45 €